U d'/of OTTAWA
39003002438132

ŒUVRES

DE

JULES LACROIX

TOME DEUXIÈME

Imprimerie Eugène Heutte, à Saint-Germain.

MAI 02 1972

ŒUVRES

DE

JULES LACROIX

THÉATRE

VALÉRIA — LA JEUNESSE DE LOUIS XI

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, PLACE DE L'OPÉRA

1874

Tous droits réservés.

Univ. of Ottawa
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2323
.L3A19
1874
v.2

VALÉRIA

...Titulum mentita Lyciscæ.
Juv. sat. vi.

A mon ami et collaborateur Auguste Maquet.

Cher ami,

Vous rappelez-vous, il y a vingt-quatre ans, — nous étions jeunes — lorsque sous vos beaux ombrages de Bougival, en face de ce magnifique panorama qui se déroulait à nos pieds, nous composions *Valéria*? Ce n'était point une page d'histoire, mais une pièce de théâtre que nous voulions écrire. L'historien doit, avant toute chose, être exact, impartial, suivant pas à pas l'ordre des faits, se défiant de son imagination, — il s'adresse à l'esprit; le poëte dramatique s'adresse au cœur; le mouvement, la passion, la vie, aux dépens même de l'exactitude historique, voilà ce qu'il cherche et trouve, s'il est bien inspiré.

Nous avions donc un drame à faire. Il s'agissait d'une femme, d'une impératrice, épouse d'un César abject, belle, jeune, enthousiaste, mais imprudente : elle aime, elle est aimée ardemment, tandis qu'autour d'elle se noue dans l'ombre la plus noire intrigue. Une ennemie implacable, une autre femme, ambitieuse et jalouse, épiant tous ses pas, veut lui prendre, non son amant, jeune et beau, courageux, le seul

digne d'amour dans une époque infâme, mais sa place au lit impérial, son nom d'impératrice.

Sans vouloir absoudre ou condamner tel ou tel personnage, fût-ce après dix-huit siècles, nous cherchions dans l'histoire romaine l'héroïne de ce drame. Mais laquelle choisir? — Parmi tant de noms fatals, illustres par le malheur ou par le crime, Octavie tout d'abord, la douce et chaste épouse de Néron, s'était présentée devant nous : la beauté, l'innocence, le malheur, cette triple couronne, — l'infamie d'un époux, ce monstre à face humaine, au besoin même l'excuse de la faute (faute non commise), rien n'eût manqué pour le drame à cette charmante figure. Mais Néron, tant de fois mis au théâtre, sans compter le chef-d'œuvre de Racine, Néron, chanteur et cocher, comédien-bourreau, nous semblait un peu trop connu, trop usé; la médaille, pour avoir trop longtemps servi de cachet, n'avait plus assez de relief. Nous pensâmes à Claude, non moins original et plus neuf, à Claude, ce vieux fou, ce maniaque, presque toujours grotesque, mais parfois terrible dans ses fantaisies.

Trois mots de Juvénal nous avaient décidés, trois mots féconds pour le poëte dramatique :

. . . . . *Titulum mentita Lyciscæ.*

De ce moment, notre pièce était faite.

Ce ne fut donc point Octavie, mais sa mère que nous choisîmes; oui, cette femme, ou plutôt ce monstre, — celle-là même que Juvénal et Tacite ont marquée d'un fer rouge; celle qui, chaque nuit, dit l'impitoyable satire, dès que l'empereur, ivre de Falerne, avait fermé ses gros yeux lourds, se levait, silencieuse, et, s'enveloppant d'un manteau sombre, s'en allait par les rues, suivie d'une seule esclave, pour se livrer sans choix aux plus vils débauchés de Rome, sous le nom de Lycisca, la fameuse courtisane; — celle qui, pour comble d'opprobre et d'audace, profitant d'un court voyage ou plutôt d'une longue ivresse de Claude, épousait publiquement

Silius, vêtue en bacchante, aux lueurs des torches dans ses jardins; celle enfin qui fut Messaline !

Un pareil nom sur la scène française, c'était impossible; un tel personnage dans toute sa vérité légendaire, c'était monstrueux; un démenti formel à l'histoire, c'était absurde. Il fallait donc, avec plus ou moins d'adresse, tourner ce triple écueil, expliquer l'énigme, et, pour rendre l'histoire acceptable, inventer des ressorts qui pussent faire d'un personnage horrible et sinistre un rôle intéressant.

L'entreprise était hardie, j'en conviens, presque téméraire; mais, auteurs dramatiques, et sachant tous deux notre Horace, nous avions le droit d'oser...

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

Nous osâmes. Heureusement pour nous et pour la pièce, il y avait à Rome une Lycisca; il y avait en outre au Palatin, tout près de l'impératrice, une autre femme plus ambitieuse, plus méchante, encore plus dépravée; une femme rêvant l'empire, et qui, pour atteindre son but, ne devait reculer devant aucune infamie, — Agrippine, c'est tout dire! Cette nièce de Claude, occupée nuit et jour avec son affranchi Pallas à creuser des sapes ténébreuses sous les pas de celle qu'elle voulait supplanter, on peut sans crainte l'accuser des plus atroces combinaisons : il serait impossible de la calomnier. N'est-ce pas elle qui, après avoir fait égorger sa victime prise au piége, la remplaçait immédiatement dans la couche impériale? N'est-ce pas elle qui, plus tard, aidée par Locuste, *précipita dans les cieux*, comme dit Sénèque, ce Claude imbécile, pour régner sous le nom de son propre fils, qu'elle avait débauché? N'est-ce pas la mère de Néron?... Mais prenez garde, allait-on nous dire, vous justifiez Messaline. — Nous? pas le moins du monde. C'est un problème que nous cherchons à résoudre, — dramatiquement, s'il est possible. Il y a dans la tradition deux Lyciscas, l'une vraie, l'autre fausse (*titulum men-*

tita). Le drame n'en aura qu'une, la vraie. L'impératrice et la courtisane y seront, comme dans la satire, fatalement liées l'une à l'autre, inséparables, deux êtres n'en formant qu'un, une seule et même personne dans le plan d'Agrippine.

Puisque l'impératrice, au dire de Juvénal, prenait le nom et la chambre de Lycisca, si connue dans Rome, il fallait nécessairement qu'elle lui ressemblât assez pour donner le change. Agrippine le savait (nous le supposons); elle seule aurait pu dire le mot de l'énigme; mais l'impératrice, égorgée à la hâte en même temps que Lycisca, restait pour Claude et pour tout le monde ce qu'elle est dans Juvénal, l'auguste courtisane (*augusta meretrix*).

Qu'on oublie un instant ce nom terrible... Messaline, pour ne songer qu'à Valéria, comme elle se nommait aussi : *Valéria*, un nom vague et banal, qui n'éveille aucun souvenir bon ou mauvais. Ce n'est plus dès lors que la femme de Claude, une des nombreuses femmes qu'il épousa tour à tour; car, ainsi que plus tard Henri VIII, Claude était né mari; il ne pouvait supporter vingt-quatre heures de veuvage, et, sa femme à peine morte ou répudiée, il en épousait tout de suite une autre pour n'avoir pas de maîtresse.

— Voilà bien des paradoxes ! va-t-on nous dire encore. — Peut-être; mais au théâtre, le paradoxe n'est pas défendu, pourvu qu'il soit dramatique. Horace Walpole n'aurait pas notre excuse, lui qui, dans une grave dissertation historique, réhabilitait Richard III.

Croyez-vous, cher ami, qu'il y ait encore des gens *sérieux* qui nous accusent *sérieusement* d'avoir voulu réhabiliter Messaline ? Moi, j'ai peine à le croire.

Souvenez-vous, cher et vaillant collaborateur, du 28 février 1851 ? Ce fut pour nous et pour notre drame une belle soirée, n'est-ce pas ? une des plus belles de notre vie dramatique. Quel succès ! du parterre aux loges quels chaleureux applaudissements ! Il est vrai que la pièce était jouée dans la perfection; la Comédie-Française, administrée alors par un poëte,

esprit délicat, bienveillant, très-ami des audaces littéraires, avait monté ce drame avec un soin tout particulier. Provost était merveilleux de fantaisie et d'originalité sous le masque de Claude. Quant à Rachel, ceux qui ne l'ont pas vue dans son double rôle d'impératrice et de courtisane, ne connaissent qu'imparfaitement toute la souplesse, toutes les nuances multiples de ce prodigieux talent. Quelle majesté souveraine, quelle ardente et noble passion, quel superbe dédain, lorsque paraissait l'impératrice! Puis, comme par enchantement, dans l'espace d'un éclair, c'était la grâce et le charme irrésistible, le délire... C'était la folle courtisane de Milet, ivre d'amour et de vin de Chypre, la bondissante ménade aux fêtes nocturnes du Cithéron.

Eh bien! dans ce triomphe, au milieu des applaudissements que soulevait autour d'elle la grande tragédienne, c'est alors que *Valéria* disparut tout à coup pour ne plus reparaître, absolument comme le *Testament de César*. — A qui la faute? Au sujet peut-être : ces drames romains sont périlleux de nos jours; on s'y heurte sans cesse à des rencontres involontaires, à des analogies qu'on ne cherchait pas. La flèche parfois touche un but qu'elle était bien loin de viser. Il ne faut qu'une phrase, un mot, un geste! Rappelez-vous que *Cinna*, ce chef-d'œuvre de Corneille, fut lui-même sourdement proscrit pendant toute l'année 1848, à cause d'un seul vers, de ce vers fameux :

Le pire des États, c'est l'État populaire.

Tous les régimes ont leur côté sensible et vulnérable.

Et maintenant, cher ami, la pauvre Valéria dort couchée sous la même pierre que l'incomparable tragédienne.

Où trouver désormais une Rachel? C'est l'inévitable destin de certaines œuvres où l'artiste a laissé de trop profonds souvenirs.

Et *Catilina*, cette magnifique tragédie romaine en prose où Mélingue a trouvé sa plus fière création peut-être, à qui le

donneriez-vous aujourd'hui? à qui donneriez-vous (j'excepte, bien entendu, ces quelques artistes que vous savez) tous ces drames fameux de cape et d'épée que vous composiez avec Alexandre Dumas, — et d'autres pages d'histoire, que nous applaudirions comme la *Belle Gabrielle*, nobles drames que vous méditez, j'en suis sûr, à l'ombre des vieilles tourelles de votre Sainte-Mesmes?

On dit que le progrès marche et ne s'arrête pas, — je veux le croire; mais, vraiment, ce n'est point au théâtre!

J. L.

Saint-Germain, 10 août 1874.

VALÉRIA

DRAME EN CINQ ACTES

Représenté pour la première fois à la Comédie-Française
le 28 Février 1851

PERSONNAGES	ACTEURS
CLAUDE, empereur.	MM. PROVOST.
SILIUS, patricien.	GEFFROY.
NARCISSE, affranchi, secrétaire de Claude.	BEAUVALLET.
PALLAS, affranchi, trésorier de Claude.	BALLANDE.
CÉCINA, jeune patricien, ami de Silius.	MAILLART.
MNESTER, pantomime danseur.	LEROUX.
VITELLIUS, délateur, personnage consulaire.	MICHEAU.
CORBULON.	FONTA.
PHILARQUE, médecin de Silius.	TRONCHET.
CHRYSON, esclave principal de Silius.	BERNARD.
ANTIPHON, esclave cubiculaire au Palatin.	MATHIEN.
LICINIUS, préfet du palais.	CHÉRI.
BRITANNICUS, fils de Valéria, } Enfants.	
DOMITIUS, fils d'Agrippine, } Enfants.	
PLAUTIUS, général.	
DÉMOCLÈS, huissier du palais.	MÉTRÊME
UN ESPION DE PALLAS.	BERTIN.
UN ESPION DE NARCISSE.	
UN DÉPUTÉ DE BITHYNIE.	CHÉRI-LOUIS.
SANGA, esclave de Mnester.	
VALÉRIA, femme de Claude. }	Mmes RACHEL.
LYCISCA, courtisane grecque. }	Mmes RACHEL.
AGRIPPINE, nièce de Claude.	RIMBLOT.
ÆLIA, grande vestale.	NOBLET.

Greffiers, Prêtres, Officiers, Sénateurs, Prétoriens, Germains, Esclaves, Peuple.

La scène est à Rome, l'an 48 de J.-C.

VALÉRIA

ACTE PREMIER

La chambre à coucher de César Claude au Palatin. — Portes latérales à droite et à gauche, premier plan. — Alcôve de César à droite. — A gauche, vaste entrée oblique d'une galerie pour les clients et les amis. — Porte des appartements de l'impératrice, au fond. — Statues, manuscrits dans des casiers, vases antiques. — Le siége de César élevé sur une estrade et dominant deux pliants à droite et à gauche.

SCÈNE I.

PALLAS, assis devant une table et feuilletant des papiers,
ANTIPHON, esclave.

ANTIPHON, aux huissiers près de la galerie.

Faites ranger la foule au premier vestibule!
On n'entre chez César qu'ayant porté la bulle.

PALLAS.

Beaucoup de monde?

ANTIPHON.

Non; mais c'est peu surprenant :
Les jeux, seigneur Pallas, se donnent maintenant.

PALLAS.

Pour Narcisse combien demandent audience?

ANTIPHON.

Soixante.

PALLAS.

Et pour moi?

ANTIPHON.

Neuf.

PALLAS.

Prenant la liste qu'Antiphon lui présente.

Neuf? les noms... Patience!

Il lit.

L'auguste impératrice, est-ce que par hasard
Elle n'a point aux jeux suivi Claude César?

ANTIPHON.

Valéria ce matin n'a pas voulu s'y rendre.

PALLAS.

Agrippine est restée aussi?

ANTIPHON.

Pour vous attendre.

PALLAS.

Je l'attends. Va!

ANTIPHON.

J'y vais, seigneur.

PALLAS, le rappelant.

Au Palatin
Narcisse tarde fort à venir ce matin.

ANTIPHON.

Votre noble collègue au Quirinal demeure;
C'est loin. Il ne viendra qu'après la sixième heure.
On l'attend.

PALLAS.

Qui?

ANTIPHON.

Des gens de tout pays. D'abord
Un Gaulois, délégué des provinces du Nord,
Puis un ambassadeur de Perse ou d'Arménie.

PALLAS.

Après?

ANTIPHON.

Un député qui vient de Bithynie.

PALLAS.

Merci.

ANTIPHON, à part et sortant.

Pallas charmant, poli!...

PALLAS, à part.

Tout, je le voi,
Vient à Narcisse, — tout se retire de moi!

ANTIPHON, ouvrant une porte.

Agrippine paraît.

Agrippine, seigneur.

PALLAS.

Antiphon, quand Narcisse

Va monter au palais, je veux qu'on m'avertisse.

Antiphon sort.

SCÈNE II.

PALLAS, AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

Vous semblez mécontent, Pallas?

PALLAS.

Et je le suis,
Madame.

AGRIPPINE.

Ah! — pourquoi donc?

PALLAS.

Chacun a ses ennuis.

AGRIPPINE.

D'accord. Vous avez vu le préfet de la ville?

PALLAS.

Et son plus sûr agent.

AGRIPPINE.

Eh bien?

PALLAS.

Peine inutile!

AGRIPPINE.

Quoi?...

PALLAS.

La femme de Claude, et le fait est certain,
N'a pas depuis huit jours quitté le Palatin.

AGRIPPINE.

C'est faux; mes espions, surveillant chaque issue,
Près du pont Janicule hier l'ont aperçue.

PALLAS.

Ils vous trompent, vos gens! vous les payez si cher,
Madame, qu'ils verraient en plein midi Vesper.
Elle n'a pas bougé du palais.

AGRIPPINE.

Sur ma vie!
Je soutiens, moi, Pallas, qu'on l'a vue et suivie.

PALLAS.

Chimère!

AGRIPPINE.

Je vous dis qu'on l'a vue! Elle allait,
Vêtue à la façon des femmes de Milet,
Toute seule; — elle a pris par le pont Janicule,
Et mes gens l'ont perdue au carrefour d'Hercule.

PALLAS.

A quelle heure?

AGRIPPINE.

Hier soir.

PALLAS.

Le conte est fait sans art :
L'impératrice alors jouait avec César.
J'ai ramassé deux fois, si j'ai bonne mémoire,
Les dés de l'empereur et son cornet d'ivoire.

AGRIPPINE.

A qui donc me fier?

PALLAS.

A vous! En vérité,
Vous prenez le désir pour la réalité.
Vous êtes l'oiseleur qui, guettant la colombe,
Entend toujours le bruit de la trappe qui tombe :
C'est démence...

AGRIPPINE.

Pallas!

PALLAS.

Je suis audacieux,
N'est-ce pas? Voilà bien ce que disent vos yeux.

AGRIPPINE.

Pallas!

PALLAS.

Je parlerai! J'en ai le droit peut-être...
Je joue ici ma tête.

AGRIPPINE.

Alors, soyez le maître :
Puisqu'un secret fatal, un pacte enchaîne, hélas!
La fille des Césars à l'affranchi Pallas!

PALLAS.

Moins d'orgueil! Je descends d'Évandre, ami d'Hercule,
Comme vous descendez du noble sang d'Iule :
Nos pères se valaient, et, sous le ciel romain,
Énée et mon aïeul se donnèrent la main.
Tous deux nous sommes faits d'une royale argile,
Et si vous en doutez, lisez-le dans Virgile. —
Pour frapper juste, il faut qu'ensemble nous frappions.

Femme! quand j'ai les miens, pourquoi vos espions?
Femme! notre secret, dans vos impatiences,
Vous allez en charger cinquante consciences,
Sans craindre que Narcisse aux regards vigilants
N'en puisse acheter une et pénétrer nos plans,
Et voir que vous voulez, par scandale ou par fraude,
Perdre l'impératrice, afin d'épouser Claude.
Quoi! ce mortel secret s'envole à peine éclos,
Oiseau bavard, ayant à l'aile vingt grelots!...
Sang de Germanicus, vantez votre famille!
Que n'êtes-vous son fils!... vous n'êtes que sa fille.

AGRIPPINE.

J'ai tort.

PALLAS.

Voyez Narcisse et Valéria, voyez,
Pas une faute... non... pas une!

AGRIPPINE.

Vous croyez?
Et Valéria, de nuit, par la ville déserte, —
Dites, — ce n'est donc pas une faute?

PALLAS.

Non certe.
Si l'armée, adoptant son fils Britannicus,
Force Claude à chasser votre Domitius;
Quand cette femme aura tout ce qu'elle vous ôte,
Soutiendrez-vous encor qu'elle a fait une faute?

AGRIPPINE, avec dédain.

Allons!

PALLAS.

Vos espions, ces gens faits pour voir tout,
Ne vous ont donc pas dit ce qu'aux ides d'août
Trouva l'impératrice en sa course nocturne,
Lorsqu'on la vit non loin du temple de Saturne?

AGRIPPINE.

Non.

PALLAS

Plautius.

AGRIPPINE.

Il est en Bretagne, à son camp !

PALLAS.

Vrai?... Lorsqu'elle est allée au carrefour Toscan,
Vous avez dû savoir — dans le mois où nous sommes—
Qui l'attendait, la nuit, secrètement? — Deux hommes ..
Deux vieillards : seulement l'un s'appelle Galba,
Guerrier déjà fameux quand Tibère tomba.
L'autre, vous devinez ? sa gloire le désigne,
Madame ; il fait mouvoir cent mille hommes d'un signe ! ..

AGRIPPINE.

Corbulon !

PALLAS.

Corbulon. Sans ordres, sans mandats,
Ces deux grands généraux ont quitté leurs soldats
Pour vous donner l'orgueil de me dire à voix haute :
L'impératrice a fait une bien lourde faute!

AGRIPPINE.

Oui, Pallas, je le dis, et n'ai-je pas raison?
Une faute!... est-ce donc nouveau dans sa maison? —

Sa mère Lépida, bravant tous les scancales,
Vit jeter son deuxième enfant nu sur les dalles, —
La sœur de Valéria, — disparue en naissant.
Chez eux tous, l'adultère a passé dans le sang :
La fille vaut la mère. — Oh ! le fait est notoire,
Et je n'invente pas cette fangeuse histoire.

PALLAS.

Non... c'est bien constaté ; mais il serait plus long
De prouver qu'en secret elle a vu Corbulon.

AGRIPPINE.

Prouvons-le !

PALLAS.

Prouve-t-on un vol d'oiseau qui passe,
Et le cri qu'en fuyant il jette dans l'espace ? —
Des preuves ? — Si j'avais des preuves, par les dieux !
Vous me verriez plus calme et le cœur plus joyeux.

AGRIPPINE.

Joyeux ?

PALLAS.

Je prouverais que Narcisse conspire
Avec l'impératrice, et nous aurions l'empire.

AGRIPPINE.

Eh ! quand vous prouveriez à Claude, vous, Pallas,
Qu'on en veut à l'empire... il rirait aux éclats.
Que lui font les complots de Galba, je vous prie ?
Il a ses papyrus venus d'Alexandrie.
Que lui fait Corbulon ? que lui fait Plautius?

Il a les cuisiniers qu'avait Apicius.
Que lui fait — je veux mettre ici la chose au pire —
Le brusque avénement de son fils à l'empire?
Il fera pour son fils, en bon grammairien,
La proclamation au camp prétorien.
Claude, c'est un savant, un poudreux antiquaire,
Pesant les mots, réglant les phrases à l'équerre,
Déchiffrant nuit et jour les livres de Numa,
Complétant l'alphabet par le double gamma ;
C'est un juge taquin, qui, des heures entières,
Chicane, envenimant les procès de gouttières;
Un burlesque Minos, enragé discoureur,
Qui ne tient pas du tout au métier d'empereur ;
C'est ce je ne sais quoi d'étrange, que sa mère
Appelait une ébauche informe, une chimère;
Peureux, qui, sous Caïus, a si bien contrefait
L'imbécile, qu'il l'est devenu tout à fait !

PALLAS.

Pas toujours.

AGRIPPINE.

Je le sais, — et d'ailleurs sa folie
Dévore qui je hais, lorsque je la délie;
Lorsque, de cette main qui sait le contenir,
Lui versant à mon gré l'oubli, le souvenir,
Au vin de l'empereur je mêle l'hippomane,
Poison mystérieux d'où le vertige émane ! —
Non, vous ne connaissez Claude ni Valéria.
Lui qui toujours trompé, toujours se maria,
Claude n'a qu'un endroit vulnérable, — sa femme :

Pour la chasser du trône, il faut la rendre infâme!
A Valéria trouvons un amant... Le mépris
En tombant sur la mère écrasera le fils.
Je suis femme, je suis mère, et je sens dans l'âme,
Je sens où nous devons la frapper, cette femme!

PALLAS.

Réussissez.

ANTIPHON, paraissant.

Narcisse entre au palais, seigneur.

PALLAS, à Agrippine.

Sortez!

AGRIPPINE.

Pourquoi sortir? Il croirait qu'on a peur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, NARCISSE, LE DÉPUTÉ DE BITHYNIE, AMBASSADEURS DES PROVINCES, SÉNATEURS, CHEVALIERS, CLIENTS, ETC.

PALLAS, montrant à Agrippine Narcisse, devant qui tout le monde s'incline.

Voyez! c'est un César, — on fête sa venue.

AGRIPPINE.

Son étoile grandit : la vôtre diminue.

PALLAS.

Que Valéria paraisse, et, s'écartant de vous,
La foule va tomber devant elle à genoux.

AGRIPPINE.

Oh ! ne m'irritez point, Pallas, c'est chose vaine :
Je la hais tant, que rien ne peut croître ma haine !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NARCISSE, puis UN ESPION.

NARCISSE, aux députés.

Très-bien ! Confiez-moi vos requêtes, — je veux
Transmettre à l'empereur vos plaintes et vos vœux.

LE BITHYNIEN.

Seigneur...

NARCISSE, à part.

L'impératrice est rêveuse, agitée :
Elle aime... Silius ?

L'ESPION, bas à Narcisse, en lui remettant une lettre.

La lettre interceptée !

NARCISSE, après avoir lu.

Des injures sur elle. Oh ! c'est facile à voir ;
On veut me dérouter... Je vais bien le savoir.

LE BITHYNIEN, présentant une note à Narcisse.

Cette note, seigneur, vous peint la tyrannie
Qui dévore depuis trois ans la Bithynie.

NARCISSE.

J'entends, son gouverneur ? Il prend des airs de roi.

PALLAS, à Agrippine.

Un des nôtres.

AGRIPPINE.

Cilon ?

PALLAS.

Nommé par vous et moi,
Malgré votre ennemie, — en dépit de Narcisse.

AGRIPPINE, avec amertume.

Décidément, il faut que tout leur réussisse !

NARCISSE, au Bithynien.

Les jeux vont à midi s'interrompre, — aujourd'hui
César appellera la cause devant lui.

LE BITHYNIEN.

Merci, seigneur.

PALLAS, à Agrippine.

Cilon n'est pas là pour répondre :
C'est perdu ! Le pirate écorche au lieu de tondre.

AGRIPPINE.

Elle triomphe encore !

NARCISSE, aux assistants.

Ainsi vous pourrez voir
L'auguste impératrice au spectacle du soir.

Se tournant vers Agrippine.

Ah ! madame !... Pardon ! — César vous idolâtre ;
Il s'informait de vous tout à l'heure au théâtre.

Aux assistants.

Étrangers ! citoyens ! saluez avec nous
La nièce de César.

AGRIPPINE, à Narcisse.

Vous me protégez, vous?

NARCISSE.

Madame, offense-t-on la personne des princes
Alors qu'on la désigne aux respects des provinces?

AGRIPPINE.

Je me présente seule.

PALLAS, bas à Agrippine.

Eh! moins d'emportement;
Nous aurons tant besoin de lui dans un moment!

AGRIPPINE, aux députés.

Alliés des Romains, vous n'avez pas, j'espère,
Oublié votre ami, Germanicus, mon père.
Voici, bien jeune encore, un serment que je fis :
Le grand Germanicus revivra dans mon fils!

A Narcisse.

Je rejoins l'empereur au cirque; — sans rancune,
Narcisse.

NARCISSE.

Moi, madame?... Oh! je n'en garde aucune.

AGRIPPINE, bas à Pallas.

Sauvez Cilon!

Elle sort.

NARCISSE, à part.

Perdons Silius.

SCÈNE V.

PALLAS, NARCISSE.

PALLAS.

A coup sûr,
Vous trouvez que la femme est un maître bien dur,
Narcisse?

NARCISSE.

Est-ce pour moi que vous parlez?

PALLAS.

Peut-être.
Tout à l'heure Agrippine...

NARCISSE.

Elle n'est pas mon maître.

PALLAS.

Elle a dû vous blesser?

NARCISSE.

Au contraire. D'ailleurs
Vous m'auriez défendu.

PALLAS, avec impatience.

Toujours des mots railleurs!

NARCISSE.

Railleurs? — Et pourquoi donc? Tous deux, pauvres esclaves,
Nous portions la tunique avant nos laticlaves.
Vous avez de l'esprit, — j'en ai : nous nous valons.

PALLAS.

Encor!

NARCISSE.

Ce nom vous choque? Esclave! — Allons, allons,
Si vous fûtes vendu, vous n'êtes plus à vendre.
Cela n'empêche pas qu'on soit le fils d'Évandre.
Le généalogiste, instruit par vos écus,
Vous eût fait aussi bien descendre d'Inachus.
Mais enfin, vous avez — Rome parfois clabaude —
Servi chez Antonia, mère de César Claude;
Moi, j'étais chez sa femme Ælia, — c'est trop clair!..
Ensemble nous avons été fouettés, mon cher.

PALLAS.

Vraiment...

NARCISSE.

Nous sommes seuls, vous n'avez rien à craindre.

PALLAS.

Mais que vous ai-je fait?

NARCISSE.

J'aurais tort de me plaindre.
Vous ne m'aimez pas? Moi, je vous hais!...

PALLAS.

Bien, j'entends.

NARCISSE.

Vous m'avez envoyé dix-sept fois en huit ans
Vos meurtriers.

PALLAS.

Vous, dix-neuf fois.

NARCISSE.

Le compte est juste.

Vous m'avez fait donner du poison par Locuste
Et par d'autres, sept fois, — sans vous calomnier.
Sept fois j'ai corrompu, moi, votre cuisinier.
Devant Caïus d'abord, et devant Claude ensuite,
Vous m'avez accusé huit fois, — huit fois de suite.

PALLAS.

Vous, huit fois.

NARCISSE.

Coup pour coup!

PALLAS.

Aucun n'a réussi.

NARCISSE.

Depuis lors j'ai porté cuirasse, — vous aussi;
Et je ne mange pas une olive, une datte,
Sans le contre-poison trouvé par Mithridate;
Vous, de même. Je fais pâlir les délateurs,
Et vous épouvantez les dénonciateurs.
Enfin, mon cher Pallas, ma force vaut la vôtre :
Nous lisons couramment dans le jeu l'un de l'autre,
Et, sans trop la brusquer par des coups hasardeux,
Nous veillons, attendant l'occasion tous deux.
Chacun de nous se hâte à la façon d'Horace, —
Lentement. — Triomphez, et j'ôte ma cuirasse :
Sinon, quand j'aurai fait régner Britannicus,
Vous ôterez la vôtre, — et malheur aux vaincus! —
Voilà. C'est tellement naturel, ce me semble,
Qu'il n'est aucun besoin de vivre mal ensemble;
Car c'est une partie, et puisqu'on peut tricher,
Nous sommes beaux joueurs, perdons sans nous fâcher.

PALLAS.

Très-bien! Vous m'avez fait pourtant mauvaise mine;
Vous me boudiez.

NARCISSE.

Qui dit cela? C'est Agrippine;
Parce qu'elle répand de tous côtés le bruit
Qu'aventureusement Valéria court la nuit.

PALLAS.

C'est votre faute.

NARCISSE.

A moi?

PALLAS.

Par haine ou par caprice,
Vous avez moissonné près de l'impératrice,
Comme de blonds épis sous l'œil ardent du jour,
Tous ces beaux jeunes gens qui languissaient d'amour.
Vous seul avez rangé parmi leurs ombres vaines
Cet Asiaticus qui s'est ouvert les veines;
Vous seul avez éteint musiques et flambeaux,
Et jeté les parfums aux urnes des tombeaux.
Vous êtes plus jaloux que n'est Claude, — on en cause.

NARCISSE.

Vous ne me croyez pas amoureux, je suppose?
A cinquante-cinq ans, adieu les passions!
Je n'ai sur Valéria nulles prétentions.
J'ai veillé sur l'honneur de Claude!... c'est démence!
Trop de zèle, Pallas! Mais si je recommence...

Laissons le vent bruire et les femmes crier.
Je suis le secrétaire et vous le trésorier :
Sans moi, notre empereur, excusez l'hyperbole,
Ne trouve pas un mot, sans vous pas une obole. —
Quels amis nous ferions, les dieux m'en sont témoins,
Pallas, si nous pouvions nous haïr un peu moins!

PALLAS.

Ce que vous dites là, certe, est plein de justesse.
Entre nous deux, Narcisse, aucune petitesse :
Une guerre romaine!

NARCISSE.

Eh bien, Pallas, c'est dit :
Le coup d'épée au cœur!

PALLAS, s'appuyant familièrement sur Narcisse.

Voilà qui m'enhardit
A vous demander...

NARCISSE.

Quoi?

PALLAS.

Vous devez bien connaître
Cilon... de Bithynie?

NARCISSE.

Oui, certe, un rude maître!. .
Il a volé beaucoup.

PALLAS.

Trop! Je sais qu'aujourd'hui
On l'accuse devant Claude.

NARCISSE, riant.

C'est moi.

PALLAS.

Vous?

NARCISSE.

Oui. —
Mais comment, on dirait que cela vous chagrine?

PALLAS.

Vous savez qui l'a fait nommer?... C'est Agrippine
Et moi.

NARCISSE.

Bien, — je comprends. Et vous voulez, seigneur,
Une absolution pour votre gouverneur?

PALLAS.

Je donnerais!...

NARCISSE.

Bien, bien, ce n'est pas une affaire.
Je m'en charge.

PALLAS.

Ah! merci. — Pour vous que puis-je faire?

NARCISSE.

Par Hercule! j'y pense... Un échange complet?

PALLAS.

Soit!

NARCISSE.

Certain personnage à Rome me déplaît.

PALLAS.

Sans doute un moucheron, bourdonnant à l'oreille
Du lion endormi?...

NARCISSE.

Du lion qui s'éveille.
Un reflet d'Alcibiade et de Cincinnatus...

PALLAS.

Un homme vertueux?

NARCISSE.

Assommant de vertus!

PALLAS.

Je cherche... Vertueux?

NARCISSE.

Cela vous embarrasse?

PALLAS.

Mais. .

NARCISSE.

Un patricien de la plus vieille race,
Un poëte, un guerrier, un vainqueur des Germains;
Vingt-cinq ans. En un mot, le plus beau des Romains.

PALLAS.

Ah! celui qu'à la cour en vain nous demandâmes,
Ce farouche Adonis que s'arrachent nos dames, —
Silius?

NARCISSE.

Il me gêne... Un conseil, cher Pallas?

PALLAS.

Pour vous débarrasser de l'homme, n'est ce pas?

NARCISSE.

Pour venger l'empereur. Qui m'insulte, l'insulte.

PALLAS.

Au fait! je me souviens d'un sénatus-consulte
Qui vous força de rendre à ce beau Silius
Le palais de son père exilé sous Caïus :
La maison qu'il habite aujourd'hui près du Tibre. —
Vous la voulez ravoir?... faites, vous êtes libre.

NARCISSE.

Je m'y plaisais beaucoup, je ne puis le nier.
Mais j'ai d'autres griefs.

PALLAS.

Ah?

NARCISSE.

César, l'an dernier,
M'envoya haranguer trois légions rebelles.

PALLAS.

Oui, la réception ne fut pas des plus belles...
Esclave!... c'est le cri dont on vous régala.

NARCISSE.

Silius commandait ces trois légions-là.

PALLAS.

Un bien sanglant affront! — Vous n'y pensiez plus guère?

NARCISSE.

Non; mais le souvenir m'est revenu naguère.
C'est un de ces rêveurs qui, dans tous leurs discours,
Vantent les anciens temps, et conspirent toujours.

PALLAS.

Bah! vous croyez? Il vit loin du monde; il s'efface.

NARCISSE.

L'appuyez-vous?

PALLAS.

Moi, non... Que Jupiter le fasse!
Voulez-vous qu'on le cite?

NARCISSE.

Oui, s'il vous plaît.

PALLAS.

C'est moi
Qui le fais accuser.

NARCISSE.

Grand merci. Mais de quoi?

PALLAS.

Oh! rien de plus facile... Un peu de calomnie.
J'ai là Vitellius.

NARCISSE.

Un homme de génie?

PALLAS.

Il ferait condamner Caton pour dix écus.
Vous l'avez employé contre Asiaticus.

Appelant.

Laissez... c'est mon affaire. — Antiphon! je te prie,

Vois si Vitellius est dans la galerie.

ANTIPHON, à Pallas.

Il vient d'entrer, seigneur.

PALLAS, à Narcisse.

Deux mots, c'est terminé.

NARCISSE, à Pallas.

Bien! Cilon est absous.

PALLAS.

Silius condamné.

Il sort.

SCÈNE VI.

NARCISSE, seul.

Vous calomniez, vous, c'est plus court; moi je prouve!
Moi je n'invente pas les amants, je les trouve. —
Elle aime; c'est certain... Maintenant, ce billet
Qu'à son meilleur ami Silius envoyait,
Est-il bien d'un amant dédaigné qui se venge,
Ou d'un homme qui cherche à me donner le change?
Silius m'épouvante!... Il est brave... il est beau :
J'aimerais mieux tirer les autres du tombeau!
Tous les autres amants n'obtiendraient qu'un sourire,
Peut-être!... Silius aura, s'il veut, l'empire. —
Quand l'arrêt fut porté contre Asiaticus,
Valéria, près du lit de son Britannicus,
Chantait pour endormir l'enfant pris de la fièvre :
Je ne vis pas trembler sa main, pâlir sa lèvre. —

Examinons-la bien, lorsque Vitellius
Va faire décréter l'exil de Silius.

Bruit au dehors.

Antiphon!

SCÈNE VII.

NARCISSE, ANTIPHON.

NARCISSE.

Tout ce bruit, quelle en est donc la cause?

ANTIPHON.

C'est au théâtre; il est arrivé quelque chose.

NARCISSE.

Ah! — quoi donc?

ANTIPHON.

Je ne sais; Claude accourt en fureur.
Entendez-vous crier le divin empereur?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GERMAINS, OFFICIERS, SÉNATEURS, DÉPUTÉS, CLAUDE, AGRIPPINE, puis MNESTER, amené par des Germains.

CLAUDE.

Ah! traître!... ah! scélérat!

NARCISSE.

Quelle mouche le pique?

CLAUDE.

Sacrilége!

NARCISSE.

Fort bien, c'est une philippique.

CLAUDE.

Les consuls! mon greffier! mes Germains! — Près de moi!
En rang!

NARCISSE.

Noble César, qui vous met en émoi?

CLAUDE.

Un crime! un attentat! Quelque chose d'énorme! —

Apercevant Narcisse.

Bonjour, Narcisse! —Allons, mon siége! Qu'on informe!—
J'ai faim.

On lui apporte à manger. — Il mange et boit.

NARCISSE, à Agrippine.

Pourquoi César vient-il de s'enrouer?

AGRIPPINE.

Le comédien Mnester n'a pas voulu jouer.

NARCISSE.

Voilà de quoi troubler, certe, une âme romaine!

CLAUDE, après avoir bu.

Bon! j'aurai de la voix! — L'accusé! Qu'on l'amène.

UN GERMAIN, poussant Mnester.

Allons! marche!

MNESTER.

Lourdauds!... voulez-vous bien lâcher?
Un danseur comme moi n'est pas fait pour marcher.

CLAUDE.

Amenez, amenez le coupable à ma barre !

MNESTER.

César, je t'en préviens, cette horde barbare
Va désarticuler mes jambes et mes bras ;
Et je ne danse pas de huit jours, tu verras !

CLAUDE.

Par mon aïeul Clausus ! j'en ai la fièvre chaude !...

MNESTER.

Bah ! je suis autrement furieux que vous, Claude.

CLAUDE.

Refuser de jouer... misérable Mnester !
Devant ton empereur, ton dieu !

MNESTER.

Mon Jupiter,
Voilà plus de cent fois que je vous recommande
De ne point m'afficher sans que je le demande.
Le muscle, vous savez, n'est pas toujours en train ?
J'étais allé manger des huîtres du Lucrin,
Et j'avouerai — cela coûte à ma modestie —
Qu'on ne ménage pas l'artiste aux bains d'Ostie.
J'arrive, n'ayant plus de force à dépenser...
Non, je danserais mal, — je ne veux pas danser.

CLAUDE.

Prends garde que sur toi ma colère ne tombe !

MNESTER.

Je ne me ferai pas siffler... Plutôt la tombe !

CLAUDE, à ceux qui l'entourent.

C'est assez noble, au moins, ce que dit l'orateur.

A Mnester.

Va, plaide un peu.

MNESTER.

J'aurais trop l'air d'un sénateur !

CLAUDE.

Par mon aïeul Clausus ! l'impertinence est rare :
Avec un sénateur le drôle se compare !
Mais tu ne sais donc pas que j'en nourrirais dix
Avec tes gages ?

MNESTER.

Quoi ! si peu ?

CLAUDE.

Tu dis?...

MNESTER.

Je dis
Que ce n'est pas beaucoup.

CLAUDE.

Dix !

MNESTER.

L'idée est sublime !
Faites-leur donc un peu danser ma pantomime.

CLAUDE.

Tout ce qu'il répond là, c'est fort judicieux,
C'est fort logique, — mais irrévérencieux.
Narcisse, qu'en dis-tu ?

NARCISSE.

Comment, cela vous frappe ?
César a piqué l'outre, et le vent s'en échappe.

CLAUDE, examinant des paperasses.

Valéria, que te semble à toi de tout cela ?

Regardant autour de lui.

Dis, ma petite amie ?... Elle n'est donc pas là ?

NARCISSE.

L'auguste impératrice est encore chez elle.

AGRIPPINE.

Mais je suis là, bon oncle.

CLAUDE.

Oui, je connais ton zèle,
Petite fille, sage à l'égal d'un barbon.
Viens, Narcisse. — Et Pallas ?

PALLAS, arrivant.

Me voici, César.

CLAUDE.

Bon !

PALLAS, bas à Narcisse.

Vitellius est prêt... Silius, — on l'arrête.

CLAUDE.

Quand le texte des lois n'est pas clair, j'interprète.
Jugeons suivant l'esprit... la lettre nous déçoit.

Il leur parle bas.

A quoi concluez-vous, mes conseillers ? Hein... soit ! —
Donc : Ouï l'accusé dans chaque repartie,

Vu ses fatigues, vu son voyage d'Ostie,
Vu que la force humaine a des bornes, — qu'Atlas
A déclaré lui-même un jour qu'il était las;
Nous condamnons...

MNESTER.

Comment, César, tu me condamnes?

CLAUDE, avec force.

Par mon aïeul...

MNESTER.

Clausus!

CLAUDE.

Dont j'atteste les mânes!
Nous condamnons Mnester...

MNESTER.

Nous absolvons!

CLAUDE.

Mnester!...
Bien qu'il danse à merveille et qu'il coûte fort cher,
A ne paraître plus sur la scène romaine,
Avant le dernier jour qui ferme la semaine!

MNESTER.

Huit jours sans danser, moi!

CLAUDE.

Mon drôle, je te di
Que tu ne seras pas de huit jours applaudi.
Un autre eût décrété le fouet pour tes épaules :
Je fouette ton orgueil. Va repasser tes rôles!

A Agrippine.

Ce que c'est que d'avoir observé les humains!

MNESTER, furieux et gambadant.

Je danse, et danserai!

CLAUDE.

Qu'on l'emporte, Germains!
Doucement! doucement!

MNESTER, emporté par les Germains.

César! retiens ta meute!...
César, tant pis pour toi, si Rome fait émeute!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté MNESTER.

CLAUDE.

Les causes! Appelez les causes tout du long!

LE GREFFIER.

Les Bithyniens!...

CLAUDE, interrompant.

Et puis?

LE GREFFIER.

Leur gouverneur Cilon.

CLAUDE.

Qui se plaint?

LE BITHYNIEN.

Nous.

CLAUDE.

Ici. — Là, celui qu'on accuse.

PALLAS.

Il ne pouvait quitter sa province.

CLAUDE.

L'excuse
Est admise, attendu qu'il remplit un devoir.
Donc, nous lui trouverons un fondé de pouvoir.

Au Bithynien.

Parlez.

LE BITHYNIEN.

César!...

CLAUDE, interrompant.

Au fait! au fait! sans babillage.

LE BITHYNIEN.

Les temples dépouillés, les maisons au pillage;
Les citoyens chargés de fers, ou mis à mort...

PALLAS, à Narcisse.

Hum!

NARCISSE, bas à Claude.

Voyez leur habit. Il me rappelle fort
Dans ses riches détails l'ancien costume étrusque.

CLAUDE.

Sauf les manches.

LE BITHYNIEN, d'une voix plus forte, en se rapprochant de Claude.

Seigneur...

CLAUDE, se retournant.

Plaît-il?... Ce peuple est brusque!

NARCISSE, à Claude.

Le temps est lourd, César.

CLAUDE.

Épouvantablement!

Il rit aux éclats.

C'est comme en Bithynie. Ah! ah!

NARCISSE, riant.

Charmant!

Ils rient tous deux aux éclats. — Claude rit plus fort

PALLAS, riant.

Charmant!

LE BITHYNIEN.

Faut-il vous raconter, César?...

NARCISSE, l'arrêtant.

César devine.

LE BITHYNIEN.

Nous attendons l'arrêt de ta bouche divine,
O César! empereur miséricordieux.

CLAUDE, à Narcisse.

Hein? qu'est-ce qu'il a dit?

NARCISSE.

Ils rendent grâce aux dieux
De leur avoir donné, sous ton règne prospère,
Cilon qui les gouverne en véritable père.

CLAUDE.

Braves gens!... bien! très-bien!... Puisqu'il fait leur bonheur,
Cilon quatre ans encor sera leur gouverneur. —
A d'autres!

LE BITHYNIEN, déconcerté.

Quoi?

CLAUDE.

J'ajoute un an puisqu'on m'en prie.
Adieu donc, Bithynien! — Vrai! j'ai l'âme attendrie.

PALLAS, bas à Narcisse.

Merci!

NARCISSE, bas.

Ce n'est rien.

Bruit au dehors.

CLAUDE.

Qu'est-ce?

PALLAS.

Un nouvel accusé.

CLAUDE.

Bon!

NARCISSE, à part.

A Pallas.

Silius! — Merci!

PALLAS.

Rien n'était plus aisé.

NARCISSE, bas à Antiphon.

Préviens l'impératrice. Il faut qu'elle se rende
Ici : voilà deux fois que César la demande.

Antiphon sort. Mouvement dans la foule.

SCÈNE X.

LES MÊMES, SILIUS, amené par des prétoriens.

CLAUDE.

Jugeons! jugeons! Silence! — Amenez!

SILIUS.

Me voici.

Les dieux gardent César! Que me veut-on ici?

CLAUDE.

Ah ! ah ! c'est l'accusé ? bien. — Le nom de cet homme ?

SILIUS.

J'ignore si je suis accusé. Je me nomme
Silius.

CLAUDE.

Un nom volsque !

SILIUS.

En maintes régions,
César, j'ai commandé trois de vos légions ;
Et sur les bords du Rhin, où je campais naguère,
Soldat de Corbulon, deux ans j'ai fait la guerre.

CLAUDE.

Bien ! — Silius !... ce nom me charme ; il est ancien.
Nous allons donc juger un vrai patricien.
Je ne connaissais pas ce jeune homme ; il s'exprime
En termes fort choisis. Examinons son crime.

PALLAS.

Et d'abord c'en est un de n'être pas connu
De César. Chez César il n'est jamais venu !

SILIUS.

Je respecte en César le premier de l'empire ;
Mais enfin qu'ai-je fait ?

CLAUDE.

Nous allons vous le dire.

Il consulte le dossier.

NARCISSE, à part.

Elle n'arrive pas !...

AGRIPPINE, bas à Pallas.

Vous l'accusez ?... vraiment ?

PALLAS, de même.

Pour Narcisse. D'ailleurs, c'est un remboursement.
Et puis de ce débat va sortir quelque chose
D'instructif pour nous deux, comme je le suppose.

CLAUDE, à Silius.

Oh ! vous êtes chargé d'un fait bien criminel.

SILIUS.

Moi, César ?... Je vis seul au foyer paternel,
Loin des quartiers bruyants, caché dans ma demeure;
Si bien qu'on me faisait reproche tout à l'heure
De n'être pas venu, parmi les suppliants,
Grossir au Palatin la foule des clients.
Près de mes grands aïeux, qui me donnent l'exemple,
Je vis dans l'atrium paisible, où je contemple
Mes armes de soldat, amis fermes et doux
Qui nous font respecter des autres et de nous.
Je n'ai donc rien commis qui soit répréhensible,
Un crime encor bien moins. César, c'est impossible!

CLAUDE.

Ne vous tourmentez pas, les faits seront prouvés.

PALLAS.

Dites, Vitellius, tout ce que vous savez.

SILIUS.

Ah ! c'est Vitellius, cet homme, qui m'accuse ?
Bien ! je comprends alors : mon crime est sans excuse.

VITELLIUS.

Va-t-on m'injurier quand je fais mon devoir ?

Murmures dans la foule.

Je suis un honnête homme, — on devrait le savoir ;
Père de quatre enfants, sénateur, consulaire.
Je m'embarrasse peu, moi, d'être populaire ;
Je poursuis les méchants, sans pitié, sans terreur,
Je ne crains que les dieux, et sers mon empereur !

CLAUDE.

Très-bien ! Parlez !

NARCISSE, bas à Pallas.

A part.

Gagnez du temps. — Comme elle tarde !

A Pallas.

Un témoin va venir.

PALLAS.

La chose vous regarde.

Antiphon s'approche de Narcisse et lui parle bas.

NARCISSE, bas à Pallas.

Bien, — maintenant !

PALLAS.

César l'ordonne, commencez,
Vitellius.

VITELLIUS.

César ! puisque vous m'y forcez...
Mais pardon, j'aperçois l'auguste impératrice.

SILIUS, à part.

Elle !

CLAUDE, à Vitellius.

Attendez un peu.

SILIUS, à part.

C'est donc l'accusatrice !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, VALÉRIA.

VALÉRIA, entrant.

César m'a fait mander?

CLAUDE, la faisant asseoir à sa droite.

Vous avez bien perdu,
Ma colombe. Tant pis! Vous m'auriez entendu.
Mnester, — la Bithynie, — une foule de choses...
Vous saurez tout cela plus tard. A d'autres causes!
Nous jugeons Silius.

VALÉRIA, à part.

Silius!

CLAUDE.

Oui vraiment.

NARCISSE, à part.

Ai-je bien vu? C'était comme un tressaillement.

VALÉRIA.

Qu'est-ce que Silius? dites?

NARCISSE.

Celui qu'on nomme
Le plus beau des Romains, madame.

VALÉRIA, regardant Silius.

Ce jeune homme?

NARCISSE.

Lui-même.

VALÉRIA.

C'est justice. — On l'accuse, — de quoi?

NARCISSE, bas à Pallas.

Allons!

PALLAS.

Soit!

Il fait un signe à Vitellius.

NARCISSE, à Valéria.

C'est Pallas qui l'accuse, je croi,
De choses graves.

VALÉRIA.

Bien ! Voyons ces choses graves.

NARCISSE, à part.

Aucune émotion ; mais les femmes sont braves.
Patience!

VITELLIUS.

César, par les dieux immortels!
Je jure devant vous, la main sur les autels,
Je jure que j'ai vu, dans l'ombre d'un portique,
Chez l'accusé, tout près du foyer domestique,
Deux bustes défendus qu'honore Silius.
Au bas j'ai lu ces noms : Brutus et Cassius!

Mouvement.

CLAUDE, à Silius.

Ces bustes sont chez vous?

SILIUS.

Ce que vous dit cet homme,

Il ne peut le savoir que par les bruits de Rome.
Les honnêtes gens seuls ont chez moi pénétré :
Vitellius chez moi n'est donc jamais entré.

VALÉRIA.

Bien ! bien !

PALLAS, à Silius.

N'insultez pas ! l'injure est inutile.

CLAUDE.

La loi Fabricia, claire dans son vieux style,
Titre quatorze — article onze, douze et plus loin —
Punit tout accusé qui trouble le témoin.
Répondez oui ou non, sans autre préambule :
Avez-vous, comme on dit, sous votre vestibule,
Ces deux lâches bourreaux de César, — accusé ?

SILIUS.

Vitellius est bien instruit, — oui, je les ai.

VALÉRIA.

Il n'a pas menti !

PALLAS, à Claude, en regardant Valéria.

C'est un crime, je suppose ?

CLAUDE.

Néanmoins je permets qu'il défende sa cause.

SILIUS, à Claude.

Merci ; mais c'est l'usage à Rome... vous savez ?

VITELLIUS.

Dans la Rome que vous et les vôtres rêvez !

SILIUS.

Qui vous parle ? veut-on vous marchander la somme ?

Ramassez votre argent, et silence, honnête homme!

VALÉRIA, à part.

Qu'il est fier! qu'il est beau!

CLAUDE.

Quoi! par un attentat,
Voudriez-vous changer la forme de l'État?

SILIUS.

Je préfère ne plus répondre... Mon envie,
César, n'est pourtant pas de défendre ma vie;
Mais un homme de cœur ne saurait, sans remord,
S'abandonner lui-même et courir à la mort.
Un mot de plus, Pallas prouve que je conspire...
Ce mot-là, j'aime autant, César, ne pas le dire.

PALLAS.

Se taire est un aveu!

CLAUDE.

Oui, le proverbe est là.
D'ailleurs, si vous aimez les bustes, me voilà.
Mais Brutus, Cassius, double peste publique...
La Rome d'aujourd'hui n'est plus en république!

PALLAS.

Tout est prouvé.

VALÉRIA, à Narcisse.

Pourquoi Pallas s'acharne-t-il
A faire condamner ce jeune homme à l'exil?

NARCISSE.

Dites un mot, madame, et je prends sa défense.

VALÉRIA.

Non... Que m'importe à moi ? Je cherche quelle offense
Oblige ainsi Pallas à le persécuter.

NARCISSE.

Son crime !

CLAUDE.

Valéria, voulez-vous répéter ?

VALÉRIA.

Oh ! rien... Je désirais savoir si les deux bustes
Sont en marbre.

CLAUDE.

Sachons cela pour être justes.

A Silius.

Vous entendez ?

SILIUS.

Madame, ils sont en bronze.

VALÉRIA.

Bien.

Et fondus par ?...

SILIUS.

Thersys.

VALÉRIA.

Ah ! le Corinthien ?
Deux bustes merveilleux, dignes de l'âge antique !
Je les connais ; ils sont chez moi, sous mon portique.

CLAUDE.

Comment ! vous les avez ?

NARCISSE, à part.

Valéria le défend !

PALLAS, à Agrippine.

Regardez donc Narcisse.

AGRIPPINE.

Il est moins triomphant.

VALÉRIA.

Dans cette œuvre l'artiste a marqué son empreinte.
Lorsqu'on est amateur des bronzes de Corinthe,
Il faut avoir ceux-là dans sa collection.

CLAUDE.

Vraiment ?

VALÉRIA.

Vraiment.

NARCISSE, bas à Pallas.

Pressez la condamnation.

VALÉRIA, à part.

Oh ! je le sauverai !

SILIUS, à part.

Moi, défendu par elle...
Quel bonheur ! quelle honte !

CLAUDE, qui vient de causer à voix basse avec Valéria.

Ah ! puisque l'œuvre est belle,
Brutus et Cassius étant des objets d'art,
Le crime doit alors se prendre en bonne part.

PALLAS, à Narcisse.

Tout va mal.

NARCISSE.

Non, Pallas; produisez cette lettre.

Il lui glisse une lettre.

PALLAS, y jetant les yeux.

César, Vitellius me fait encor remettre
Un certain document.

CLAUDE.

Qu'est-ce donc ?

VALÉRIA.

Quoi de plus ?

PALLAS.

Un message arrêté, qui vient de Silius.

SILIUS, à part.

Ma lettre à Cécina !

PALLAS.

Cette lettre dispense
L'accusé de vous dire ici tout ce qu'il pense
De vous, noble César !

CLAUDE.

De moi ? J'y tiens fort peu.
Que me font les discours des hommes ? Je suis dieu.

PALLAS.

César est dieu. Pourtant César aime sa femme,
L'auguste Valéria. Veut-il qu'on la diffame ?
Jupiter, dans le ciel, fait respecter Junon...

VALÉRIA.

Qui m'insulte ?

PALLAS.

Sa lettre.

CLAUDE.

On t'insulterait !

VALÉRIA.

Non.

PALLAS.

Vraiment, je n'ose pas lire... l'audace est telle...

SILIUS.

Devant elle qui m'a défendu, devant elle!...
Non, non, ne lisez point, condamnez-moi!

NARCISSE.

Lisez!

AGRIPPINE.

Auguste Valéria, ne vous scandalisez
D'aucun mauvais propos.

CLAUDE, à Valéria.

Encore un coup, nous sommes,
Vous déesse, moi dieu! les hommes sont des hommes.

SILIUS.

Pallas, ne lisez pas!

VALÉRIA.

Lisez, Pallas!

SILIUS.

Oh! non!

PALLAS, lisant.

« Silius à Marcus Cécina, salut! »

CLAUDE.

Bon!
Continuez.

PALLAS, lisant.

« Je suis heureux de ton message,

« Ami : tu nous reviens encore un peu moins sage ;
« Mais tu reviens, — tant mieux ! »

CLAUDE.

Et c'est daté — de quand ?

PALLAS.

Continuant de lire.

D'hier. « Tu recevras ma lettre en débarquant,
« Et, si l'amour n'arrête en chemin ta pensée,
« Tu me raconteras demain ton odyssée.
« A quelque heure du jour ou de nuit que ce soit,
« Viens, je te recevrai comme un ami reçoit. —
« Mais ton enthousiasme arrive à la folie ;
« Je crois entendre Ovide amoureux de Julie...
« Non, ne me vante plus Valéria : — je la hais !
« Quand tu la connaîtras comme je la connais,
« Quand tu contempleras cet homme et cette femme,
« La démence enchaînée au vice, — couple infâme ! —
« Ami, tu couvriras tes yeux avec ta main,
« Triste et honteux du nom de citoyen romain ! »

Murmures dans l'assemblée.

VALÉRIA.

Oh !

CLAUDE.

Par les dieux !

NARCISSE, à Claude.

C'est trop pardonner, soyez ferme !

VALÉRIA.

La lettre est fausse, et faux tout ce qu'elle renferme !...

Je n'ai pas mérité ce qu'elle dit de moi !

A Silius.

N'est-ce pas, n'est-ce pas qu'elle est fausse ?

CLAUDE, à Silius.

Est-ce toi ?

SILIUS.

J'en rougis, — elle offense une femme !...

NARCISSE.

Il avoue !

AGRIPPINE.

Un exemple, César ! Depuis longtemps on voue
A l'opprobre le nom sacré de Valéria.
Celle que trop souvent dans Rome on décria
Doit répondre bien haut, pour n'être pas flétrie !

VALÉRIA.

Ne me défendez pas, madame, je vous prie.

CLAUDE.

Les vieux Romains, — on dit qu'ils ne mentent jamais :
On dit qu'ils sont heureux et braves ! Je promets
D'en faire aujourd'hui même une épreuve hardie. —
Silius ! on m'envoie exprès de Numidie
Un tigre et deux lions qui feront dans mes jeux
Merveille, combattus par un bras courageux.
Ces lutteurs rugissants que mon peuple idolâtre,
Tu vas les attaquer seul dans l'amphithéâtre,
Vieux Romain de Brutus, le dernier du parti !...
Va ! prouve à mes lions que tu n'as pas menti.

VALÉRIA.

Un sénateur combattre ainsi comme un esclave,
César ?

CLAUDE.

C'est notre injure à tous deux que je lave!

VALÉRIA.

Je ne veux pas!

NARCISSE.

Madame, Agrippine vous voit.

CLAUDE, à Silius.

Tu m'as bien entendu, j'espère, — obéis!

SILIUS.

Soit!

Aux arènes! — J'ai seul combattu près de Trèves
Dix Germains. Ils avaient au lieu de dents leurs glaives,
Au lieu d'ongles tranchants leurs javelots de fer.
Vos lions n'auront soif que du sang de ma chair;
Les Germains avaient soif, dans cette lutte horrible,
D'honneur! de liberté! — C'était bien plus terrible!

CLAUDE.

Aux lions! aux lions! Porte-leur tes défis.

Il s'élance vers la porte tandis qu'on emmène Silius.

VALÉRIA.

Je n'irai pas.

NARCISSE.

Madame, au nom de votre fils!

VALÉRIA.

De mon fils! de mon fils!

NARCISSE.

Soyez mère, et non femme.

CLAUDE, du seuil.

Je vous attends ! venez !

AGRIPPINE.

Veuillez passer, madame.

VALÉRIA.

J'y vais.

Elle sort.

PALLAS, à Agrippine.

Et maintenant sommes-nous convaincus ?
Que veut Narcisse ?...

AGRIPPINE.

Encore un Asiaticus.

Elle sort.

SCÈNE XII.

NARCISSE, PALLAS.

NARCISSE.

Merci, Pallas.

PALLAS.

César a des justices promptes.
Silius vous aura bientôt payé ses comptes.

NARCISSE.

J'ai dû rester ; mais vous, allez voir le combat.

PALLAS.

Non, je suis très-sensible ; et pour rien mon cœur bat. —
A propos, vous avez failli tout compromettre ;
Vous ne m'aviez pas dit un mot de cette lettre.
C'est dommage ; le buste est un moyen usé :

Valéria n'aurait pas défendu l'accusé
Avec cette chaleur...

NARCISSE.

Comment?

PALLAS.

L'impératrice
S'est fait beaucoup de tort; j'en suis fâché, Narcisse.

NARCISSE.

Allez! ceux qui la voient contempler cette mort,
Pallas, ne diront point qu'elle s'est fait du tort.

PALLAS.

C'est vrai. Vitellius accuse bien, je l'aime!

Tumulte au dehors.

NARCISSE.

Et moi, donc? — Mais c'est lui qui vient à nous...

PALLAS.

Lui-même.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, VITELLIUS.

VITELLIUS, accourant.

Seigneur Narcisse!

NARCISSE.

Eh bien?

VITELLIUS.

Seigneur!... seigneur Pallas!

PALLAS.

Qu'est-ce donc?

VITELLIUS.

Silius!...

NARCISSE.

Il est mort, n'est-ce pas?

VITELLIUS.

Lui mort! Il a déjà mis deux lions en fuite;
Blessé le tigre...

NARCISSE.

Dieux!

PALLAS.

Eh mais!...

NARCISSE.

Ensuite, ensuite?..

Acclamations et bravos partant de l'amphithéâtre

VITELLIUS.

Entendez-vous le peuple? On est abasourdi.
Ce peuple n'a jamais de la sorte applaudi!

PALLAS.

Elle aime un peu le sang, la nation en toge.

VITELLIUS.

Il fallait voir César trépigner dans sa loge!

PALLAS.

Et Valéria?

VITELLIUS.

Debout, pâle, sans mouvement,
Mais attentive...

Applaudissements redoublés.

NARCISSE.

Encor!

VITELLIUS.

Je cours au dénoûment!

Il sort. Tout à coup le bruit cesse.

PALLAS.

On n'applaudit plus?

NARCISSE.

Non.

Cris d'effroi et murmures.

PALLAS.

Rome a peur, ou menace!...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ANTIPHON, accourant.

ANTIPHON.

Place à l'impératrice! écartez-vous!

NARCISSE.

Quoi?

ANTIPHON.

Place!

PALLAS.

Qu'est-ce donc?

ANTIPHON.

Silius avait déjà tué
Le tigre, un des lions, — quand pâle, exténué,
Sanglant, il a roulé dans la poussière humide
Sous le dernier effort du grand lion numide:

L'impératrice alors a détourné les yeux,
Et s'est évanouie en criant : Grâce!

NARCISSE.

Dieux!

PALLAS.

Tiens! tiens! évanouie!...

NARCISSE, à Antiphon.

Il est mort?

ANTIPHON.

Il doit l'être.

VITELLIUS, rentrant.

Il est vivant! La foule a hurlé : Grâce! en maître;
Et la grande vestale et le peuple romain
Ont sauvé Silius en étendant la main.

NARCISSE.

Oh!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, L'IMPÉRATRICE, apportée évanouie; LA GRANDE VESTALE, CLAUDE, GERMAINS, PRÉTORIENS, CLIENTS, SÉNATEURS, ETC.

ANTIPHON.

Place!

LA GRANDE VESTALE.

Arrière tous!

CLAUDE.

Ni César ni Pompée
Ne donnèrent jamais plus larges coups d'épée!

C'est un de ces combats comme nous en voulions :
Hercule n'aurait pas mieux fait. Pauvres lions! —
Où donc est Valéria?

NARCISSE.

Dans cette chambre même.

LA GRANDE VESTALE.

Allons, reviens à toi, ma Valéria que j'aime!...

VALÉRIA, rouvrant les yeux et reconnaissant Ælia.

C'est vous?

AGRIPPINE.

L'impératrice est-elle mieux?

LA GRANDE VESTALE.

Toujours
Bien faible, vous voyez!

CLAUDE.

Du secours! du secours!

VALÉRIA, bas à la vestale.

N'est-ce pas qu'il est mort?...

LA GRANDE VESTALE.

Tu paraissais le plaindre;
J'ai vu ton front pâlir, tes prunelles s'éteindre...
Je l'ai sauvé!

VALÉRIA.

Dieux bons, il est vivant!... Merci!

CLAUDE.

Pauvre femme! pourquoi t'évanouir ainsi?
Sans toi, mon beau lion qu'à présent l'on dénigre,

Allait venger d'un coup et son frère et le tigre.

A Narcisse.

Je veux faire combattre encor des sénateurs :
C'est bien plus amusant que les gladiateurs!

AGRIPPINE, à Valéria.

César vous demandait pourquoi ce trouble d'âme :
L'évanouissement, qui l'a causé, madame?

VALÉRIA.

Le bruit et la chaleur, et la foule, je croi...
Je n'aime pas à voir du monde autour de moi.

Chacun s'incline et s'éloigne.

AGRIPPINE, bas à Pallas.

Pallas, c'est bien heureux que ce jeune homme vive.

PALLAS.

Oui, — Narcisse en éprouve une souffrance vive!

Il sort. — Agrippine s'approche de Claude, qui la baise au front et la reconduit.

CLAUDE.

Fort bien, retirez-vous! Moi, je vais m'occuper
D'une autre affaire encor.

NARCISSE.

Si tard?

CLAUDE.

Je vais souper. —
N'est-ce pas que c'est bon de souper en famille,
Valéria?

LA GRANDE VESTALE, bas à Valéria.

Tu n'as rien à me dire, ma fille?

VALÉRIA.

Non, j'ai trop à penser, — je ne saurais parler!

LA GRANDE VESTALE.

Adieu, César!

Elle s'incline devant César, qui la salue, et elle sort.

NARCISSE, bas à Valéria.

Tâchez de ne plus vous troubler.
Agrippine était là, quand vous avez dit : Grâce! —

A Claude.

Le mot pour cette nuit, César?

CLAUDE.

Le mot de passe? —

LIONS et SILIUS.

Narcisse sort. — Les rideaux de la galerie se referment.

SCÈNE XVI.

CLAUDE, VALÉRIA.

On a servi l'empereur; il est couché; il soupe.

CLAUDE.

Juger! toujours juger!
Je voudrais quelquefois être un simple berger.
Tu ne veux pas souper, Valéria? Quel caprice!

Il congédie ses esclaves.

VALÉRIA, assise, à part.

S'il mourait, sans m'avoir enfin rendu justice!

CLAUDE.

Trop heureux les Romains, s'ils savaient leur bonheur!
Oui, trop heureux d'avoir Claude pour gouverneur.

Il boit.

Un érudit... qui sait du grec autant qu'Homère;

Il boit.

Un autre Cicéron..., plus fort sur la grammaire!

Il boit.

Un censeur, un pontife, un grave historien!

VALÉRIA, toujours immobile.

La démence enchaînée au vice!...

CLAUDE, s'étourdissant par degrés.

Je n'ai rien

Il remplit encore sa coupe.

A boire... Vieux Romain! bras de fer! comme il frappe!

A Valéria.

Vois-tu bien, si l'ami de Brutus en réchappe,
Je veux, pour occuper ses goûts républicains,
Puisqu'il vaut à lui seul deux lions africains,
Je veux, inaugurant mes fonctions d'édile,
L'enfermer dans le cirque avec un crocodile, —
Un serpent de Libye, — un éléphant, — et puis...

Il s'endort.

VALÉRIA, se levant.

Non! dussé-je me perdre, il saura qui je suis!

Claude s'est affaissé sur son lit. Valéria le regarde. Elle va écouter à la galerie, puis elle prend l'anneau que Claude porte à son doigt. Elle frappe trois coups à la petite porte latérale de gauche. Une esclave paraît, une lampe à la main. Valéria se couvre la tête d'un capuchon noir, fait un signe à l'esclave, regarde une fois encore l'empereur endormi et sort.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

A gauche, une rue près du pont Janicule, à Rome. — A droite, grand pavillon avec fenêtre, donnant sur la rue. Porte à droite. Porte secrète, toujours à droite, masquée par un tableau. Grande porte au fond, donnant sur les jardins de Silius. Ce pavillon élégant et sérieux est la bibliothèque de Silius. Tableaux, bas-reliefs grecs, fleurs, armes, vases précieux. — A gauche, dans la rue, une façade de maison obliquement placée, avec fenêtre au premier étage et porte au-dessous. Cette maison est à demi voilée par des cyprès et des peupliers. On arrive à la porte par trois degrés de pierre. — Une vaste arcade sépare les jardins des deux maisons. — Au milieu, la rue bornée par le Tibre : vue de Rome au pont Janicule. — Il fait nuit. — Le pavillon est éclairé.

SCÈNE I.

Dans le pavillon chez Silius.

PHILARQUE, médecin, CHRYSON.

PHILARQUE.

Cet endroit du logis est le plus retiré :
Notre maître y sera tranquille, et je pourrai
Lui donner tous les soins qu'exige sa blessure.
Voyons un peu la rue. — Il faut que je m'assure
Si personne ne guette aux environs.

CHRYSON.

La nuit,
Cette rue est déserte. — Au Tibre elle conduit.

PHILARQUE, regardant par le treillis de la fenêtre

Savez-vous qui demeure en face ?

CHRYSON.

Je l'ignore.
Cette maison était à vendre hier encore.

PHILARQUE.

Tout est prêt. Apportez notre malade ici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SILIUS, appuyé sur un esclave.

SILIUS.

Non, je viendrai bien seul, Philarque! Dieux merci!
Le lion de César a mal joué son rôle,
Sa griffe a seulement labouré mon épaule.

Il s'assied sur un lit de repos.

PHILARQUE.

Ne marchez plus, seigneur, la fièvre vous prendrait;
Nous vous avertirons quand le bain sera prêt.
Ne recevez personne!

SILIUS, aux esclaves.

Eh bien, que l'on prévienne...
A moins qu'un messager de Cécina ne vienne,
Ou lui-même... personne ici!

PHILARQUE.

Pas d'étrangers!
Craignez les affranchis... craignez leurs messagers.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CÉCINA.

CÉCINA, du seuil.

Silius est vivant! Dieux bons! je vous rends grâce.

SILIUS.

Cécina!

CÉCINA.

Pauvre ami!

SILIUS, les bras ouverts.

Viens! viens!...

CÉCINA, reculant un peu.

Que je t'embrasse?
Moi!... pour te déchirer dans mon embrassement? —
Ami, je ne suis pas un lion; doucement.

Il lui serre la main.

SILIUS.

C'est toi!...

PHILARQUE, à Cécina.

Recommandez, seigneur, la patience
A votre noble ami... surtout la défiance!...
Blessé, proscrit, il a besoin de toutes deux.

Il sort.

CÉCINA.

Oui, les lions d'Afrique, on se défiera d'eux!

A Silius.

Je te revois! mais pâle, assombri! Voilà comme,
Lorsque je n'y suis pas, on se comporte à Rome?

SILIUS.

N'en parlons plus!

CÉCINA.

Comment? Toi, des rébellions!
Te faire condamner par César aux lions...
Un noble!... Injurier l'impératrice!... un sage!

SILIUS.

Je t'écrivais...

CÉCINA.

Je sais qu'on a pris le message.
Aussi pourquoi m'écrire une lettre en fureur,
Contre la pauvre femme et le pauvre empereur?

SILIUS.

Tu viens de respirer deux ans l'air de la Grèce,
Ce pays des amants qui, dans leur folle ivresse,
Cueillent la fleur du jour sans croire au lendemain.
On voit bien, Cécina, que tu n'es plus Romain!

CÉCINA.

Eh! bons dieux! laissons là les affaires de Rome.
Brutus est mort. — On a le bronze au lieu de l'homme.
En bronze, rien n'est beau comme un républicain! —
Valéria trouve Claude assez laid... Par Vulcain!
Est-ce un tort? Pour si peu faut-il qu'on la flétrisse?
Cela prouve qu'elle a bon goût, l'impératrice. —
Ta morale n'est pas du siècle, en vérité!
Un peu plus, tu mourais pour avoir insulté
La belle jeune femme, et c'était ridicule!
Mais Rome enthousiaste a sauvé son Hercule;
Te voilà populaire! — Est-ce que, par hasard,
On voudrait, pauvre ami, te proclamer César?

SILIUS.

J'étais, malgré le peuple, à mon heure fatale,
Sans la protection de la grande vestale,
Quand Valéria, perdant connaissance, cria :
Grâce!

CÉCINA.

Elle a crié grâce ! Et pour toi ! Valéria?
Pour toi, l'impératrice a perdu connaissance?

SILIUS.

Enfant !

CÉCINA.

Et tu n'es pas fou de reconnaissance?
Tu ne vas pas, mortel sublime, égal aux dieux,
Frapper avec ton front les palais radieux?
Je ne la connais point, cette adorable femme,
Je ne l'ai jamais vue, hélas ! Mais, sur mon âme!
Si, pour moi, seulement elle eût dit oui ou non,
Je baiserais la terre en proférant son nom!

SILIUS.

L'an dernier, tu n'étais donc pas dans l'Ionie,
Lorsqu'elle s'en alla fonder la colonie?

CÉCINA.

Si vraiment. Je comptais même faire ma cour;
Mais à Smyrne, où j'étais, elle ne fut qu'un jour.
Et ce jour-là, — voyez quelle bizarrerie! —
Une aventure... non, une galanterie...
Non, un amour terrible, allumé tout à coup,
Me prit, m'accapara douze heures.

SILIUS.

C'est beaucoup.

CÉCINA.

Oui; mais si comme moi tu connaissais, profane,
Lycisca, l'enivrante et folle courtisane,
Celle qu'on voit, et puis qu'on ne voit plus soudain;
Parfum qui passe, — éclair qui passe, — écho badin; —
Si tu la connaissais, tu dirais, moins rebelle :
Comme c'est peu douze ans d'amour, elle est si belle!

SILIUS.

Ainsi tu n'as pas vu Valéria?

CÉCINA.

Non, ma foi!

SILIUS.

Tu seras plus heureux à Rome.

CÉCINA.

Je le croi!

SILIUS.

Elle est belle!

CÉCINA.

Tant mieux! je l'aime à la folie.
Avec elle d'abord je te réconcilie.

SILIUS, souriant.

Bien ; te voilà César.

CÉCINA.

Je veux avoir mon tour.

SILIUS.

Tremble! Asiaticus est mort de cet amour!

CÉCINA.

Vive une telle mort! on en connaît de pires.
Si tu crois m'effrayer par ce nom, tu m'attires.
Il est mort bien heureux, cet Asiaticus!
Mort dans ces frais jardins plantés par Lucullus,
En disant : « Écartez mon bûcher de ces marbres ;
Prenez garde ! la flamme irait ternir mes arbres. »
Il est mort, sûr d'avoir un soupir, c'est bien beau!
Léguant à Valéria les jardins son tombeau!
Asiaticus! nom qui m'assiége sans trêve...
Vois-tu, c'est mon héros, c'est mon type, — j'en rêve!

SILIUS.

Tête de feu! cœur d'or. C'est bien toi!... Par bonheur,
Tu ne plaisantes point dès qu'il s'agit d'honneur.

CÉCINA.

De l'honneur d'un ami surtout.

SILIUS.

J'en ai la preuve.

CÉCINA.

Tu peux, quand tu voudras, me remettre à l'épreuve.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PHILARQUE.

PHILARQUE.

Silius ! Silius !

SILIUS.

Quoi donc ?

PHILARQUE.

C'est trop certain :
Un de vos gens a vu sortir du Palatin
Beaucoup d'hommes armés, et, par une autre porte,
Narcisse accompagné d'esclaves.

SILIUS.

Que m'importe?
C'est la ronde de nuit.

PHILARQUE.

Non, tout est sérieux!
Une figure étrange, aux pas mystérieux,
Près du Tibre, a deux fois demandé tout à l'heure
Quelle route conduit jusqu'à votre demeure.

CÉCINA.

Une figure étrange?

PHILARQUE.

Il n'en faut pas douter,
C'est un piége!

CÉCINA.

Avertis, nous saurons l'éviter.

PHILARQUE.

Heureusement, seigneur, que la nuit est profonde.
Fuyez! fuyez!

SILIUS.

Où fuir... puisque Rome est le monde?

CÉCINA.

En attendant, je suis, moi, pour le mouvement.
A Philarque.
Dis, peut-il se tenir en litière?

PHILARQUE.

Oui vraiment.
A cheval, au besoin.

CÉCINA.

Mes chevaux, mes bagages
Sont tout prêts. Nous allons reprendre nos voyages.
En route, Silius!

SILIUS.

Me cacher, moi!

CÉCINA.

Voyons!
De l'amour-propre? Un homme encor chaud des lions!
C'est fort!

SILIUS.

Je resterai.

PHILARQUE.

Non! je vous en conjure.

CÉCINA.

Écoute-moi. Je suis de moitié dans l'injure,
Compromis comme toi, puisque tu m'écrivais...
Si tu restes, je reste.

SILIUS.

Ami, je pars.

CÉCINA.

Je vais
Tout hâter. Une fois à cheval, on est libre!

A Philarque.

Presse-le.

PHILARQUE, à Cécina, qui sort.

Dans une heure, à la porte du Tibre!

SILIUS.

J'ai des lettres qu'il faut détruire sans retard.

PHILARQUE.

Soit!

A Chryson.

Chryson, range tout ici pour le départ.

A Silius.

Venez.

Il sort avec Silius.

SCÈNE V.

CHRYSON, chez Silius. — MNESTER, SANGA, dans la rue. Sanga tient une pique et une lanterne; puis LYCISCA.

MNESTER.

Marche devant, Sanga, c'est là ton rôle.
Courage! n'es-tu pas armé? courage, drôle!

Sanga en se retournant effleure le visage de Mnester avec sa pique.

Tu me crèves les yeux. — J'approche cette fois :
C'est le pont Janicule enfin que j'aperçois.
La maison que je cherche est tout près. Je frissonne...
D'amour! —

A Sanga.

Hein? — Tu parlais?

Il cherche autour de lui.

C'est donc quelqu'un? Personne!
Lève un peu ta lanterne, — encor, — de ce côté :

Que j'explore avec soin chaque localité.
Ah! des arbres, — un banc, — une maison! — une autre?
Tiens! deux maisons! C'est trop d'une... Quelle est la nôtre?
Par Bacchus, on a beau se voir jeune et fringant,
Lorsqu'on est trop aimé, comme c'est fatigant! —
Relisons le billet. Éclaire-moi donc, rustre!

Il lit.

« Mon nom est Lycisca; pour te voir, homme illustre,
« Je viens de faire neuf cents milles. Fais cent pas
« Pour me remercier, tu ne les perdras pas. »
Hum! « J'ai fait acheter près du pont Janicule
« Une maison, à gauche, au carrefour d'Hercule.
« Je débarque à l'instant. J'arrive de Milet.
« Mnester, si tu me crois sotte, lis ce billet;
« Pauvre, vois ce rubis, c'est ma boucle d'oreille;
« Laide, prends cette clef; je garde la pareille. »
Clef d'or, rubis de Tyr, billet galant... Pas mal!

Lisant. A Sanga.

« A la seconde veille... » Il dort, cet animal!

Lisant.

« Regarde, tu verras s'éclairer ma fenêtre. »
Cela me servira du moins à reconnaître
La maison. — Tout est noir. — Observons maintenant.
Est-ce à gauche en allant? est-ce à gauche en venant?
On me fait presque attendre. Eh mais! notre Aspasie
A des façons de reine... Une reine d'Asie?
Pourquoi pas? ou d'Afrique? ou bien, quand ce serait
Boadice, arrivant de Bretagne en secret?...
Eh! eh! — Sanga! j'entends marcher!... Sanga, demeure,

La nuit, les bords de l'eau sont malsains... Que je meure

La fenêtre s'éclaire, Lycisca s'y montre une lampe à la main.

Si l'on ne marche pas!... Ah! le signal! — C'est vous, Lycisca?

LYCISCA, à la fenêtre.

Vous, Mnester?

Elle disparaît.

MNESTER.

Sanga, viens! cachons-nous!
C'est la ronde de nuit. Par Junon souveraine,
Silence! N'allons pas compromettre une reine.

Une ronde de nuit débouche à l'angle de la rue. Mnester se cache derrière les arbres.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA RONDE DE NUIT, dans la rue. — SILIUS, CHRYSON, dans le pavillon.

SILIUS, à Chryson.

Porte notre bagage à l'endroit que tu sais.

Chryson sort.

Que ne puis-je, en fuyant, fuir mes lâches pensers!

CHRYSON, rentrant.

Une personne attend au jardin.

SILIUS.

Qui l'envoie?

CHRYSON.

Cécina.

SILIUS.

Vite! vite! il faut que je la voie!

Chryson sort.

Qu'est-il donc arrivé?

MNESTER, dans la rue, à Lycisca, quand la ronde est passée.

Ma reine, me voici! —

Bonne garde, Sanga!

Il entre chez Lycisca.

CHRYSON, à une femme voilée qu'il introduit dans le pavillon.

Madame, entrez ici.

SCÈNE VII.

SILIUS, VALÉRIA, dans le pavillon. — SANGA, dans la rue. Il s'est assis sur les degrés de la petite maison.

SILIUS.

Une femme!... Oh! parlez!... Pourquoi?...

Valéria laisse tomber son manteau noir.

L'impératrice!

VALÉRIA.

Je l'ai revu! Merci, Junon libératrice!

SILIUS.

Quoi! vous ne craignez point?...

VALÉRIA.

Silius, mon effroi,
C'était de vous trouver mort à cause de moi,
Et de ne pouvoir dire à la bouche fermée,
Livide : Qu'ai-je fait? On m'a bien diffamée,
La haine a distillé sur moi bien des poisons!

Mes ennemis .. Qu'importe ! ils avaient leurs raisons !...
Mais vous ! vous !... Me voici ! Jetez-moi donc en face,
Si je l'ai mérité, ces mots que rien n'efface !
Dites, pourquoi m'avoir outragée à ce point ?
Dites, que savez-vous de moi ? N'hésitez point !
Dites... Je ne suis pas ici l'impératrice,
Mais une femme !... Ici je demande justice !

SILIUS.

Je demeure confus.

VALÉRIA.

« Valéria, je la hais !
« Si tu la connaissais comme je la connais ! »
Vous l'avez dit ! — Eh bien ! Valéria, cette femme
Que vous haïssez tant, — qu'est-ce donc ?

SILIUS.

C'est, madame,
L'héritière d'un nom qui ne s'éteindra pas ;
C'est l'heureuse, l'auguste impératrice.

VALÉRIA.

Hélas !
Hélas ! heureuse ! auguste !... Oui. — J'avais une mère,
Les calomniateurs ont fait sa vie amère ;
Ils ont pris dans ses bras un enfant nouveau-né,
Sur le pavé de Rome ils l'ont abandonné : —
C'est ma honte ! Je suis fille de cette femme ;
Sœur d'un enfant perdu dans le Vélabre infâme ! —
Je grandis, le cœur plein de rêves éclatants,
Plein d'espérances, fleurs des âmes de vingt ans...
Laissez-moi dire... Au fond du Palatin, dans l'ombre,

Végétait lourdement un fou grotesque et sombre,
Élève d'un cocher... la fable, le plastron
De la Cour, — imbécile, irascible et poltron.
Eh bien! cet idiot, moi, presque enfant, — Tibère
Me le fit épouser... La fille de ma mère!
C'était là trop d'honneur!... un nom comme le mien! —
Heureuse! auguste!... Oh! oui, vous me connaissez bien!

SILIUS.

Madame...

VALÉRIA.

Un soir... voyez le bonheur me poursuivre!
On venait d'égorger Caïus... Un soldat ivre,
Qui, chargé de butin, pliait sous le fardeau,
Vit un homme tremblant, caché sous un rideau.
Cet homme criait grâce et pleurait... c'était Claude,
Mon époux!... Le soldat, gêné dans sa maraude,
Voulait tuer d'abord ce fou plein de terreur;
Mais il trouva plaisant d'en faire un empereur!...
A moi, cent millions d'hommes que mon caprice
Enchaîne, prosternés devant l'impératrice!
A moi, les cris d'amour, les splendeurs;—mais, rampants,
Ces hommes tout à coup se relèvent serpents!
Ces acclamations deviennent des huées;
Ces splendeurs, c'est l'éclair déchirant les nuées!
Et moi, triste, en mes cieux rayonnants et déserts,
J'habite seule, en proie aux tempêtes des airs;
Serrant sur ma poitrine un pauvre enfant qui tremble...
Que toutes ces fureurs enveloppent ensemble,
Reptiles, ouragans, tonnerres embrasés, —

Mon fils, qu'avec effroi j'endors sous mes baisers,
Pour l'empêcher d'entendre, en son calme éphémère,
Les voix qui l'instruiraient à mépriser sa mère!
Auguste! heureuse! heureuse! Oui, ce titre est le mien.
N'est-ce pas, Silius? vous me connaissez bien!

SILIUS.

Mes regrets sont profonds... ma honte les exprime;
J'eus tort : j'ai répété ce qu'on dit, — c'est un crime!

VALÉRIA.

Ce qu'on dit? ce que dit Agrippine et Pallas,
Et ce peuple hargneux qui mord! Ne faut-il pas
Qu'Agrippine, usurpant l'empire sa chimère,
Pour ruiner le fils déshonore la mère?
Sa haine, pas à pas, dans l'ombre me poursuit :
C'est l'hyène escortant le voyageur la nuit;
Fatigué, mais debout, elle le craint encore;
Qu'il tombe, elle s'élance ardente et le dévore!
Ce qu'on dit? Justes dieux! en quel temps vivons-nous?...
Cet homme, que j'ai vu noble et brave entre tous,
Ramasse dans la boue et dans l'ignominie
Ce caillou populaire usé, la calomnie;
Et, sans nulle pitié, brutalement vainqueur,
Frappe l'impératrice au front, la femme au cœur!

SILIUS.

Oh! ne m'accablez pas!

VALÉRIA.

Moi, dont l'âme profonde
S'épanouit au jour, grande comme le monde;

Qui, pour un fils, trésor que du ciel on reçoit,
Et qui nous fait aimer le père quel qu'il soit, —
Moi, qui, pleine d'amour, eusse aimé Claude même,
Moi, qui ne hais personne, et que personne n'aime!
Si, lasse de trouver la fourbe en mon chemin,
J'ai désiré l'appui d'une virile main;
Si, voyant ma jeunesse aride qui se brise,
J'ai rêvé le soleil et l'amour et la brise, —
Fussé-je devenue à mon tour ce qu'on dit :
Parjure à mes serments, épouse qu'on maudit...
Dieux immortels! ô vous qui sondez la blessure
De mon cœur ulcéré, — dieux cléments! j'en suis sûre,
Vous seriez moins cruels que lui; vous vous diriez :
Elle est trop malheureuse! et vous pardonneriez.

SILIUS.

Le reste de mon sang, demandez-le, madame!

VALÉRIA.

Qui donc aimer? où donc est la sœur de mon âme?...
L'amour dans le mépris, en aurais-je voulu?
Des hommes, vous dit-on, m'ont aimée et m'ont plu :
Ils sont morts! — Dites-lui, pauvres ombres funèbres
Si je vous reconnais, lorsque dans les ténèbres
Sous les plis du linceul j'entends glisser vos pas?...
Oh! si j'aimais quelqu'un, on ne le tuerait pas!...

Bruit à la porte du fond. Chryson soulève la tapisserie.

Qu'est-ce donc?

SILIUS.

Cécina, me croyant tout à l'heure
En danger, m'entraînait à quitter ma demeure.

VALÉRIA.

Vous partiez?

SILIUS, à Chryson.

Bien, Chryson, je ne pars pas; merci!

Chryson sort.

Madame, écoutez-moi, pour me connaître aussi.
Quand vous me racontiez, en paroles de flamme,
Vos tortures, — tout bas je disais : Cette femme,
Le soleil n'a rien vu de si parfait encor :
Noble statue, au front ceint de perles et d'or,
Elle va s'engloutir dans la fange qui monte
Sans cesse autour du trône impérial!... O honte!
Souveraine du monde, elle est esclave, hélas!
Narcisse, un affranchi, la rassure.... Pallas
L'épouvante.... Mnester la distrait.... Quoi! si belle,
N'avoir rien qui soit pur, honorable autour d'elle!
Flétrie au noir contact de ces cœurs venimeux,
La vertu deviendrait venimeuse comme eux.
Qui sait pourquoi, le soir, l'impératrice est sombre?
Pourquoi l'impératrice est pâle quand fuit l'ombre?
A qui dit-elle enfin, dans ses mornes ennuis,
Le secret de ses jours... le secret de ses nuits?

VALÉRIA.

A qui dit-on : Je souffre! à qui dit-on : Je pleure?
A l'ami. — Nuit et jour, au seuil de ma demeure,
Mille prétoriens debout, l'épée au poing,
Veillent, — et nuit et jour l'hôte qu'on ne voit point,
Se glissant à travers leurs cohortes trompées,
Le désespoir, vers moi, passe entre leurs épées!

Me confier à qui ? J'ai quitté mon palais ;
J'ai tout bravé, la honte et la mort !... Voyez-les,
Agrippine et Pallas... Ils me suivent peut-être.
Moi femme, suppliante, ainsi qu'aux pieds d'un maître,
Je viens chez Silius, noble entre les Romains ;
J'ai, comme un livre ouvert, mis ce cœur dans ses mains ;
Et Silius, au lieu de consoler la femme
Qui tremble, qui gémit et pleure, et qu'on diffame ;
Silius se détourne, et, couronnant l'affront,
Me demande pourquoi la pâleur de mon front !

SILIUS.

Eh bien ! je parlerai !... Vous allez me comprendre.
L'an dernier, j'arrivais de la Gaule, pour rendre
Mes comptes à César. Je vis au Palatin,
Sous les ombrages verts, dans l'azur du matin,
Une femme, suivant des yeux, tendre et jalouse,
Son fils qui ramassait des fleurs dans la pelouse.
Elle ne marchait pas : elle effleurait le sol ;
Elle était le parfum des cieux, — l'âme en son vol !
Sur les gazons d'argent Phœbé glisse moins blanche !
Cette femme, au front pur et suave qui penche,
Ivre et fou pour l'avoir regardée un moment,
Je m'enfuis !... Je l'aimais ! je l'aime éperdument !
Le lendemain, je cours au palais ; en litière
Une femme sortait, riche, parée, altière.
Cette femme, au regard fourbe, au geste hardi,
Sur l'épaule de Claude, immobile, engourdi,
Appuyait une main, et, pleine d'artifice,
Livrait l'autre au baiser de l'affranchi Narcisse.

Mensonge! hypocrisie! orgueil! — J'eus un accès
De fureur!... Je sentis que je la haïssais!
Depuis ce temps, brûlé de sacriléges flammes,
J'ai fui pour ne jamais rencontrer ces deux femmes.
J'outrageais l'une afin d'oublier l'autre!... Non!
L'outrage a, dans mon cœur, mieux imprimé ce nom.
En moi je porte un crime impardonnable, immense,
Qui, seul, épuiserait toute votre clémence;
Un crime dont souvent mon âme s'effraya :
Je hais l'impératrice, et j'aime Valéria!

VALÉRIA.

Toujours l'impératrice emmène son cortége
D'esclaves, de licteurs armés, — qui la protége.
Sans gardes, sans licteurs, j'arrive seule ici;
Voyez, c'est Valéria!

SILIUS.

Valéria! vous! — Ainsi,
Lorsque vous avez pris ce matin ma défense?...

VALÉRIA.

Moi, je vous admirais.

SILIUS.

Quand, malgré mon offense,
Vous avez refusé d'aller me voir mourir?

VALÉRIA.

Je vous plaignais.

SILIUS.

Et quand, prompte à me secourir,
En étendant la main, vous avez crié : Grâce!...

VALÉRIA.

Je vous... Non !... entre nous trop de honte s'amasse...
Vous m'avez fait rougir. Je n'oserai jamais !

SILIUS.

Achevez ! achevez !

VALÉRIA.

Eh bien !... je vous aimais !

SILIUS, tombant à genoux.

Dieux !... Je meurs à vos pieds !... Je me repens, madame.
Pardon ! pardon ! pardon ! — Vous êtes, noble femme,
Ce que j'aime à la fois et respecte le plus
En ce monde !...

VALÉRIA, le relevant.

En ce monde à sauver, Silius ;
Car tout penche et s'écroule, — étayons l'édifice.
Tu connais Valéria, connais l'impératrice.
Ami, depuis deux ans, je cherche sans repos,
Sur les bancs du sénat comme sous les drapeaux,
Dans le peuple, — celui dont le bras peut suffire
A porter avec moi le fardeau de l'empire ;
Depuis deux ans, j'essaye en vain de balayer
Et l'esclave et le traître assis à mon foyer :
Narcisse avec Pallas, l'intrigue et la rapine.
Or, il faut protéger mon fils contre Agrippine,
Au besoin contre Claude ; il faut tout hasarder
Pour mon fils, tout pour moi, — sans me rien demander ;
Car moi je ne suis pas libre, et, comme je t'aime,
Je tiens à ton respect, au respect de moi-même. —

Ai-je trouvé l'ami, le conseil, le soutien ?
Ce bras ferme, ce cœur solide, est-ce le tien ?

SILIUS.

Faites-en donc l'épreuve !... Un mot de vous, madame,
Un désir, c'est mon souffle et ma vie et mon âme !

VALÉRIA.

Votre main !

Silius s'incline sur la main de Valéria.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, à droite dans le pavillon. — A gauche, depuis quelques moments, des hommes armés sont entrés dans la rue, examinant les maisons. Ils aperçoivent Sanga endormi, fondent sur lui et l'emportent ; Sanga pousse un cri.

VALÉRIA.

Avez-vous entendu ?

SILIUS.

Oui, là-bas...

Un cri sourd.

VALÉRIA.

Voyez donc !... Mais ne vous montrez pas.

SILIUS, regardant par la fenêtre.

Non ! rien... le bruit plaintif du vent sur la rivière.

VALÉRIA.

L'heure a marché. Je rentre au Palatin, bien fière,
L'âme calme et sereine et le front radieux.
Pourtant, de la prudence. Il vaut peut-être mieux
Que je ne sorte point par où je suis venue...
Est-il une sortie ailleurs, et moins connue ?

SILIUS.

Si j'eusse pu prévoir...

VALÉRIA.

Eh bien ?

SILIUS.

Je connais seul
Un passage, qu'au temps d'Octave, mon aïeul
Fit creuser pour avoir un chemin toujours libre
Sous terre, aboutissant à l'autre bord du Tibre.
La porte se trouvait derrière ce tableau :
Depuis on a muré l'issue au bord de l'eau.

VALÉRIA.

Un bateau m'a conduite, et je vais le reprendre.

SILIUS.

Je vous suis.

VALÉRIA.

Malheureux !... pour vous faire surprendre,
Si l'on me guette ! Non, vous seriez perdu !

SILIUS.

Quoi !
Toute seule ?

VALÉRIA.

Je suis l'impératrice, moi !
J'ai l'anneau de César à mon doigt, — je suis forte.

SILIUS.

Je vous escorterai du moins jusqu'à la porte.

VALÉRIA.

Venez !

Ils sortent.

SCÈNE IX.

PALLAS, UN ESPION, puis MNESTER dans la rue.

PALLAS.

Est-il passé quelqu'un de ce côté?

L'ESPION.

Un esclave attendait; nous l'avons garrotté.

PALLAS.

Avez-vous bien suivi cette femme?

L'ESPION.

Oui, sans doute.
Elle a passé le Tibre en bateau, pris la route
Qui monte, et pénétré dans cette maison-là.

Il indique le pavillon.

PALLAS.

Et point sortie !

L'ESPION.

Oh ! tout est gardé ; nous voilà !

PALLAS.

On a fait éloigner tous les bateaux? on veille
Au pied des murs, j'espère ?

L'ESPION.

Oui, seigneur.

PALLAS.

A merveille. —
Quelqu'un, silence !

Ils se cachent.

SCÈNE X.

LES MÊMES, cachés, MNESTER, sortant de chez Lycisca.

L'ESPION, bas à Pallas.

Un homme !

MNESTER.

Adieu, ma belle, adieu,
Ma noble Lycisca ! — Désormais je suis dieu !

PALLAS, à lui-même.

Quelque fou ! Je connais cette voix, ce me semble ?

L'ESPION, bas à Pallas.

Mnester !

MNESTER.

Quelle aventure et quel honneur !... Je tremble !
Comme je serais fier si j'étais loin d'ici ! —
Sanga ! — Veux-tu venir, coquin !

Il s'approche de l'Espion qu'il prend pour Sanga.

Ah ! te voici !

L'Espion le saisit à la gorge.

MNESTER, effrayé.

Eh bien !...

L'ESPION.

Silence !

MNESTER.

Aïe ! aïe !

L'ESPION.

Un seul cri, je t'assomme !

MNESTER.

Je me tais !

PALLAS.

N'arrêtez que les femmes!... Point d'homme

L'ESPION.

Pars !

MNESTER, se sauvant.

Ouf !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, dans la rue, — VALÉRIA, SILIUS, rentrant dans le pavillon.

VALÉRIA.

Les environs partout sont occupés !

SILIUS.

Les câbles des bateaux viennent d'être coupés !

VALÉRIA.

Je suis perdue !

SILIUS.

Il est une ressource encore :
Par ce long souterrain, que tout le monde ignore,
Vous pouvez sans péril quitter cette maison ;
Moi, je vais avertir et Philarque et Chryson ;
Nous ferons une brèche au mur...

Tout à coup la porte s'ouvre devant eux. Narcisse paraît, suivi d'hommes armés.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, dans la rue. — NARCISSE, VALÉRIA, SILIUS, dans le pavillon.

NARCISSE.

Qu'on n'avertisse
Personne ici! La brèche est faite.

VALÉRIA.

Lui!... Narcisse!

SILIUS, tirant son épée.

Misérable!

NARCISSE.

L'épée au fourreau, Silius!
C'est fort heureux que j'aie habité sous Caïus
A Valéria.
Votre maison. J'arrive à temps et vous délivre.
Silius vous donnait un conseil qu'il faut suivre.
Venez!

SILIUS, à Narcisse.

Il faut mourir... tu sais notre secret!

NARCISSE.

Mes esclaves sont là... Prenez garde!... on viendrait.

VALÉRIA.

Narcisse!

NARCISSE, à Valéria.

Vous savez qu'on vous guette à la porte...
Agrippine et Pallas... Déshonorée et morte
Dans une heure!

SILIUS.

Dieux bons !

NARCISSE, à Valéria.

Partez sans nul effroi :
Je vous ferai conduire en lieu sûr.

VALÉRIA.

Et vous?

NARCISSE.

Moi ?...
Je reste... Il ne faut pas que l'on nous voie ensemble.

SILIUS, à Valéria.

Partez !

VALÉRIA, à Narcisse.

Et Silius ?

NARCISSE.

Mais il est, ce me semble,
Chez lui...

VALÉRIA.

Je vous connais, Narcisse!... il est certain
Que vous avez voulu le tuer ce matin :
Je ne partirai pas.

NARCISSE.

Vous laissez passer l'heure?

VALÉRIA.

Je ne partirai pas !...

NARCISSE.

Eh bien! alors, — qu'il meure!
A moi tous!

Les esclaves font un mouvement.

SILIUS, se préparant à la défense.

Oh!...

VALÉRIA, s'élançant à la fenêtre.

Narcisse!... un pas de plus, un pas,
Et j'appelle moi-même Agrippine et Pallas! —
Ah! vous réfléchissez!... Sa vie, ou je me livre.

NARCISSE.

Puisque vous le voulez, on le laissera vivre.

VALÉRIA.

Et c'est prudent à vous.

NARCISSE.

Madame, sans délais,
Partez donc avec moi, retournons au palais.

VALÉRIA, lui offrant une plume qu'elle a prise sur la table de Silius.

Prenez!

NARCISSE.

Mais...

VALÉRIA.

Vous perdez du temps.

NARCISSE, s'asseyant avec impatience.

Que dois-je écrire?

VALÉRIA, dictant.

« Laissez passer dans Rome et partout dans l'empire... »

A Narcisse.

Écrivez-vous?...

Bas à Silius.

Gagnez la mer... pas de lenteur!

Dictant.

« Silius, chevalier romain et sénateur.

« Ainsi l'a commandé l'auguste impératrice. »

A Narcisse.

Bon !

Bas à Silius.

Je vous écrirai demain...

Dictant.

« Signé, NARCISSE. »

NARCISSE.

Madame, un sauf-conduit pareil ne sert à rien :
Il n'a pas le cachet de César.

VALÉRIA.

Elle lit.

Donnez... Bien.

Elle applique sur le sauf-conduit le sceau de l'empereur.

NARCISSE, à part.

Elle avait pris l'anneau de Claude... Ah! cette femme!

VALÉRIA.

Maintenant, Silius, partez, partez!

SILIUS.

Madame...

VALÉRIA.

Souvenez-vous!

SILIUS.

Adieu!

Il sort par les jardins.

NARCISSE, à part.

Tu sauras qui je suis.

Adieu !

VALÉRIA.

Passez devant, Narcisse, je vous suis.

Elle sort après Narcisse par la porte secrète, qui se referme.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, dans la rue, AGRIPPINE.

PALLAS.

Venez, nous la tenons, madame !

AGRIPPINE.

On nous assure
Qu'elle est chez Silius.

PALLAS, montrant le pavillon.

Oui, là, je vous le jure !

AGRIPPINE.

Elle ne sort pas!...

PALLAS.

Non!... C'est étrange!

AGRIPPINE.

Pallas,
Pourvu que ces maisons ne communiquent pas!

PALLAS.

Au fait!

AGRIPPINE.

Brisons la porte!

PALLAS.

Y pensez-vous, madame?
Chez un patricien!

AGRIPPINE.

Quelle faiblesse d'âme !
Lui permettre de fuir lorsqu'elle est en prison?

PALLAS.

Entrons chez Silius, soit; mais par la maison
Du comédien Mnester...

AGRIPPINE, amèrement.

Ah ! Pallas se ravise?...

PALLAS, montrant l'arcade.

Les deux jardins, cet arc de pierre les divise.
Que plusieurs de nos gens escaladent le mur, —
Ou le gardent, peut-être est-ce encore plus sûr.
Une attaque, la nuit, chez Silius, c'est grave :
Tandis que ce n'est rien chez Mnester, un esclave!
Tous les jours des voleurs forcent une maison.

AGRIPPINE.

Vite, à l'œuvre !

Pallas donne des ordres. On brise la porte de Lycisca.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LYCISCA, sur le seuil de sa maison.

LYCISCA.

Eh bien ! qu'est-ce?

AGRIPPINE.

Elle, ah!

PALLAS, à Agrippine.

J'avais raison.

BIBLIOTHECA

LYCISCA.

Êtes-vous des voleurs? Tant pis, c'est vous qu'on vole :
Lycisca n'a sur elle, amis, pas une obole.

AGRIPPINE.

Lycisca?... Ce n'est pas sa voix!

LYCISCA.

Répondrez-vous?

PALLAS, à Lycisca.

Allons, madame, allons, plus de feinte avec nous;
Vous êtes chez Mnester.

LYCISCA.

Pardon ! chez moi, mon brave.
La maison m'appartient du grenier à la cave ;
Je l'ai fait acheter hier. J'ai le contrat.

PALLAS.

Ainsi, vous avouez...

LYCISCA.

Voleur ou magistrat,
Qu'êtes-vous ? — je m'y perds!

PALLAS.

Quels détours inutiles!
Avouez donc?...

LYCISCA.

J'avoue. — Oui, j'ai fait neuf cents milles
Pour voir le grand Mnester, et je n'en rougis pas !

A Agrippine.

Ma belle dame, vous qui vous cachez là-bas,

Est-ce que par hasard, dites, je vous l'enlève ?
Ma foi tant pis, chacun pour soi, c'était mon rêve !

AGRIPPINE, s'élançant.

Valéria ! Valéria ! me reconnais-tu ?

LYCISCA, tranquillement.

Non.

PALLAS.

Ce n'est pas elle !

AGRIPPINE.

Dieux !

LYCISCA.

Je n'ai pas d'autre nom
Que Lycisca. — Faut-il que j'appelle main-forte ?
Vous qui brisez si bien, raccommodez ma porte.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, L'ESPION, rentrant.

L'ESPION, à Pallas.

Celle que nous cherchons, la femme au manteau noir,
Est de l'autre côté du Tibre.

AGRIPPINE.

Oh !

PALLAS.

Plus d'espoir !

AGRIPPINE, lui montrant Lycisca, qui rentre chez elle.

Au contraire, Pallas ! Voyez la ressemblance...
Pour nous, c'est Valéria !

PALLAS.

Bien, je comprends!...

AGRIPPINE.

Silence!

Aux Espions.

Enlevez cette femme!...

Les Espions se précipitent dans la maison de Lycisca.

LYCISCA, du fond de sa maison.

A l'aide!

AGRIPPINE.

Et portez-la,
Voilée, en ma maison du quartier de Sylla!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Un portique chez Valéria, au Palatin. — Au premier plan, portes à droite et à gauche. — Au troisième plan, à gauche, entrée de la galerie. A droite, entrée des appartements de Valéria. — Deux grands candélabres de bronze, aux branches desquels pendent des chaînettes d'argent. Larges vases étrusques remplis de fleurs. — Au fond, terrasse soutenue par des colonnes auxquelles s'enroulent des pampres rougis et des raisins mûrs. — Vastes horizons de la campagne de Rome. — Ciel d'automne, nuages lourds.

SCÈNE I.

PALLAS, VITELLIUS, DÉMOCLÈS, HUISSIER DU PALAIS, UN ESCLAVE DE VALÉRIA.

PALLAS, mystérieusement à Démoclès.

Ainsi Valéria part, Démoclès?

DÉMOCLÈS.

Oui, ce soir.

PALLAS.

Narcisse est-il venu?

DÉMOCLÈS.

Deux fois, mais sans la voir;
Je le crois inquiet.

PALLAS, à part.

Il faut, malgré Narcisse,
Qu'elle parte! Il le faut, pour que tout réussisse!

A Démoclès, qui se retire.

Fort bien!

A un esclave de Valéria.

Vous préviendrez l'auguste Valéria
Que je voulais, avant son départ pour Baïa,
Ici, me présentant le premier à sa porte,
Savoir comment son fils Britannicus se porte.

VITELLIUS, entrant.

Moi de même.

L'esclave s'incline et sort.

A Pallas.

Salut, seigneur. En vérité,
Ce cher enfant malade?

PALLAS.

Il est d'une santé
Frêle... Il aura pris froid le soir sous les ombrages.

VITELLIUS.

Depuis qu'il a mangé quelques figues sauvages
Avec Domitius, son aimable cousin,
On dit qu'il est souffrant... C'est un fruit si malsain!

PALLAS, sèchement.

Je n'ai pas ouï dire un mot de cette histoire.

VITELLIUS.

Pardon, seigneur! on dit tant de choses; — que croire?
Ne dit-on pas aussi les Bretons révoltés,
César prêt à partir, afin qu'ils soient domptés?
Ne dit-on pas très-haut, et ce bruit est le pire,
Qu'aujourd'hui c'est Mnester qui gouverne l'empire?

PALLAS.

On le dit... Tiens... Où donc?

VITELLIUS.

Partout, seigneur, depuis
Huit jours.

PALLAS.

Et vous croyez cela? moi, je ne puis.

VITELLIUS.

Certain garde de nuit vous contera la scène...
Il paraît que c'était quelque chose d'obscène.

PALLAS.

Vraiment?

VITELLIUS.

Et ce Mnester ici vient en plein jour!
Sa litière est en bas, dans la première cour.
Le voilà maintenant d'une insolence...

PALLAS.

Extrême!
Le temps de son exil expire aujourd'hui même.

VITELLIUS.

O siècle! ô mœurs! un vil histrion!

PALLAS.

Dénigrez!
Mais tout bas... le voici qui monte les degrés.
Ne vous permettez pas le moindre badinage;
Entre nous, c'est dans Rome un puissant personnage.

VITELLIUS.

Oh! je n'ai pas le droit de nuire à mes enfants;
Je me tais!

PALLAS.

Bon!

SCÈNE II.

LES MÊMES, MNESTER, assailli par des solliciteurs

MNESTER.

Seigneurs, vous êtes étouffants!
Et si vous m'étouffez dans cette galerie,
Puis-je vous protéger comme chacun m'en prie?

A l'un d'eux.

Votre gouvernement? C'est fait! lâchez mon bras. —

A un autre.

Trois mille drachmes? Soit! ne me déchirez pas

A deux autres.

Ma robe! — A vous le droit de cité, fils des Gaules?
Bien! Ne vous pendez pas, tous deux, à mes épaules.

Au reste.

Laissez donc mon genou! — Par Hercule Sauveur,
J'ai mes douze travaux! C'est rude, la faveur!

Redoublement d'importunités.

Çà! le premier de vous qui met sur moi sa griffe,
Je le fais exiler! — je l'envoie à Sériphe!

On s'écarte.

Ah! je respire!... En vain je cache mon bonheur,
Cette meute le flaire!

VITELLIUS, s'approchant.

Enfin, c'est vous, seigneur!

MNESTER.

C'est moi!

VITELLIUS.

Notre allégresse en nos yeux doit se lire.

MNESTER.

Encore un! Quel amour!... Ma foi, c'est du délire!

VITELLIUS.

Seigneur, j'ai quatre enfants... demandez à Pallas.
Près de l'impératrice, oh! ne m'oubliez pas!

MNESTER.

Bien! bien!...

PALLAS.

Seigneur Mnester, que je vous félicite!

MNESTER, à part.

Pallas! même Pallas! Pallas me sollicite!
Haut.
Seigneur?...

PALLAS.

Protégez-nous dans votre haut emploi :
Vous n'avez jamais eu d'ami plus chaud que moi.

Pallas sort.

SCÈNE III.

MNESTER, seul.

Qu'on trouve un plus heureux! Il est encore à naître!
Tous les jours des cadeaux! musique à ma fenêtre!
Guirlandes à ma porte, avec mille fadeurs!
La province m'envoie un tas d'ambassadeurs!...
Voyons... Je ne suis pas une tête éventée; —
Comment peut-on savoir? — Elle s'en est vantée!...
C'est imprudent!... Je veux tout bas lui dire ici
De ne plus désormais me compromettre ainsi.

Comme elle a dû souffrir! quelle douleur mortelle!

Bruit.

Huit grands jours sans me voir! Qui vient donc là? c'est elle
Non!... Ah! Narcisse! Encore un dos respectueux
Qui va fléchir. Soyons digne et majestueux.

SCÈNE IV.

MNESTER, NARCISSE.

NARCISSE.

Voyant Mnester.

Pallas, où donc Pallas? — Que fait ici ce drôle?

MNESTER.

A qui parle-t-il?

NARCISSE.

Sors! tu n'es pas dans ton rôle.

MNESTER.

Mais, seigneur affranchi...

NARCISSE, marchant sur Mnester.

Mais, seigneur baladin,
Seigneur bouffon, seigneur sauteur, partez soudain!

MNESTER.

L'impératrice m'a fait mander.

NARCISSE.

Je te chasse.

MNESTER.

Mais Valéria...

NARCISSE.

Vois-tu, qu'il te prenne l'audace

De prononcer encor ce nom sacré pour tous, —
Valéria, — je te romps les os!

MNESTER, à part.

Il est jaloux!

NARCISSE.

J'ai tort de menacer. Holà! cent coups de corde
A ce drôle.

MNESTER.

Il sait tout... Eh! eh! miséricorde!

Il s'enfuit, et va heurter Claude qui entre.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CLAUDE, PALLAS.

CLAUDE.

Qu'est-ce donc? Quel vacarme!

MNESTER.

A moi, grand Jupiter!

CLAUDE.

C'est toi? Bonjour! Pourquoi hurler, maître Mnester?

NARCISSE.

Nous avons eu certain démêlé...

CLAUDE.

Sur quoi? dites.

MNESTER, qui veut s'enfuir, trouve Pallas sur le seuil de la galerie.

Quel guêpier!... Peste soit des intrigues maudites!...

NARCISSE, à Claude.

Cela ne se dit point.

CLAUDE.

C'est donc un enragé ?
Dites toujours, Narcisse. On l'a déjà jugé,
On le rejugera ; dites, c'est mon affaire :
On l'avait exilé, mais on pourra mieux faire.

MNESTER, effrayé.

César !... Seigneur Narcisse !...

PALLAS.

Oh ! je vois ce que c'est.

CLAUDE.

Eh bien ?

PALLAS.

Je sais pourquoi Narcisse le tançait.

NARCISSE.

Vraiment ?

PALLAS.

Narcisse aura, je présume, ouï dire
Les beaux déportements de Mnester ?

MNESTER, à Claude.

Il veut rire !

PALLAS.

Non.

CLAUDE.

Les déportements ?

PALLAS.

Il paraît que Mnester
S'amuse à courtiser les dames du grand air.

CLAUDE.

Est-ce possible ?...

MNESTER.

Hélas ! Dieux !

PALLAS.

De très-grandes dames.

MNESTER.

Je suis mort !

NARCISSE, à part.

Est-ce un piége ?

CLAUDE.

Un histrion... des femmes
Nobles !... Oubliez-vous, misérable danseur,
Que je fais respecter les mœurs ? Je suis censeur.

MNESTER.

Leurs accusations n'ont rien de véridique,
O César !

CLAUDE.

Nous avons le fouet pour l'impudique !

MNESTER.

César !

CLAUDE.

Et le barathre, un supplice toscan,
Et la pentésyrinx, ingénieux carcan ;
La question du feu, la roue, ancien supplice,
Qui force le coupable à nommer sa complice !

MNESTER, à genoux, éperdu.

César ! ah ! généreux Pallas, je meurs d'effroi !

Redoutable Narcisse, hélas! parlez pour moi!

CLAUDE.

Nous avons dans l'histoire antique de Syrie,
Dans les traditions de la vieille Hespérie,
Des supplices fameux à remettre en honneur :
Nous imaginerons, s'il le faut.

MNESTER.

Cher Seigneur!...

CLAUDE.

Oui, oui, nous détruirons, — ce devoir est le nôtre, —
Une moitié du monde afin d'épurer l'autre.
Je veux que l'avenir s'écrie en me voyant :
C'est Claude le pudique, et Claude l'effrayant!

MNESTER.

Grâce, seigneur! Eh quoi! personne ici qui plaide
Pour un pauvre innocent qu'on tue... A l'aide! à l'aide!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VALÉRIA.

VALÉRIA.

Vous allez effrayer mon fils; parlez plus bas!

MNESTER.

Elle! je suis sauvé!

CLAUDE.

Viens, prends part aux débats,
Chère épouse! Il s'agit de couper les oreilles
A ce maraud, qui fait des choses sans pareilles.

VALÉRIA.

Maraud ou non, lui seul distrait mon pauvre enfant;
Et comme je l'emmène à Baïa, je défend
Ses oreilles... J'y tiens beaucoup, je vous assure;
Il ne danserait plus, sans oreille, en mesure.
Va, Mnester, ne crains rien.

MNESTER.

Bas à Valéria.

Merci ! — Sans me vanter,
Les plus cruels tourments n'ont pu m'épouvanter.
Moderne Mutius, que mon bras se consume,
Je ne trahirai point Lycisca !

Il sort.

VALÉRIA.

Je présume
Qu'il est fou?

CLAUDE.

C'est l'effroi que j'inspire. — A propos,
Comment va ce cher fils?

VALÉRIA.

Mieux... il a du repos ;
Mais qu'il est pâle encore! Un espoir me console...
Mon enfant va renaître aux brises de Pouzzole.

PALLAS, à part.

Nous y voici.

NARCISSE, à Valéria.

Comment! vous partez ?

VALÉRIA.

Pour Baïa.

PALLAS.

L'air du golfe de Naple est si pur !

CLAUDE.

Valéria
Fait bien.

NARCISSE.

Assurément; mais quelle solitude
Pour le divin César, et quelle inquiétude !

CLAUDE.

Au fait, je reste seul, — je vais être inquiet.

NARCISSE.

Auguste, quand Livie autrefois l'en priait,
La conduisait lui-même à Baïa.

VALÉRIA.

Que veut dire?...

PALLAS.

Auguste, bien ; mais Claude est l'âme de l'empire!

CLAUDE.

Il est vrai que sans moi rien ne marche ici-bas.

PALLAS, à Narcisse.

N'est-ce point votre avis ?

NARCISSE.

Je ne conteste pas.

CLAUDE, à Pallas.

Bien parlé ! Le conseil me frappe, — je demeure.

VALÉRIA.

Et moi, je veux partir dès la quatrième heure,
Pour laisser à César toute sa liberté
De travail.

CLAUDE.

Encor mieux!

NARCISSE, bas à Valéria.

Madame, est-ce arrêté?

VALÉRIA.

Pallas, ordonnez tout pour mon départ.

PALLAS.

J'y vole.

Il sort.

NARCISSE, à part, regardant Pallas s'éloigner.

Tu triomphes! Attends encor, vainqueur frivole!

A Claude.

Des plaintes!... n'est-ce pas votre fils que j'entends?

VALÉRIA.

Mon fils!

NARCISSE, l'arrêtant.

Madame, il faut que je vous parle.

CLAUDE, à Valéria.

Attends!
Moi, je vais consoler ce pauvre enfant qui pleure.

Il sort.

VALÉRIA.

Que j'en finisse avec cet homme... oui, sur l'heure!

SCÈNE VII.

NARCISSE, VALÉRIA.

NARCISSE.

Je vous retiens! pardon, madame. En vérité,
Mon but, c'est votre honneur, votre prospérité.

VALÉRIA.

Oui, Narcisse; abrégeons.

NARCISSE.

Deux mots; veuillez m'entendre.
Ce voyage, madame, avant de l'entreprendre,
Avez-vous réfléchi?

VALÉRIA.

Longtemps.

NARCISSE.

Fort bien! Ainsi,
Agrippine et César vont rester seuls ici?

VALÉRIA.

Qu'importe?

NARCISSE.

Vous savez le bruit qu'elle autorise :
On raconte partout qu'elle vous a surprise
Entrant de nuit, avec un mystère profond,
Toute seule, au logis de Mnester le bouffon!

VALÉRIA.

Mnester et Valéria! — Se peut-il qu'on assemble
Deux noms plus étonnés de se trouver ensemble?

NARCISSE.

L'orgueil, beau sentiment, toujours mal conseilla...
Mnester est du voyage ; il vous suit à Baïa.

VALÉRIA.

Quoi ! pour l'impératrice un bouffon vous effraye ?
Il danse, et divertit mon fils, — et je le paye.

NARCISSE.

Est-ce que ce départ, enfin, ne comble pas
Et les vœux d'Agrippine et les vœux de Pallas?

VALÉRIA.

Ah ! leurs vœux et les miens s'accordent? Quel prodige!
C'est la première fois.

NARCISSE.

Ils s'accordent, vous dis-je ;
Et si vos ennemis sont d'accord avec vous,
Je sais pourquoi.

VALÉRIA.

Voyons.

NARCISSE.

Ils savent comme nous
Qu'après avoir quitté Silius, dont la fuite
N'aurait pu fort longtemps éviter ma poursuite,
Vous l'avez fait nommer par César — commandant
De la flotte à Misène. — Or, il est évident
Que pour Britannicus Rome n'est pas moins saine
Que Baïa, — seulement Baïa touche à Misène.

VALÉRIA.

Eh bien?

NARCISSE.

Eh bien ! madame, ils espèrent tous deux
Que, pour voir Silius, votre amour hasardeux
Leur rendra, cette fois, de quelque autre manière,
Tout ce qu'ils ont perdu la semaine dernière. —
Vous ne répondez pas, madame?

VALÉRIA.

Je n'ai rien
A répondre. Je vais où je veux.

NARCISSE.

Bien ! très-bien !
Ainsi, vous avouez tout haut, sans artifice,
Le dessein de revoir Silius ?

VALÉRIA.

Oui, Narcisse.

NARCISSE.

Et qui sait?... de chercher un refuge à son bord,
De secouer le joug qui vous pèse, d'abord, —
De vous proclamer libre, et d'essayer, peut-être,
Une Rome nouvelle avec un nouveau maître;
Une guerre civile, enfin !... Car Silius
A pour amis Galba, Corbulon, Plautius.

VALÉRIA.

Lorsque j'en serai là, c'est moi que tout regarde.
Vous le saurez alors.

NARCISSE.

Madame! prenez garde.

VALÉRIA, avec dédain.

Allons! — J'ai fait nommer Silius commandant
De la flotte rangée aux côtes d'Occident,
Afin qu'il pût tromper la main que je soupçonne
Et n'eût à recevoir les ordres de personne.
Si par crime — si par malheur — si par hasard —
Il venait à mourir, — moi, femme de César,
J'en atteste les dieux punisseurs du parjure :
Vous serez mort une heure après lui! Je le jure !
Régnez sur l'empereur, soit; — détruisez Pallas,
J'y consens! — mes amis, vous n'y toucherez pas!

NARCISSE.

Eh bien, vous me charmez avec cette franchise.
Je vous imiterai. — Vous savez où je vise.
Mais si j'ai travaillé pour un tel résultat,
Est-ce que je voudrais que mon œuvre avortât ?
L'autre soir une embûche était pour vous dressée;
Je vous en fis sortir par miracle. Insensée!
Déjà vous retombez dans un plus mauvais pas.
Cette fois le miracle, on ne le ferait pas!
Aussi, pour notre bien, j'ai décidé, madame,
Que vous n'aurez jamais d'amant! — non, sur mon âme! —
Je ne souffrirai point de maître!... Silius
Nous dominerait tous : vous ne le verrez plus.

VALÉRIA.

Vous croyez?

NARCISSE.

J'en suis sûr. — Plus tard, bientôt, j'espère,

Vous m'en remercîrez, le fils comme la mère;
Je ne vous parle pas de Claude...

VALÉRIA.

Quoi! vraiment,
Vous n'exigerez pas de ma bouche un serment?

NARCISSE.

Non, — vous y manqueriez, madame, et cela coûte,
Cela vous causerait quelques remords, sans doute.
Restez à Rome.

VALÉRIA.

Adieu, Narcisse.

NARCISSE.

Valéria!...

VALÉRIA.

Je serai dans une heure en chemin pour Baïa!

NARCISSE.

C'est votre dernier mot?

VALÉRIA.

C'est le dernier.

NARCISSE, à part.

Courage!
Partez : vous n'êtes pas au terme du voyage!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CLAUDE amenant BRITANNICUS.

CLAUDE.

Viens, enfant; la voici, ta mère, approche-toi! —

Valéria, dites-lui de me sourire à moi.
J'aimerais tant le voir, en ses mouvements brusques,
Briser tout dans ma chambre, excepté mes étrusques,
Trépigner de colère, enfin, — c'est mon bonheur, —
Comme fait son cousin Domitius.

VALÉRIA.

Seigneur,
Il souffre encor. Voyez! en place d'un sourire,
Vous arrachez des pleurs à ses yeux...

CLAUDE.

Qu'est-ce à dire?
Pleurer! — Mais les enfants pleuraient bien moins jadis.
J'ai du malheur... Toujours faire pleurer mon fils!
J'ai beau le caresser, — toujours!... Pourtant j'espère
Que j'ai l'âme sensible et que je suis bon père? —
Narcisse, je te vais dicter... Viens, apprêtons
Une harangue fière aux féroces Bretons. —
Valéria, quand j'aurai fini, j'accours te dire
Adieu. — Ma tête bout! — Narcisse, viens écrire.

VALÉRIA, à Claude.

Pressez Pallas!

Claude sort.

NARCISSE, bas à Valéria.

D'un mot, vous sauvez tout!

VALÉRIA, à Narcisse.

Plus rien.

A une de ses esclaves.

Ma litière ici même avant une heure.

NARCISSE.

Bien!

Il sort.

SCÈNE IX.

VALÉRIA, seule avec BRITANNICUS. Valéria s'assied près de la terrasse. Elle prend l'enfant sur ses genoux et le caresse du regard.

Doux visage au teint pâle, aux paupières lassées,
Pose ton front qui brûle entre mes mains glacées!...
Enfant, — mon seul ami!... tiens, regarde là-bas :
Ces nuages de plomb, comme ils descendent bas!
Quel vent lugubre et lourd gronde aux branches de l'arbre!
Oh! nous allons partir... Sur le pavé de marbre,
Les cavales au pied sonore et diligent
Font reluire et tinter leurs clochettes d'argent;
Nous allons, emportés par leur galop rapide,
Trouver pour ta poitrine ardente un air limpide,
Et la molle contrée, indulgente pour nous,
Où tu verras, — ainsi couché sur mes genoux, —
Dans un double océan de lumière profonde,
En haut l'azur du ciel, en bas l'azur de l'onde!

Rome, ville de flamme aux sinistres clameurs,
Pauvre lys altéré, te dévore, et tu meurs! —
Avec moi, sur la plage où l'on respire à l'aise,
Tu vas ouïr les flots roulant vers la falaise,
Boire le vent salubre, harmonieux soupir,
Qu'exhale au soir la mer avant de s'assoupir.
Dès l'aube, cher enfant, quand la montagne est rose;

Dans le sable doré qu'un jet d'écume arrose,
Tous deux nous chercherons, comme on cherche des fleurs,
Les coquilles de pourpre aux changeantes couleurs,
Et le nautile, ouvrant sa voile d'un bleu pâle,
Où tremble un arc-en-ciel fait de nacre et d'opale,
Vaisseau fragile, errant comme l'humanité
Sur les flots de la vie et de l'éternité!

Enfant, dans ce beau golfe, où l'onde est sans colères,
Nous irons visiter les puissantes galères,
Ces monstres qui, marchant sur le gouffre marin,
Le foulent en cadence avec leurs pieds d'airain.
Nous verrons, sous les plis de cent voiles hautaines,
Et les soldats vaillants, et les fiers capitaines.
Va, — nos sombres destins seront un jour vaincus :
Nous avons des amis là-bas, Britannicus!

L'enfant s'est endormi dans les bras de Valéria.

Il dort! O dieux cléments! de ce qu'il voit en songe,
Réalisez pour moi l'ineffable mensonge! —
Silius! Silius! Tu m'as promis ton bras!...
Je te porte mon fils, et tu le défendras.

SCÈNE X.

LES MÊMES, AGRIPPINE, avec son fils DOMITIUS.

AGRIPPINE, à elle-même.

Haut.

Elle part. — Permettez encor que je vous nomme
Ma sœur et mon amie!...

VALÉRIA.

Elle!

AGRIPPINE.

Vous quittez Rome,
Votre fils bien-aimé souffre; que je vous plain!
Je sais de quelle angoisse un cœur de mère est plein.
Et vous-même, on dirait qu'un noir chagrin vous mine?

VALÉRIA.

Vous avez réveillé mon enfant, Agrippine!

AGRIPPINE.

Dorénavant mes pas seront plus circonspects.
Domitius, allez présenter vos respects;
Embrassez, — Valéria daigne vous le permettre, —
Votre auguste cousin... qui sera votre maître.

A Valéria.

J'espère qu'en voyant ces jeunes cœurs s'unir,
Vous ne conserverez nul amer souvenir,
Nulle haine. En douter serait vous faire injure...
Moi, je n'ai point de haine au cœur, je vous le jure!

VALÉRIA.

La haine fait bien mal... la haine est un poison!
Embrassez-vous, enfants, Agrippine a raison.

Les enfants se rapprochent et s'embrassent.

Ce baiser de nos fils est charmant et console...
Au souffle des enfants tout nuage s'envole!

AGRIPPINE.

Valéria, votre main!

Valéria lui donne la main; les enfants se tiennent embrassés.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CLAUDE, NARCISSE, PALLAS, COURTISANS, PRÉTORIENS, ESCLAVES.

CLAUDE, du seuil.

Quel tableau! c'est, ma foi,
Touchant!

PALLAS.

Oui, bien touchant!

CLAUDE.

Pallas, je pleure...

PALLAS.

Et moi!

VALÉRIA.

On me regrette donc?

AGRIPPINE.

Croyez-le bien, madame!

CLAUDE.

N'es-tu pas adorée ici, ma chère femme?
Voyant Valéria inquiète.
Hein?

VALÉRIA.

Je cherche Narcisse.

CLAUDE.

Il était peu dispos :
Il m'a dit qu'il voulait prendre un jour de repos.

VALÉRIA.

Ah!

AGRIPPINE, bas à Pallas.

Quoi donc?

PALLAS, de même, à Agrippine.

A Valéria.

Vous saurez tout plus tard.—Votre escorte
Depuis longtemps, madame, est rangée à la porte.

VALÉRIA.

Me voilà prête. Adieu, César.

CLAUDE.

Vous permettrez
Que je vous accompagne au moins jusqu'aux degrés.

A Agrippine.

Viens-tu, ma chère enfant?

AGRIPPINE.

Oh! je vous le demande,

A Pallas, bas.

César! — Attendez-moi, Pallas!

VALÉRIA, à Pallas.

Je recommande
A vos soins complaisants, trésorier du palais,
Mes oiseaux et mes fleurs; ainsi protégez-les!

PALLAS.

Votre esclave soumis, auguste impératrice,
N'aura qu'une pensée au cœur, — votre service.

VALÉRIA, à Britannicus.

Viens, mon enfant.

Aux assistants.

Adieu, serviteurs dévoués.

Chacun s'incline. Claude, Valéria, Agrippine sortent. Acclamations. Fanfares au dehors.

SCÈNE XII.

PALLAS, VITELLIUS, DÉMOCLÈS, COURTISANS, HUISSIERS DU PALAIS.

VITELLIUS, qui s'est fait remarquer par son enthousiasme.

César entre sa femme et sa nièce, — avouez
Que c'est Mars protecteur, comme on le représente
Entre Vénus la belle et Junon l'imposante!

PALLAS, à Démoclès qu'il prend à part.

Démoclès! Justement c'est toi que je voulais...
Fais tout fermer, suivant l'usage du palais.

DÉMOCLÈS, bas.

Oui, seigneur.

PALLAS.

Tu m'entends? une consigne ferme!

DÉMOCLÈS, à voix haute.

Personne chez l'auguste impératrice! on ferme!

PALLAS, bas à l'huissier.

Tu sais! veille au dehors.

DÉMOCLÈS, aux courtisans.

Allons, seigneurs, allons!

Tous sortent, à l'exception de Pallas. Les rideaux de la terrasse tombent. On entend dans l'éloignement les fanfares de l'escorte qui s'éteignent peu à peu.

SCÈNE XIII.

AGRIPPINE, paraissant à la porte de gauche, PALLAS.

AGRIPPINE.

Pallas!

PALLAS.

Venez... Eh bien?

AGRIPPINE.

Jamais adieux plus longs!
Enfin elle est partie, et ce n'est pas sans peine!
César doit la quitter à la porte Capène. —
Mais Narcisse?

PALLAS.

Il comptait retenir Valéria;
Furieux de la voir s'en aller à Baïa,
Il boude, il s'enfouit dans ses bois de Régille.

AGRIPPINE.

Est-ce bien là qu'il est, dites?

PALLAS.

Soyez tranquille,
Je l'ai fait suivre; il part, courbé sous deux fardeaux :
La honte et le chagrin... Baïa tourne le dos
A Régille, d'ailleurs : c'est bien une déroute.
Qu'il rejoigne, s'il veut, l'impératrice en route!
Oh! pour que cela fût, je donnerais beaucoup!...
Nous trancherions deux nœuds gordiens du même coup.

AGRIPPINE.

Au besoin, nous saurons le trouver dans Régille.

PALLAS.

J'ai mon centurion tout prêt, un homme agile.

AGRIPPINE.

Maintenant, comptez-vous sur des gens résolus?
Nous avons échoué.

PALLAS.

Oui; nous n'échouerons plus.

AGRIPPINE.

Quelle escorte avez-vous donnée à cette femme?

PALLAS.

Douze prétoriens... de choix.

AGRIPPINE.

Si peu!

PALLAS.

Madame,
Vous n'y songez donc pas? douze hommes pour saisir
Une femme, un enfant!... le tout c'est de choisir.
Douze hommes, bien! on est sûr d'eux, et nous le sommes, —
De cinquante, jamais!

AGRIPPINE.

J'entends... Et vos douze hommes?

PALLAS.

A neuf milles d'ici, dans la plaine, à Féria,
Mes hommes, tout à coup, fondent sur Valéria,
Et, dans une maison qui m'est abandonnée,
Tiennent avec le fils la mère emprisonnée;
Puis, quand nous aurons fait notre besogne ici,

Moi je cours à Féria pour en finir aussi.

AGRIPPINE.

Bon ! Je vais retrouver Claude avec qui je soupe;
Je veux que l'hippomane écume dans sa coupe,
Et je l'amène ici, furieux, égaré.

PALLAS.

Ici, dans cette vigne, où j'ai tout préparé. —
Lycisca?

AGRIPPINE.

De chez moi, par la secrète issue,
On l'apporte à l'instant, voilée, inaperçue :
Mes deux esclaves noirs la gardent à côté.
Elle croit voir la fin de sa captivité.

PALLAS.

Bon ! et Mnester?

AGRIPPINE.

J'ai fait parvenir la missive :
Il se parfume et rit, sa joie est convulsive.
Je gage que, déjà même, vous le verriez
Qui se glisse, entr'ouvrant la porte des Lauriers.

Bruit.

Quel est ce bruit, Pallas ?

PALLAS.

Oh ! rien. C'est, je présume,
L'esclave dont je vais emprunter le costume.

Agrippine veut s'éloigner.

Attendez pour sortir, — je veux le renvoyer

D'abord. Dès qu'il aura descendu l'escalier,
Je frappe à cette porte... alors partez bien vite,
Et lorsqu'il sera temps, agissons!

Il sort.

AGRIPPINE, seule.

Qu'elle évite
Mon piége, cette fois! Enfin, j'ai réussi...
Dans une heure, pour moi, plus de rivale ici!
Une heure, c'est bien court! non, c'est un siècle une heure!

Pallas frappe à la porte extérieurement.

Le signal!... Chez César!... Que je triomphe ou meure!

Elle sort.

SCÈNE XIV.

PALLAS, en habit d'esclave, puis LYCISCA.

PALLAS jette un coup d'œil inquiet autour de lui. La nuit est venue. Enfin, il va ouvrir une des portes latérales.

Entrez ici, madame.

LYCISCA.

Robe de Milet à étoiles d'or, retroussée au genou; couronne de pampres et d'acanthes.

Où suis-je encor?

PALLAS.

Chez vous.

LYCISCA.

Comment, chez moi? Voyons, mon cher, plaisantons-nous?
Depuis ce rapt, depuis la semaine dernière,
De cachette en cachette on me tient prisonnière.
Du reste, on a pour moi des soins hospitaliers;

Mais lorsque je m'adresse à mes deux noirs geôliers
Ils me disent alors ce que tu me répètes, —
Poliment : C'est chez vous, madame, que vous êtes. —
Quelle rage avez-vous, quand je suis en prison,
De me dire toujours : Voilà votre maison ?

PALLAS.

Une personne, alors jalouse par méprise,
Vous rend la liberté qu'elle vous avait prise,
Et pour votre maison, forcée injustement,
Vous donne ce palais en dédommagement.

LYCISCA.

Bon ! mais puis-je en sortir ?

PALLAS.

Selon votre caprice.

LYCISCA.

Et l'on m'obéira ?

PALLAS.

Pour qu'on vous obéisse,
Madame, commandez !

LYCISCA.

Eh bien ! nous allons voir.
Et d'abord, mon palais me semble un peu trop noir.
Je suis libre... Il a tort de ne pas être en fête...
Je hais l'ombre, d'ailleurs, quand je ne l'ai point faite.
Des lumières, du jour ! vite ! allons...

PALLAS.

En voici.

Le théâtre s'éclaire.

LYCISCA.

Bien ! — La captivité ne m'a pas réussi :
Je veux un grand festin, je veux du vin de Crète,
Des musiques, des fleurs pour enivrer ma tête !

PALLAS.

Frappez le candélabre, auprès de ces rideaux.

LYCISCA.

Voyons.

Elle frappe le candélabre avec la chaîne d'argent. Une table splendide garnie de vins et de fleurs, s'élève lentement du parquet en mosaïque. — Une musique douce monte des jardins.

Bon serviteur, j'épargnerai ton dos ! —
Je ne sais quoi pourtant gâte ces belles choses ?
Ah ! c'est la solitude où se fanent les roses.
Si j'avais...

PALLAS.

Souhaitez !

LYCISCA.

Cela ne viendrait pas
Si vite qu'une table, hélas ! et qu'un repas !...

PALLAS, indiquant l'une des portes latérales.

Qui sait ? La porte s'ouvre. On entre. Sur mon âme !
Voyez donc ; n'est-ce pas votre souhait, madame ?

Mnester paraît à la porte. — Pallas s'échappe.

LYCISCA.

A Pallas, qu'elle croit toujours près d'elle.

Mnester !... ah !... Par hasard, est-ce que vous seriez
Mercure ?...

SCÈNE XV.

LYCISCA, MNESTER, sans voir Lycisca.

MNESTER, lisant un billet.

« Ouvrez sans bruit la porte des Lauriers,
« Ce soir, une heure après le départ du cortége.
« J'y serai. » Ce billet! hum!... Si c'était un piége?

LYCISCA. Pendant qu'il lit, elle a passé derrière lui sur la pointe du pied. Tout à coup, elle lui met sur les yeux ses deux mains comme un bandeau.

Mnester!

MNESTER.

Elle! ah! — J'ai tant souffert!... Voici la fin! —
Vous êtes revenue?

LYCISCA.

Oui, revenue.

MNESTER.

Enfin!...
Que l'absence torture un cœur, et le ravage!

LYCISCA.

N'est-ce pas? Quel supplice affreux que l'esclavage!...

MNESTER.

Vous ne craignez donc point ici?...

LYCISCA.

Je suis chez moi.

MNESTER.

C'est vrai... Chacun d'ailleurs vous croit loin!

LYCISCA.

Oui ma foi! —
Le fait est qu'on ne peut s'attendre, je le jure,
A me trouver ici. — Quelle étrange figure!
Hé! mon pauvre Mnester!... comme tu trembles!

MNESTER, jouant l'assurance.

Non!

LYCISCA.

Mais si!

MNESTER, toujours tremblant.

Madame...

LYCISCA.

Quoi! tu ne sais plus mon nom?

MNESTER, à voix basse.

Lycisca!

LYCISCA.

C'est heureux! je commençais à croire
Que l'épouvante avait soufflé sur ta mémoire.
Mais à propos, comment es-tu venu?

MNESTER.

J'ai fait
Ce qui m'était prescrit.

LYCSICA.

Prescrit?

MNESTER.

Par le billet.

LYCISCA.

Le billet?

MNESTER.

Vous savez...

LYCISCA.

Quelque énigme nouvelle!
Encor? Ces huit jours-là m'ont brouillé la cervelle! —
Le souper nous attend!... Quel arome divin!
Les myrtes de Vénus ont couronné le vin!
Jette au vent la frayeur et les chagrins moroses.
Viens t'asseoir!... Effeuillons le plaisir et les roses!
Saisissons le bonheur au vol! — Par Jupiter!

Elle boit et lui passe la coupe.

Prends cette coupe et bois!... J'ai de bon vin, Mnester.

MNESTER, tremblant, effleure la coupe de ses lèvres et la rend à Lycisca.

Vous avez de bon vin.

LYCISCA.

Que ton feu se ranime!
Vrai! Tu ne pourrais pas, toi le grand pantomime,
Toi, qui sur le théâtre as l'air si fanfaron,
Me danser seulement la danse du poltron!
Courage donc! Sais-tu par hasard où nous sommes?

MNESTER, à part.

Hélas!

LYCISCA.

Plaît-il? Voyez un peu tous ces grands hommes?
Je vais me repentir de t'avoir invité.
Invité, ce n'est pas le mot, mais souhaité...
Car tu sauras, mon cher, qu'ici c'est mon empire :

Je n'ai qu'à souhaiter. — Ah çà! mais veux-tu rire?

MNESTER.

Eh! ma foi, c'est encor le meilleur!... vous avez
Raison.

LYCISCA.

Où sommes-nous, dis donc?

MNESTER.

Vous le savez!

LYCISCA.

Si je m'en doute, moi, que Cerbère m'emporte!
Où suis-je? Où donc es-tu, Lycisca?... Mais qu'importe!
Feuille qui roule au gré de Zéphyre ou d'Auster,
Ai-je le droit de dire : Où suis-je? à Jupiter?
L'enfant abandonné, qu'un pêcheur de Calabre
Ramassa sur la dalle humide du Vélabre,
Doit vivre au jour le jour, et croire au lendemain :
Car Jupiter est bon! — il m'aime! — et, de sa main,
Parfois j'ai vu tomber, sur ma tête ravie,
Une perle, une fleur dont j'ai brodé ma vie! —
Buvons, Mnester, buvons! ce banquet radieux,
Ce portique embaumé sent les rois et les dieux!
Est-ce le vin de Crète aux parfums de verveines,
Ou le sang des Césars qui me brûle les veines?
Par le ciel! je me trouve à ma place au festin,
Dans ce lieu rayonnant!... Fussé-je au Palatin,
Fussé-je dans l'Olympe enflammé, — que je meure,
Comédien, je me sens ici dans ma demeure!

MNESTER.

Plus bas! plus bas!

LYCISCA.

Plus haut! Du vin, mon échanson!
Tout plein! La connais-tu, cette vieille chanson
Qui dit à Jupiter, à tous tant que nous sommes :
Il n'est qu'un seul bonheur pour les dieux et les hommes?

MNESTER.

Je ne la connais pas.

LYCISCA.

C'est un chant lesbien.
Une cithare! Écoute! et d'abord verse bien!

Mnester détache une cithare suspendue à l'un des vases de fleurs. Lycisca prélude vivement. Elle chante :

C'est pour aimer que sur terre nous sommes.
Aux buveurs d'eau les froids sermons!
Il n'est qu'un seul bonheur pour les dieux et les hommes :
Aimons!

Laissons les vieux, tristes, compter leurs sommes,
Jupiter foudroyer les monts!
Il n'est qu'un seul bonheur pour les dieux et les hommes :
Aimons!

MNESTER.

Ce n'est plus une femme!... Oh! quelle frénésie!
C'est Vénus délirante et folle d'ambroisie.

LYCISCA, chantant.

La mort viendra, — c'est le dernier des sommes...
Après avoir aimé, dormons!
Il n'est qu'un seul bonheur pour les dieux et les hommes :
Aimons!

Au refrain de la dernière strophe, Pallas soulève une tapisserie. On voit Agrippine qui désigne Lycisca à Claude, ivre d'hippomane.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CLAUDE, AGRIPPINE, PALLAS, DEUX ESCLAVES NOIRS, le poignard à la main.

AGRIPPINE.

Regardez!

CLAUDE.

Valéria! ma Valéria!... Mes yeux

S'élançant vers la table.

S'obscurcissent! mon sang bouillonne!... Terre et cieux!

MNESTER, épouvanté.

César!

LYCISCA.

César?

CLAUDE.

A moi, Germains! qu'on les saisisse!
A moi, centurions! A moi, Pallas! Narcisse!

AGRIPPINE.

Eh bien! vous ai-je fait, mon oncle, un faux rapport?
Est-elle revenue?

CLAUDE.

A la mort!

LYCISCA, terrifiée.

A la mort?...

Elle s'enfuit. Mnester, éperdu, s'agenouille.

AGRIPPINE, à Pallas.

Vous entendez, Pallas!

PALLAS.

César!...

CLAUDE.

Tuez l'infâme!

PALLAS.

Comment porter la main sur votre auguste femme?

CLAUDE.

Elle n'est plus ma femme! — Un divorce!

AGRIPPINE, à Pallas.

Pallas!

Elle présente à César un acte de divorce tout préparé.

Soyons témoins! — Voici l'acte, n'hésitez pas!

CLAUDE, signant.

Je signe!... Et puis... la mort!

Il s'assied, épuisé, en délire.

PALLAS, montrant le parchemin à Agrippine.

La moitié de la tâche...

Poursuivons! — Reculer serait stupide et lâche!

AGRIPPINE, à Pallas, après lui avoir donné l'arrêt de mort, qu'il met dans sa ceinture.

Vous, à Féria! — Tuez vite, — elle échapperait!

PALLAS.

Lycisca?

AGRIPPINE.

Je m'en charge! Éteignons le secret!

PALLAS.

J'y vais!

AGRIPPINE, aux esclaves noirs qu'elle lance à la poursuite de Lycisca.

A vous!

CLAUDE, égaré.

Tuez!

On entend au loin les fanfares qui annoncent le retour de Valéria.

PALLAS, avec épouvante.

Arrêtez!

Il entraîne Agrippine vers la terrasse.

AGRIPPINE.

Son cortége!...

Elle revient!

PALLAS, regardant au dehors.

Un mur de piques la protége!

AGRIPPINE.

Dieux!

PALLAS.

Nous sommes perdus!

AGRIPPINE, à Pallas.

Emmenez Claude, vous!

Claude est tombé lourdement affaissé sur un des lits du festin.

PALLAS, essayant de le soulever.

Impossible!

AGRIPPINE.

Oh!

PALLAS.

Sauvez Lycisca!... C'est pour nous

L'avenir!

AGRIPPINE.

Oui.

Elle sort précipitamment. Au signal de Pallas, les lumières s'éteignent.

PALLAS, cherchant dans l'ombre.

Mnester ?...

MNESTER, sortant de dessous la table avec précaution.

L'orage s'évapore...
Je vais donc m'en tirer pour cette fois encore !
Mais Valéria... tant pis !

Il fait un pas vers la porte par laquelle il est entré.

PALLAS, le frappant à la gorge avec son poignard.

Tiens !

Mnester pousse un cri, et tombe. Pallas s'enfuit.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, CLAUDE, toujours engourdi; MNESTER, luttant contre la mort; VALÉRIA, NARCISSE, GARDES, ESCLAVES, PORTE-FLAMBEAUX.

MNESTER, qui s'est traîné vers la porte des Lauriers, aperçoit tout à coup Valéria immobile sur le seuil de la galerie.

Elle encor!... Pardon !

Il expire à ses pieds.

VALÉRIA, saisie d'horreur.

Que veut dire ceci ?... Que se passe-t-il donc ?

NARCISSE.

Il examine le cadavre et ramasse le parchemin qui s'était échappé de la ceinture de Pallas, au moment où celui-ci tirait son poignard pour frapper Mnester.

Regardez !... un cadavre ! un acte de divorce !

L'ordre de votre mort!... En employant la force
Pour vous faire arrêter sur la route, — je crois
Que je vous ai sauvée encore cette fois!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Chez Valéria. — La grande salle des ambassadeurs, au Palatin. Une galerie.

SCÈNE I.

Au lever du rideau, des secrétaires écrivent. Des officiers passent et repassent dans la galerie.

NARCISSE, puis UN CENTURION.

NARCISSE, assis près de la table.

C'est étrange... pourquoi les restes d'un festin?
Pourquoi chez Valéria Mnester au Palatin?
Ce voile obscur, en vain je l'écarte, il retombe...
Le secret de Pallas est gardé par la tombe! —
Mais nous sommes vainqueurs!

A un Centurion qui entre.

Le rapport de la nuit?

LE CENTURION.

Rome est calme, seigneur; les cohortes, sans bruit,
Se groupent dans le camp : vous n'avez qu'à paraître.

NARCISSE.

C'est bien!

Le Centurion sort.

Oui, Valéria triomphe, et je suis maître.
Mon plus habile agent pour Misène est parti.
C'est au nom d'Agrippine, au nom de son parti,

Que la flotte demain se révolte. — Mon ordre
Est donné. — Silius périt dans le désordre.
Je frappe là sans doute un coup bien hasardeux;
Mais Silius ou moi : c'est trop de l'un des deux!

Entre un officier.

Eh bien! qu'est-ce?

L'OFFICIER.

Agrippine est toujours bien cachée,
Seigneur, — c'est vainement que nous l'avons cherchée.

NARCISSE.

Et Pallas?

L'OFFICIER.

On l'a vu s'enfuyant à cheval
Dans la campagne.

NARCISSE.

Il peut faire beaucoup de mal.
Qu'on l'arrête! A celui qui m'amène cet homme
Vingt-cinq mille écus d'or! Est-ce affiché dans Rome?

L'OFFICIER.

Partout!

NARCISSE.

Bien! — Maintenant, ces feux mystérieux
Qui le soir, sur la côte, hier frappaient nos yeux,
Et, vers la Campanie, au loin semblaient éclore,
Sait-on qui les a fait allumer?

L'OFFICIER.

On l'ignore.

SCÈNE II.

LES MÊMES, VALÉRIA.

VALÉRIA.

Narcisse! que cela ne vous occupe en rien.

NARCISSE.

C'est peut-être un signal, madame. Songez bien
Qu'on peut nous disputer chèrement la victoire;
Qu'Agrippine...

VALÉRIA.

J'y songe... Allez donc au prétoire;
Dites, pour entraîner les cœurs irrésolus,
Que j'attends Corbulon, ce soir, et Plautius!
Dites qu'avec mon fils j'irai voir les cohortes;
Répandez de l'argent, et bonne garde aux portes!

NARCISSE.

Qu'avez-vous décidé de Claude? En sa torpeur
Il vous appelle, et crie, et menace. — Il a peur.

VALÉRIA.

J'ai dit qu'on m'amenât César! Allez, Narcisse!

NARCISSE.

J'agirai de façon que tout vous réussisse,

A part. *A quelques officiers.*

Madame. — Et je reviens. — Vous m'accompagnerez.

Il sort.

SCÈNE III.

VALÉRIA, LICINIUS.

LICINIUS.

César est là, madame.

VALÉRIA.

Amenez Claude!

LICINIUS, à Claude.

Entrez,

Seigneur!

VALÉRIA.

Qu'on se retire! — Inspirez-moi! dieux sages!

Tout le monde sort.

SCÈNE IV.

VALÉRIA, CLAUDE.

CLAUDE.

Me tenir prisonnier! perfide qui m'outrages :
Moi! l'auguste empereur!

VALÉRIA.

Non! — Le trône est vacant.

CLAUDE.

Vacant?

VALÉRIA.

Vous n'êtes plus empereur.

CLAUDE.

Depuis quand?

VALÉRIA.

Depuis que mes soldats, témoins de votre orgie,
Vous ont relevé, lourd d'ivresse, en léthargie,
Sur la couche honteuse, où, seul et foudroyé,
Agrippine et Pallas vous avaient oublié !

CLAUDE.

Qui donc est l'empereur? Mnester, votre complice?

VALÉRIA, montrant la chambre de Britannicus.

Voulez-vous qu'un enfant vous entende et rougisse?

CLAUDE.

De vous, femme sans mœurs !

VALÉRIA.

De vous, pauvre insensé !

CLAUDE.

Cette nuit, quand vers vous je me suis avancé,
Ivre et folle, le front ceint de pampre et d'acanthe,
Vous chantiez furieuse, ainsi que la bacchante !

VALÉRIA.

Votre démence encor vous protége, sinon...

CLAUDE.

Mais je suis votre époux et votre maître!...

VALÉRIA.

Non !

CLAUDE.

Comment, non?

VALÉRIA.

Devant ceux qui m'ont calomniée,

Vous m'avez lâchement, hier, répudiée!

CLAUDE.

Ah! je t'aime pourtant beaucoup!...

VALÉRIA.

Et sans remord
Vous avez, malheureux, hier, signé ma mort!

CLAUDE.

Ah?

VALÉRIA, lui montrant l'acte de divorce.

Reconnaissez-vous cette œuvre de la fraude?
Voyez! c'est le divorce et la mort, — signé : Claude!
Je maintiens cet arrêt, je suis morte pour vous :
Ceci met le divorce et la tombe entre nous!

CLAUDE.

Je ne me souviens pas!...

VALÉRIA.

Claude! laissez-moi dire :
Ma bouche ne veut pas encore vous maudire.
Depuis qu'on m'a liée à vous, — depuis dix ans,
Je vis, le front courbé sous mes chagrins pesants.
Pourtant, fidèle épouse, irréprochable mère,
J'instruisais votre fils au respect de son père :
Claude! c'était possible alors.

CLAUDE.

Et ce n'est plus
Possible?

VALÉRIA.

La mesure est comblée : au surplus,

Ce n'est pas un grand tort que je pense vous faire.
Je rends Claude au métier de savant qu'il préfère :
Parmi ses cuisiniers, qu'il soit maître et seigneur.
Remerciez-moi donc, Claude, c'est le bonheur!

CLAUDE.

Me spolier ainsi, madame, — c'est injuste!
De quel droit m'ôtez-vous l'héritage d'Auguste?

VALÉRIA.

De quel droit laisserais-je assassiner mon fils,
Que vous n'avez pas su défendre? Je vous dis
Que Rome devenait quelque chose d'immonde,
Et que je veux sauver mon fils, Rome, et le monde!

CLAUDE.

Le Sénat m'a nommé le père des Romains,
La lumière du peuple et l'amour des humains.
Je suis le bienfaiteur du monde!...

VALÉRIA.

Non, vous dis-je!
Non! Vous êtes cet homme effrayant, ce prodige,
Qui, sur un lac, devant cinq cent mille témoins,
Un jour que les lions le divertissaient moins,
Fit jeter pêle-mêle aux ennuis populaires
Dix-neuf mille captifs, sur vingt-quatre galères!
Je crois les voir encore, ennemis de hasard,
Lorsque avant de mourir ils saluaient César :
Ils vous demandaient grâce, inoffensive armée,
Pleurant au souvenir de la patrie aimée! —
Non, répondit César, combattez sous mes yeux!

Oh ! l'effroyable cri qui monta vers les cieux !...
En vain, je vous priais d'arrêter le carnage,
En vain, les spectateurs détournaient leur visage
Plus pâle que celui de tous ces malheureux,
Qui frappaient sans colère et s'égorgeaient entre eux !...
Sur les vaisseaux brûlants, ces mornes agonies,
Ces râles, — jusqu'à Rome, au fond des gémonies,
S'en allaient réveiller dans leurs cages de fer
Les tigres haletants à l'espoir de la chair :
Ils n'éveillèrent pas la pitié dans votre âme !...
Le sang noya les cris, — le sang noya la flamme :
L'azur du lac immense en pourpre se changea !...
Dieu César, devant qui le ciel s'ouvre déjà,
Bienfaiteur, qui tenez le monde en votre garde,
Bourreau !... depuis ce jour, lorsque je vous regarde,
Je vois entre nous deux, je crois toujours sentir
Ce lac de sang qui monte et veut vous engloutir !

CLAUDE.

Tu me prives du trône, eh bien ! je me résigne.
Mais pardon, Valéria ! — dis, veux-tu que je signe
Ou la mort d'Agrippine ou la mort de Pallas ?
Toutes les deux ? — Voyons... tout ce que tu voudras.
Mais ne m'enferme pas, surtout aux heures sombres :
La nuit, quand je suis seul, j'ai peur, je vois des ombres !

VALÉRIA.

Par le crime, ce cœur n'est pas même romain !
Je craignais d'y trouver quelque chose d'humain.

SCÈNE V.

LES MÊMES, NARCISSE, puis LICINIUS, avec deux Centurions.

CLAUDE, à Narcisse.

A mon aide!

NARCISSE, à Valéria.

Il nous faut, pour que l'armée agisse,
Plautius, Corbulon surtout!

CLAUDE.

Mon bon Narcisse!...

NARCISSE, tournant le dos à Claude.

Il pourrait s'échapper : surveillons tous ses pas!
Sa déchéance, Rome encor ne la sait pas.
Craignez qu'on vous l'enlève ou par force ou par fraude:
Pour vous, comme pour moi, cet homme n'est que Claude;
Pour tout le monde, pour Agrippine surtout,
C'est encor l'empereur. — Qui tient Claude, tient tout!

VALÉRIA.

A Licinius.

C'est vrai! — Licinius, menez Claude sur l'heure
Au pavillon que j'ai fixé pour sa demeure.

NARCISSE.

L'endroit est bien choisi... Pourtant... confiez-moi
Le prisonnier, — cela vaut encor mieux, je croi.
Mes esclaves, j'en puis répondre.

VALÉRIA.

Je préfère

N'embarrasser que moi du soin de cette affaire.

A Licinius.

Merci. — Licinius, comme en vous j'ai trouvé
Un serviteur fidèle et cent fois éprouvé,
Je remets en vos mains Claude, restez-en maître;
Que nul, excepté moi, jusqu'à lui ne pénètre :
Que nul commandement, fût-il signé de moi,
Ne vous l'enlève. — Claude, enfin, — telle est ma loi, —
Claude ne sortira du lieu qui l'emprisonne
Que si je viens moi-même, et l'emmène en personne,
Moi-même! par la main! Vous répondez de lui!

LICINIUS.

Madame, j'en réponds!

Acclamations au dehors.

VALÉRIA.

Les prétoriens?

NARCISSE.

Oui.

Saluant Corbulon et Plautius, sans doute.

VALÉRIA, à Licinius, en lui indiquant une autre direction.

Non, prenez la terrasse, et vous suivrez la voûte.
Je m'en vais au-devant de nos braves amis.

Elle sort.

CLAUDE.

Quelle femme j'avais !... Une Sémiramis!

Il sort avec Licinius.

SCÈNE VI.

NARCISSE, seul.

Elle le laisse vivre?... Il peut servir à faire
La révolution qu'on voudra. — Bonne affaire!

SCÈNE VII.

NARCISSE, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur! seigneur! il est trouvé!

NARCISSE.

Qui donc? Pallas?

L'OFFICIER.

On vous l'amène.

NARCISSE.

J'ai gagné.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PALLAS, amené par des Germains.

NARCISSE.

C'est vous, hélas!
Quoi! mon pauvre collègue, on s'est donc laissé prendre?

PALLAS.

J'ai défait ma cuirasse, allons!

NARCISSE.

Je puis attendre :

Rien ne presse. Arrangez vos affaires d'abord. —
Vous êtes riche, vous !

PALLAS.

Je l'étais.

NARCISSE.

Par la mort !
Je ne dépouille pas mes ennemis à terre.
Le monde est grand, voyons, cherchez un légataire.

PALLAS.

Vous êtes magnanime ! Aurai-je seulement
Assez de temps encor pour faire un testament ?

NARCISSE.

Comment donc ? sommes-nous des Cimbres ? Veuillez dire
Si deux heures, ni plus ni moins, peuvent suffire ?

PALLAS.

Devinez-vous pourquoi j'aimerais vivre ?

NARCISSE.

Non.

PALLAS.

Pour vous récompenser d'avoir été si bon.

NARCISSE.

Oui-da !

PALLAS.

J'empêcherais d'un mot votre ruine.

NARCISSE.

Dites-moi seulement où se cache Agrippine ?

PALLAS.

Quittez l'impératrice ; — en dédommagement,

Je vous conduis auprès d'Agrippine.

NARCISSE.

Vraiment?

Le délire vous prend déjà, — c'est mauvais signe!
Y pensez-vous? J'irais quitter... — folie insigne! —
Valéria souveraine avec moi des Romains,
Pour Agrippine en fuite et presque dans nos mains!

PALLAS.

Agrippine vaincue, en sa chute profonde,
A plus de chance encor de régner sur le monde
Que Valéria.

NARCISSE.

Prouvez.

PALLAS.

Pour cette preuve-là,
Deux heures d'existence?

NARCISSE.

On donne ce qu'on a.
Que voulez-vous, mon cher? je n'avais que deux heures
De générosité.

PALLAS.

Pour des offres meilleures
Je garde mon secret.

NARCISSE.

Gardez. Vous avez tort. —
Une heure un quart vous reste, et le choix de la mort.

PALLAS.

Merci! mais un instant suffit pour qu'on choisisse :

C'est une heure de trop, — je vous la rends, Narcisse.

Il sort avec les Germains.

NARCISSE, à part.

Ces chances de régner en dépit de l'exil,

Le rappelant.

C'est le fameux secret? — Fort bien! — Pallas?

PALLAS, revenant.

Plaît-il?

NARCISSE.

Si je vous envoyais d'abord à la torture,
Vous n'en diriez pas plus?

PALLAS.

Moins encor, je vous jure.

NARCISSE.

Oh! je n'essaîrai point; je me trouve assez fort.
Vous mourrez, quand j'aurai besoin de votre mort. —
Antiphon!

Antiphon entre.

Conduisez Pallas, sous bonne escorte,
Au cachot du palais! Fermez-en bien la porte.
Si votre prisonnier s'échappe, — je vous plain!...
Les gibets sont debout sur le mont Esquilin.

A Pallas.

Infortuné collègue, adieu! Je vous dispense
D'être reconnaissant.

PALLAS.

Deux fois merci!

Il sort avec Antiphon.

SCÈNE IX.

NARCISSE, seul.

Je pense
Que c'est le bon moyen. — Pallas n'attendra pas
Que je dise : Il est temps, mourez, mon cher Pallas!
Comme avec de l'argent on peut tout faire, et comme
Antiphon, son geôlier, est précisément l'homme
Qui m'a tiré jadis, pour cent mille écus d'or,
De ce même cachot, — il va l'ouvrir encor,
Pour deux ou trois cent mille, à Pallas, dans une heure.
Pallas va s'échapper; Pallas, pris à mon leurre,
Va rejoindre Agrippine, — et je fondrai sur eux,
Tandis qu'ils renoûront leurs complots ténébreux.
Parfois, il faut savoir perdre afin qu'on retrouve :
Le loup m'indiquera les traces de la louve,

Fanfares. Narcisse regarde à la fenêtre.

Et moi... L'impératrice avec les généraux! —
Il sera toujours temps de penser aux bourreaux.

SCÈNE X.

NARCISSE, VALÉRIA, CORBULON, PLAUTIUS, OFFICIERS, COURTISANS, SÉNATEURS, ETC.

VALÉRIA.

Soyez les bien venus, seigneurs!... mais je désire
Qu'avant de proclamer mon fils chef de l'empire,
Vous pesiez sagement mes propositions.
Vous connaissez mes plans et mes intentions,

Consultez-vous encore : ici je vais attendre.
Prenez donc le parti que vous avez à prendre.

CORBULON.

Madame, il est facile à prévoir. — Mais, d'abord,
Tenez votre promesse !

NARCISSE, à part.

Allons ! un premier tort :
Avoir déjà promis quelque chose... Ah ! novice !

VALÉRIA.

Rien ne m'arrêtera, seigneurs, nul sacrifice,
Pour obtenir de vous le zèle que j'attend.
Vous allez en avoir la preuve dans l'instant.

CORBULON.

Merci, madame, au nom de Rome et de l'armée.
Nous, seigneurs, au Conseil !

Il sort avec Plautius et les officiers, sans répondre au salut de Narcisse.

SCÈNE XI.

NARCISSE, VALÉRIA.

NARCISSE, regardant Corbulon s'éloigner.

Ah ! sans ta renommée !...
Donc les honnêtes gens reviennent. Les voilà
Qui vont tout envahir : par bonheur je suis là !

Il se dirige vers la porte du Conseil.

VALÉRIA, l'arrêtant.

Narcisse, vous allez ?...

NARCISSE.

Où mon devoir m'appelle, —
Au Conseil.

VALÉRIA.

Demeurez.

NARCISSE.

A part.

Madame... Que veut-elle?

VALÉRIA.

Ce que vient de me dire à l'instant Corbulon,
Narcisse, vous l'avez entendu?

NARCISSE.

Tout au long.
Vous avez déjà fait des promesses, — sans doute
Pris des engagements?...

VALÉRIA.

Dont l'un, surtout, me coûte
A remplir... croyez-moi!

NARCISSE.

Quelque moyen subtil
Vous en dispensera, madame. — Quel est-il?

VALÉRIA.

Le règne de mon fils doit être mémorable :
Je le veux! — Trop longtemps Rome fut misérable :
Que le monde respire enfin!

NARCISSE.

Très-sagement

Pensé, madame. Il faut, à chaque avénement,
Qu'en apparence au moins le pouvoir s'adoucisse.
C'est consolant.

VALÉRIA.

Veuillez me comprendre, Narcisse.

NARCISSE.

Mais, madame, voyons, je vous comprends!...

VALÉRIA.

Non pas.

NARCISSE, à lui-même.

Cette froideur étrange et ce morne embarras...
Le regard méprisant dont m'accablait cet homme!...
S'agirait-il de moi?

VALÉRIA.

Voudriez-vous que Rome
Parlât si durement, que votre orgueil souffrît?

NARCISSE.

Rome, qui me connaît, sait que j'ai de l'esprit;
Rome sait qu'au besoin de tout je m'accommode,
Même de la vertu, lorsqu'elle est à la mode.
Sénèque est exilé, nous le rappellerons;
Ses maximes, eh bien, nous les pratiquerons!

VALÉRIA.

Oh! ne vous raillez point!... ma tristesse est réelle.
Malgré votre passé, je vous ai vu fidèle...
Je me sépare ici de vous, le cœur serré!

NARCISSE.

Vous! vous me...

VALÉRIA.

Je vous quitte.

NARCISSE, accablé.

Avoir tout préparé!...
Avoir souffert dix ans pour vous sous l'autre règne!
Je renverse Agrippine!... Il faut que je vous craigne! —
Vous détournez les yeux... Quoi! ne puis-je obtenir,
Madame, un seul regard, pas même un souvenir?

VALÉRIA.

Gardez cette fortune ou bien ou mal gagnée,
Vos trésors, dont cent fois Rome s'est indignée.

NARCISSE.

Est-ce vous qui parlez? — vous, mère de celui
Que j'élève à l'empire, ayant tout fait pour lui!
Pardon; mais, voyez-vous, aux jours les plus moroses,
Je n'aurais, moi, qui sais prévoir beaucoup de choses,
Je n'aurais jamais cru qu'on me dirait à moi :
Va-t'en! Britannicus n'a plus besoin de toi.
Va-t'en! Et pour que Rome aujourd'hui me pardonne,
Tombe!... A tes ennemis Valéria t'abandonne!

VALÉRIA.

Si je vous abandonne, est-ce à vos ennemis,
Narcisse? — Non, j'ai dû céder à mes amis!

NARCISSE.

Vos amis? Corbulon, Plautius!... Ah! madame,
Ils pourront vous servir, mais non de cœur et d'âme!
Vous verrez!... Corbulon est un ambitieux :

Donnez-lui des honneurs pour vous l'attacher mieux.
Plautius aime l'or, et sa fortune est mince :
Laissez-le dépouiller quelque riche province.
Mais vous, ne jetez point, téméraire déjà,
Le bouclier vivant qui seul vous protégea!

VALÉRIA.

Et Silius, est-il ambitieux, cupide?
N'est-on pas à l'abri sous une telle égide?

NARCISSE.

Silius! Ah! madame, écoutez, si jamais
Il vient vous reprocher Narcisse, — je promets
De partir... Attendez qu'un bonheur vous l'amène,
Attendez...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, UN HUISSIER, SILIUS.

L'HUISSIER, annonçant.

Le préfet de la flotte à Misène!

NARCISSE, apercevant Silius.

Silius! Oh! les feux!... leur signal convenu!
Les feux! On m'a joué.

VALÉRIA.

Narcisse, il est venu.

NARCISSE.

Je pars! — Adieu, madame, adieu! — Ma récompense,
C'est aujourd'hui l'exil, — demain la mort, je pense?

VALÉRIA.

Vous vivrez! — partez donc. Vous n'avez pour délais
Que deux heures dans Rome, une heure en ce palais.

NARCISSE.

Merci, madame.

VALÉRIA.

Adieu!

NARCISSE, à part.

Deux heures! j'ai deux heures.
Du calme! il n'est pas temps, Narcisse, que tu pleures

A Valéria.

Adieu donc!

Il sort.

SCÈNE XIII.

VALÉRIA, SILIUS.

VALÉRIA.

Silius! je vous le garantis,
La démence et le vice à jamais sont partis.

SILIUS.

Ah! Valéria, le cœur plein d'angoisses mortelles,
Depuis huit jours, n'ayant point reçu de nouvelles,
Point de signal, j'étais venu jusqu'à Fondi;
Soudain, à l'horizon les feux ont resplendi.
Jugeant que vous aviez besoin de moi, sans doute,
J'ai laissé mon ami Cécina sur la route.
J'accours, j'ai tout appris, — j'arrive à temps, je croi.

Madame, je suis prêt!... qu'ordonnez-vous de moi?

VALÉRIA.

Vous allez le savoir.

L'HUISSIER, annonçant.

Les généraux, madame!

Ils sortent du Conseil.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CORBULON, PLAUTIUS, OFFICIERS, SÉNATEURS, PRÊTRES, VESTALES, PEUPLE, ESCLAVES DU PALAIS.

VALÉRIA, aux généraux.

J'ai fait ce qu'on réclame :
Narcisse est éloigné.

CORBULON.

Comme nous l'exigions :
Comptez sur nous, madame, et sur nos légions!

SILIUS, aux généraux.

Et voici le préfet de la flotte lui-même,
Qui vient se joindre à vous.

VALÉRIA.

Le moment est suprême!
Faites un empereur, vous, l'épée et la loi :
Je vous demande tout pour mon fils, rien pour moi.
Je me trompe!... Un divorce aujourd'hui me retire,
Seigneurs, le nom d'épouse et le droit à l'empire;

Je dois, réalisant l'espoir où je vécus,
Donner un protecteur à mon Britannicus;
Je veux choisir un cœur loyal, un nom sans tache,
Une main ferme et pure où la mienne s'attache,
Un père glorieux pour mon fils, un époux
Qui soit digne de moi, qui soit digne de vous!

SILIUS, à part.

Un époux!...

VALÉRIA.

Maintenant, si pour le bien de Rome
J'ai la conviction qu'il existe un tel homme,
Qu'il mourrait volontiers pour mon fils et pour moi;
S'il est là, parmi vous, seigneurs, si je le voi,
Confirmant dans son cœur, en paroles de flamme,
Tout ce que vous exprime et ma bouche et mon âme;
Si je l'aime, cet homme au cœur vraiment romain :
N'ai-je donc pas le droit de lui tendre la main?
N'ai-je donc pas le droit, aujourd'hui, de lui dire :
Vous que tant de vertus font digne de l'empire,
Acceptez Valéria pour femme... Silius!
Prenez pour votre fils mon fils Britannicus!

Mouvement.

SILIUS.

Moi! moi!... Mourir pour vous, c'était ma seule envie!...
Mais, madame, à présent, c'est trop peu de ma vie!

VALÉRIA, à Silius.

Ce que Rome a de plus illustre est sous nos yeux :
Devant Rome, devant tous ces noms glorieux,

Nous allons échanger nos serments... car nous sommes
Unis devant les dieux qui voient le cœur des hommes!

Aux assistants.

Puis, lorsqu'à Silius j'aurai donné ma foi,
Silius, mon époux, aux termes de la loi,
Va pour un an quitter ce palais, ma demeure :
Il rejoindra sa flotte à Misène... sur l'heure.
Je veux, au Capitole, où le flamine attend
Mon fils, pour le nommer César dans un instant,
Je veux porter, — crédule au bonheur qui s'éveille, —
Un front purifié des hontes de la veille.
C'est à vous, Corbulon, c'est à vous, Plautius,
D'être ici mes témoins. Les vôtres, Silius,
Choisissez-les, suivant la loi, suivant l'usage.

UN HUISSIER.

Cécina vient d'entrer au palais.

SILIUS.

Doux présage!
Il vient; l'ami fidèle, envoyé par les dieux,
Témoigner que ce jour est le plus radieux,
Le plus beau de ma vie!... Oh! pardonnez, madame!

Il va au-devant de Cécina.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, CÉCINA.

SILIUS.

Voici l'impératrice, ami... voici ma femme!

CÉCINA.

Ta femme?

Apercevant Valéria.

Ah!

SILIUS.

Qu'as-tu?

CÉCINA.

C'est... l'impératrice?

VALÉRIA, cessant de causer avec Corbulon.

Eh bien!

Qu'est-ce donc?

SILIUS, à Cécina.

Tu parais ému, pourquoi?

CÉCINA.

Rien, rien.

SILIUS.

Parle!

VALÉRIA, à Silius.

Je vous attends!

Silius fait un pas vers elle.

CÉCINA, arrêtant Silius.

Ton honneur me regarde.

Tu n'épouseras pas cette femme!

VALÉRIA.

Oh!

SILIUS.

Prends garde!

CÉCINA, bas à Valéria.

Madame, n'est-ce pas, vous me reconnaissez?...

Et vous comprenez bien, et j'en ai dit assez?

VALÉRIA, reculant effrayée.

Que veut cet homme avec ses regards pleins d'outrage?
S'il n'est pas fou, cet homme, il a bien du courage!

Elle court à Silius.

Silius! pourquoi donc vous troubler à ce point?
Pourquoi me fuir?

SILIUS.

J'ai peur!

VALÉRIA, à Cécina.

Si tu ne parles point,
Si tu n'expliques point toute cette insolence,
Tes gestes, tes discours, tout, jusqu'à ton silence!...

SILIUS.

Il le faut! il le faut!

CÉCINA.

Ainsi vous le voulez,
Madame?

VALÉRIA.

Je le veux!

CORBULON, à Plautius.

Qu'est-ce à dire?

VALÉRIA, à Cécina.

Parlez!

Anxiété générale.

CÉCINA, à Silius.

Demande à Valéria si, lorsqu'en Ionie
L'empereur l'envoyait fonder la colonie,

Elle ne passa point douze heures, l'an dernier,
Secrètement à Smyrne!

VALÉRIA.

A quoi bon le nier?

CÉCINA.

Et ce jour-là, quel nom eut-elle soin de prendre?
Demande à Valéria.

SILIUS.

Dieux!

VALÉRIA.

Je ne puis comprendre...

CÉCINA.

Le soir, nous étions seuls, elle se démasqua...
Je la vis! — cette femme...

SILIUS.

Eh bien?...

CÉCINA.

C'est Lycisca! —
Parfum qui passe — éclair qui passe — amour profane!

Murmures dans la foule.

VALÉRIA.

Moi!

CÉCINA.

C'est l'impératrice au jour, — la courtisane
Aux flambeaux... C'est l'épouse, enfin, chassée hier,
La maîtresse d'un vil histrion, d'un Mnester!

Mouvement d'indignation.

VALÉRIA.

Moi! moi!

TOUS.

Oh!

CÉCINA.

Je voulais me taire, je la nomme
A regret, — Lycisca!

VALÉRIA.

Qu'ai-je fait à cet homme?
Je ne le connais pas, — Silius, vous voyez, —
Est-ce que par hasard, dites, vous le croyez?

SILIUS.

C'est mon ami, mon frère; à lui seul je me fie.
Justifiez-vous donc!

VALÉRIA.

Que je me justifie!

SILIUS, s'éloignant.

Adieu, madame, adieu!

VALÉRIA.

Silius!... un moment!

SILIUS.

Laissez-moi!

VALÉRIA.

Silius! il ment!

SILIUS, s'arrêtant.

Prouvez qu'il ment!

VALÉRIA.

Que prouve-t-il, cet homme accusant une femme?

CÉCINA.

Je suis là, moi, j'affirme et j'attends.

VALÉRIA.

C'est infâme!

Ah!... mon fils!

Elle perce la foule et reparaît aussitôt tenant son fils par la main.

Viens! — personne ici ne me défend,
Personne! — Cécina, voici mon noble enfant!
Approchez! et la main sur cette tête pure,
Jurez, devant ce front qui n'a point de souillure,
Jurez donc, — je vous mets au défi de jurer
Que vous avez le droit de me déshonorer!

CÉCINA, à Silius.

Prends mon épée, et frappe au cœur, — je t'en conjure!
Là. — Je souffrirai moins!

Se tournant vers la foule.

— J'ai dit vrai.

Étendant la main sur la tête de l'enfant.

Je le jure!

Valéria s'élance et reprend son enfant dans ses bras; puis elle chancelle. — Ses femmes emmènent Britannicus. — Silius et Cécina sortent précipitamment. — Corbulon, Plautius, officiers, soldats, sénateurs, tout le monde se retire avec stupeur, dans un lugubre silence. Valéria reste seule anéantie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

La grande terrasse des jardins de Lucullus. — Au fond, un large escalier qui plonge dans la vallée du Tibre. A droite, sous les cyprès et les pins, le péristyle d'un édifice de style grec. Statues de marbre découpant leurs contours sur l'ombre des allées. Le crépuscule du matin empourpre la cime des arbres. Ciel rougeâtre et voilé.

SCÈNE I.

VALÉRIA, LA GRANDE VESTALE.

ÆLIA.

Reposez-vous ici.

VALÉRIA, tombant sur un banc de marbre.

Ma force est épuisée!...
Cette course, la nuit, dans Rome — m'a brisée.
Nous devons être loin, bien loin... Où sommes-nous?

ÆLIA.

Pauvre amie, aux jardins de Lucullus, — chez vous.
Votre Britannicus est là; soyez tranquille.

Elle indique le pavillon caché sous les arbres.

VALÉRIA.

Lorsque tu m'entraînais, Ælia, par la ville,
Oh! que tout semblait noir, effrayant! — n'as-tu pas,
Derrière moi, dans l'ombre, entendu comme un pas?

ÆLIA.

Personne, Valéria, ne vous suit plus!... Personne,
Hélas!

VALÉRIA.

Mes ennemis!

ÆLIA.

Lui-même, il t'abandonne, —
Silius!...

VALÉRIA.

Silius a bien fait d'échapper
Au flot sombre qui monte et va m'envelopper.

ÆLIA, prêtant l'oreille.

Attends!... Quel est ce bruit?

VALÉRIA.

Dans cette allée?... Écoute.

ÆLIA.

Une course rapide, essoufflée...

VALÉRIA.

Oui. — Sans doute
Un proscrit.

ÆLIA.

Un bourreau peut-être! — Oh! cache-toi!

Elle entraîne Valéria derrière un massif.

SCÈNE II.

LES MÊMES, cachées, SILIUS, avec PHILARQUE, CHRYSON et DEUX ESCLAVES.

SILIUS, à Chryson.

Vous, avec Cécina!

Chryson part.

A Philarque.

Les chevaux !... rien sans moi !

Au Tibre.

Philarque et les deux Esclaves descendent l'escalier.

Pauvre femme ! où s'est-elle égarée ?...
Que je la sauve, au moins, l'ayant déshonorée !
Valéria !

VALÉRIA, le reconnaissant dans l'ombre.

Silius !

SILIUS, courant à elle.

Vous ! — Enfin ! je vous voi...
Merci ! dieux bons ! merci ! — Je vous cherchais.

VALÉRIA.

Qui, moi ?

SILIUS.

Du temps qu'on vous nommait l'auguste impératrice,
Par devoir je serais mort pour votre service,
J'étais votre soldat : je vous avais prêté
Serment d'obéissance et de fidélité.
Madame, je me suis souvenu, — tard, sans doute !
Pardonnez-moi ! — J'accours sur vos pas ; cette route
Va nous conduire au bord du Tibre, où mes amis
Feront, pour vous sauver, tout ce qu'ils m'ont promis.
Nous avons un abri sûr, — mais fuyez bien vite,
Madame ! — Je vous dois la vie, et je m'acquitte...

ÆLIA.

Oh !

SILIUS, à Valéria.

Tout vous abandonne, armée et généraux.

La lutte est impossible : à présent les bourreaux !
Fuyez!... Entendez-vous cette rumeur confuse?...
Eh bien! vous hésitez, madame?

VALÉRIA.

Je refuse.

SILIUS.

Mais c'est chercher la mort!

VALÉRIA.

Je n'y veux pas courir;
Je l'attends. — J'ai choisi la place pour mourir!

ÆLIA, douloureusement.

Ma Valéria!

Elle tombe assise sur le banc.

SILIUS.

Madame!...

VALÉRIA, se détournant de Silius.

Ælia, cœur austère!
Tu planes au-dessus des fanges de la terre,
Ne pleure pas. — Écoute, ô ma douce Ælia!
O toi qui n'as jamais douté de Valéria :
Quand je ne serai plus qu'une pensée amère,
Aime Britannicus, qu'il retrouve sa mère!...

ÆLIA, sanglotant.

Oh!

VALÉRIA, penchée sur Ælia, qu'elle embrasse.

Ce reste sacré du sang impérial,
Sauve-le des méchants qui m'ont fait tant de mal!

Toi, que les affligés nomment leur blanche étoile,
Cache le pauvre enfant dans les plis de ton voile;
Partage avec celui que ton sein abrita
Cet humble et pur froment des autels de Vesta.
Moi, je ne pourrai plus, cendre au vent dispersée,
Te rendre grâce à toi, que je tiens embrassée :
Mais, quand tu passeras, morne, courbant le front,
Sur la bruyère en fleur où mes os dormiront,
Quand tu viendras parmi ces arbres, noble femme,
Sous l'ombre où va bientôt s'évanouir mon âme,
Oh! du fond de la terre où je n'oublierai pas,
Morte, je baiserai la trace de tes pas!
Du fond des bois charmants où la feuille se joue,
Dans la brise qui passe en effleurant ta joue,
Je te dirai : Merci, toi que le ciel défend,
Merci, bonne Ælia, mère de mon enfant!

ÆLIA, d'une voix pleine de larmes.

Déesse, étends sur nous cette main qui protége!

Elle se dirige lentement vers le pavillon.

SILIUS, à Valéria.

Vous ne me parlez pas, à moi!

VALÉRIA.

Que vous dirai-je?
Depuis qu'un jour mon cœur s'est ouvert à vos yeux,
Seigneur, je n'ai plus rien à vous dire.

SILIUS.

Grands dieux!
Dites-moi seulement que vous allez me suivre;

Acceptez un asile, et consentez à vivre!

VALÉRIA.

Je n'accepte plus rien de vous.

SILIUS.

Mais je vous dis
Que c'est vous perdre, et perdre à la fois votre fils!

VALÉRIA.

Mon fils est dans les bras de la grande vestale :
Il est sauvé! — Songez à vous! l'heure est fatale, —
Votre ami Cécina pourrait être inquiet...
Ce n'est point, à coup sûr, lui qui vous envoyait!

SILIUS, avec désespoir.

Votre mort va peser sur moi!... J'en rendrai compte!

VALÉRIA.

Qu'est-ce donc que ma mort à côté de ma honte?

SILIUS.

Mais si rien n'avait pu vous chasser de mon cœur,
Mais si je vous aimais encor, toujours!...

VALÉRIA.

Seigneur,
Prenez garde! Ce mot souille qui le profane :
Vous n'avez pas d'amour pour une courtisane.
Adieu!

SILIUS.

Moi! vous laisser mourir, mourir ainsi!
Non, Valéria! — Dût-on vous arracher d'ici,
Oh! nous vous sauverons... de force, — ou, sur mon âme!

Vous ne mourrez pas seule, entendez-vous, madame?

Il s'élance par l'escalier qui mène au Tibre.

SCÈNE III.

VALÉRIA, puis ÆLIA.

VALÉRIA, seule. Elle le regarde s'éloigner.

La mort sera venue avant toi, Silius! —
Un baiser sur le front de mon Britannicus,
Et mes longues douleurs vont dormir apaisées!

Cherchant autour d'elle.

Viens, Ælia!

ÆLIA, sortant précipitamment du pavillon.

Dieux!

VALÉRIA.

Quoi?...

ÆLIA.

Les portes sont brisées!...
Les serviteurs en fuite, ou morts!... Quand j'ai couru
Vers ton fils...

VALÉRIA.

Ciel! mon fils?...

ÆLIA.

Il avait disparu.

VALÉRIA.

Oh! mon Britannicus!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NARCISSE, ESCLAVES ARMÉS, puis SILIUS.

NARCISSE, paraissant sur le seuil du pavillon.

C'est moi qui l'ai fait prendre.

VALÉRIA.

Narcisse!

NARCISSE, à Ælia.

Il désigne les esclaves qui attendent.

Vous, suivez ces gens; — on va vous rendre Britannicus. — Allez!

ÆLIA, tenant Valéria embrassée.

Jamais!

VALÉRIA, tristement.

Pars!

ÆLIA.

A l'instant!

Elle sort avec les esclaves.

NARCISSE, à Valéria en lui présentant un parchemin scellé du cachet impérial.

Madame, de la part de l'empereur.

VALÉRIA.

J'entends...

Allié de Pallas?

NARCISSE.

Lisez.

VALÉRIA, lisant.

« César Auguste... »

Elle froisse le parchemin.

Oui, — mon arrêt de mort! — de votre main, c'est juste,

NARCISSE, froidement.

Le prince a commandé, je ne discute point.

VALÉRIA, tombant assise, avec désespoir.

Mourir déshonorée, oh! c'est horrible! — Au point
Que je souhaiterais presque aujourd'hui de vivre.

NARCISSE, s'approchant d'elle, à demi-voix.

Le voulez-vous?

VALÉRIA.

Comment?

NARCISSE.

Oui, voulez-vous me suivre;
Voulez-vous? — Je vous mène à Claude, à l'empereur.
Je lui dis : Réparez une fatale erreur;
On a calomnié Valéria, des infâmes!...
Votre épouse, — elle est chaste et pure entre les femmes.

SCÈNE V.

LES MÊMES, SILIUS.

Silius, qui remontait l'escalier du Tibre, s'arrête, frappé par les derniers mots de Narcisse, et se cache derrière une statue pour écouter.

VALÉRIA.

Vous raillez!

NARCISSE.

Chaste et pure, — et je le prouve à tous!

VALÉRIA, se levant.

Ainsi, vous prouveriez mon innocence, vous,
Narcisse? — Prenez garde! Hélas! point d'ironie,

Se jouer d'une femme en proie à l'agonie,
C'est d'un lâche! — Mais l'homme abandonné, maudit,
Qui raillerait, disant ce que vous m'avez dit, —
Oh! celui-là, les dieux n'auraient pas de supplice
Assez cruel pour lui... Prenez garde, Narcisse!

NARCISSE.

Hier, quand vous me chassiez, mes espions ont vu
Pallas, qui s'évadait comme j'avais prévu.
Ils l'ont suivi. — Bientôt Pallas, avec mystère,
Revint, accompagnant une femme en litière.

VALÉRIA.

Agrippine?

NARCISSE.

Attendez!... j'avais compris déjà.
Rentré par les jardins, Pallas se dirigea
Vers l'endroit du palais que le couchant regarde;
Licinius avait mis une forte garde
Autour du pavillon où Claude était captif :
Dans l'ombre, à quelques pas, je me glissai furtif.
Mes gens n'étaient pas loin; — par une obscure allée,
Pallas vint, conduisant cette femme voilée...

VALÉRIA.

Ah!

NARCISSE.

Tous deux, sans me voir, passèrent près de moi.
« Allons, disait Pallas, n'ayez aucun effroi;
« Encor cette démarche, et puis vous êtes libre :
« On vous rendra Mnester et la maison du Tibre.
« Claude est là! Soulevez votre voile en montant, —

« Ceux qui gardent la porte ouvriront à l'instant :
« Faites signe à César, rien qu'un signe, madame, —
« Il accourra vers vous. »

VALÉRIA.

Grands dieux! mais cette femme?...

NARCISSE.

Cette femme, écartant son voile, découvrit
Son visage à la porte, et la porte s'ouvrit.
Elle fit signe à Claude, il accourut vers elle.

VALÉRIA.

Mais qui donc?...

NARCISSE.

Ma stupeur était profonde, et telle
Que je n'avais plus même au cœur un battement.
Car cette femme, — alors je vis distinctement
Ses traits sous un rayon de lune... Oh! j'en frissonne!
C'était l'impératrice elle-même, en personne;
Valéria, c'était vous! — L'empereur lui cria :
« Tu viens me délivrer!... merci, ma Valéria. »
Pallas, en même temps, lui disait à l'oreille :
« Merci! je suis content de vous, — c'est à merveille,
« Lycisca. »

VALÉRIA.

Lycisca! Dieux cléments!

SILIUS, à part.

Lycisca!

NARCISSE.

Alors, madame, alors pour moi tout s'expliqua :

J'avais là, sous mes yeux, l'instrument de ruine
Et le secret vivant de Pallas, d'Agrippine, —
Celle qui chez Mnester passait pour Valéria,
Celle qui vous perdit, et qui vous sauvera!

VALÉRIA.

O mon fils!

SILIUS, de l'endroit où il est caché.

Mon amour!

NARCISSE.

Sous le feuillage sombre
Tous trois disparaissaient: je fonds sur eux dans l'ombre.
Pallas épouvanté fuit, — je l'aurai bientôt.
J'ai Claude et Lycisca, c'est tout ce qu'il me faut.
Claude, — c'est la puissance entre mes mains, terrible :
Lycisca, — c'est le mot de cette énigme horrible.
Ainsi, vous le voyez, j'ai joué de bonheur :
Je tiens votre existence, et je tiens votre honneur.

SILIUS, s'élançant près de Valéria.

Pardonnez-moi!

VALÉRIA, à Silius.

Vois-tu?

NARCISSE, à part.

Toujours lui!

SILIUS, à Valéria.

Oh! pardonne!

Allant à Narcisse, à demi-voix.

Ma vie, elle est à vous, — prenez! Je vous la donne
Pour ce que vous venez de m'apprendre, — à l'instant,
Si vous voulez.

NARCISSE.

C'est bien.

VALÉRIA, qui les suit des yeux avec anxiété.

Que disent-ils?

SILIUS, à Narcisse.

Pourtant
Songez que, d'ennemis encore enveloppée,
Valéria peut avoir besoin de mon épée!...
Aujourd'hui, sauvons-la! Je suis à vous demain.

NARCISSE.

Votre parole!

SILIUS.

Mieux encor, voici ma main!

Il lui tend la main.

NARCISSE, d'une voix ferme.

Au prétoire! — Montrons l'auguste impératrice,
Montrons la courtisane! — Au prétoire!

SILIUS.

Narcisse!
Moi, je ramènerai Corbulon, Plautius.

NARCISSE.

Allons, criant partout : Vive Britannicus!
Entraîner sur nos pas l'armée obéissante.

VALÉRIA.

Allons dire à mon fils que je suis innocente!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, prêts à partir, CÉCINA, blessé, gravissant les marches qui conduisent au Tibre.

CÉCINA.

Silius! Silius!

SILIUS.

La voix de Cécina!

CÉCINA.

Au meurtre! Ils ont tué sous mes yeux Valéria!

NARCISSE.

Que dit-il?

SILIUS, courant à Cécina qu'il prend dans ses bras.

Blessé!

CÉCINA.

Avec angoisse.

Moi!... ce n'est rien... Pauvre femme!
Morte ainsi!... c'est affreux!

SILIUS, lui montrant Valéria.

Mais la voilà!

CÉCINA, frappé de stupeur à la vue de Valéria.

Madame!...

Il tombe.

Ah! madame, pardon!... C'est l'autre que Pallas
Égorgeait... Lycisca!

NARCISSE.

Lycisca!... Dieux!

Il sort brusquement.

VALÉRIA.

Hélas!
Encore ce malheur, je m'y devais attendre.

SILIUS, montrant Cécina, qui vient d'expirer.

Noble cœur! il est mort en croyant vous défendre...
Pardonnez-lui le mal qu'il vous a fait, à vous.

VALÉRIA.

Oh! oui.

SILIUS.

Cédons aux dieux!... les dieux sont contre nous.

VALÉRIA.

Un seul moment de plus, je resterais infâme!...
Il faut leur arracher le corps de cette femme. —
Viens, montrons son visage aux soldats, près du mien!
On verra si, debout au camp prétorien,
Je suis la femme abjecte ou la femme insultée!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, NARCISSE.

NARCISSE, avec une sombre résignation.

Vous êtes bien perdue! — Ils l'ont décapitée!

VALÉRIA.

Dieux!

SILIUS.

Horreur!

VALÉRIA.

Agrippine!... Oh! je te reconnais!

NARCISSE.

César est à Pallas... César que je tenais!
Ils viennent, hâtez-vous!

Il s'adosse au piédestal d'une statue, s'appuie sur son épée et attend.

VALÉRIA, à Silius.

Voici l'heure éternelle!

SILIUS.

Maintenant que la mort nous couvre de son aile,
Et me donne le droit, chaste sœur de l'hymen,
D'appuyer sur mon cœur et mes lèvres ta main,
Je trouve que la mort est pleine de caresse,
Belle comme l'amour et comme la jeunesse!

VALÉRIA, éperdue.

La mort! ô Silius!... Oh! ne dis pas cela!
La mort est caressante et belle pour ceux-là
Qui s'en vont fatigués de bonheur; — mais ma vie
Aura passé lugubre, et de honte suivie :
Aujourd'hui, Silius, c'était mon premier jour,
Et la mort me prend tout, la jeunesse et l'amour!

SILIUS.

Eh bien donc! essayons de vivre!...

Il tire un poignard.

VALÉRIA, lui montrant les soldats qui envahissent les jardins par toutes les avenues.

Tiens! — Regarde!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PALLAS, SOLDATS, PORTE-FLAMBEAUX, ESCLAVES, ETC.

PALLAS, triomphant.

Soldats! fermez le parc! — Aux portes! — Bonne garde.—
Tout ce qui n'est pas Claude, Agrippine ou Pallas,
Tuez!

Apercevant Narcisse immobile.

Ah!

A Narcisse.

Vous aviez un ordre, — n'est-ce pas?
Un ordre de César? — J'en suis fâché, Narcisse;
Mais, quand César commande, il faut qu'on obéisse.
Je voulais vous sauver... cela m'est défendu :
Je ne puis rien.

Un centurion se place près de Narcisse.

NARCISSE, froidement.

Pallas! bien joué, — j'ai perdu.

Il sort avec le centurion.

VALÉRIA.

N'accusez point Narcisse, — il m'est venu remettre
Ici, depuis longtemps, l'ordre de votre maître.

PALLAS.

Mais le centurion alors, où donc est-il?

VALÉRIA.

Je suis l'impératrice! Un centurion vil
N'est pas fait pour me voir à ses pieds abattue.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AGRIPPINE, puis DOMITIUS.

AGRIPPINE.

Un centurion, c'est une épée! Elle tue,
Et se tait!

VALÉRIA.

Bien! — Un jour, rappelez-vous ce mot, —
Lorsque vous régnerez, madame!

AGRIPPINE.

Allons! il faut
Mourir... César le veut. Les armes, le supplice,
La main qui frappera... Vite, qu'elle choisisse!

VALÉRIA.

Dieux qui m'avez donné l'âme, dieux de l'éther!
Dieux Mânes que je vais rejoindre, dieux d'enfer!
Vous qui soufflez au crime une terreur glaçante,
Je vous prends à témoin que je meurs innocente!...
Je choisis.

Elle va vers Silius, dont la main droite tient un poignard. Elle passe un bras autour du cou de Silius et saisit la main armée, qu'elle soulève jusqu'à son cœur. — Le poignard s'enfonce dans sa poitrine; elle le retire, baise la main de Silius, qui a détourné les yeux; et lui tendant le poignard, souriante :

A toi!

SILIUS.

Non! pas même ce bonheur!...
Jusqu'au dernier instant, gardien de votre honneur,
Je veux dire au bourreau, fût-ce dans la torture,

Qu'on vous a diffamée, et que vous étiez pure!

Il jette le poignard.

VALÉRIA, chancelant.

Oh! Silius... merci!

Elle tombe.

PALLAS.

Vive Claude empereur!

LES SOLDATS.

Honneur à César Claude!

LE PEUPLE.

A César Claude, honneur!

AGRIPPINE, se penchant sur Valéria.

Valéria! si les dieux savent ton innocence,
Va, les hommes jamais n'en auront connaissance!

VALÉRIA, se soulevant et montrant Silius.

Il sait tout!... et mon fils le saura!

AGRIPPINE.

Lui! pas plus!...
Ton fils verra régner mon fils Domitius!

VALÉRIA, debout, une main sur sa blessure, montrant Domitius.

Ton fils Domitius!... ce vainqueur éphémère, —
Ton fils sera Néron!... Ton fils tuera sa mère!

Agrippine, épouvantée, s'écarte de son fils. Valéria retombe et meurt.

FIN DE VALÉRIA.

LA

JEUNESSE DE LOUIS XI

Ce drame est bien à toi, ce drame que rêvait
Le poëte, perdu dans ses pensers funèbres.
Triste, épargnant mes yeux, déjà pleins de ténèbres,
Quand je dictais ces vers, ta main les écrivait.

Ce 30 Septembre 1859.

AVANT-PROPOS

> Il se passa (à Chinon), entre Jeanne d'Arc et Charles VII, une scène mystérieuse... Le Roi l'entretint seul à seule. Les principaux documents contemporains affirment que le Roi reçut alors des « *signes certains* » de la mission de la Pucelle, et qu'elle lui dit « *aucunes choses secrètes, quelque chose de grand, que nul ne pouvait savoir, sinon Dieu et lui.* »
>
> HISTOIRE DE FRANCE, par H. Martin, VIe volume, page 153 (deuxième édition).

Cette pièce, que j'aurais dû nommer plutôt LE SECRET DU ROI, puisqu'elle est sortie presque tout entière de l'épigraphe qu'on vient de lire, est, bien à tort peut-être, celui de tous mes drames que je préfère, surtout depuis nos désastres. Est-ce à cause du sujet, tout national, tout français, qui n'est pas sans analogie avec nos derniers malheurs et nos espérances?... à cause des grands

noms de capitaines, et des vieux souvenirs de la patrie, sur lesquels flottent la bannière et l'ombre auguste de Jeanne d'Arc? — Est-ce enfin parce que ce drame occupa longtemps ma pensée, alors que, ne pouvant écrire sous le voile qui obscurcissait déjà mes yeux, je vivais pour ainsi dire avec lui, et dictais mes vers, quand ma mémoire était trop pleine, à la chère compagne de ma solitude? — Voilà, sans doute, le double motif de ma prédilection.

Quoi qu'il en soit, ce drame, essentiellement historique dans ses détails, et par l'étude sérieuse des mœurs et des caractères de l'époque qu'il représente, on pourrait à la rigueur le traiter aussi de paradoxe, comme *Valéria*. Il repose en effet sur un point d'histoire obscur, mais incontestable, qu'on retrouve chez presque tous les chroniqueurs du temps de Charles VII, raconté à peu près de la même manière que dans la belle et savante histoire d'Henri Martin. Ce fait mystérieux ne sera jamais éclairci, et chaque historien peut l'expliquer à sa guise. Il appartenait donc, de plein droit, au domaine de l'imagination : c'était une bonne fortune pour le poëte dramatique.

Il y a encore, dans la Chronique de Monstrelet, un autre passage qui ouvre un champ libre aux hypothèses. C'est aux derniers jours de la Pra-

guerie, lorsque Charles VII veut bien pardonner au Dauphin rebelle, mais non point à ceux qui l'ont secondé dans sa révolte. Et comme le Dauphin, presque menaçant, dit qu'il va retourner vers ses amis, s'il n'obtient pas leur grâce : — « Les portes vous sont ouvertes ! répond le Roi courroucé. Je ne vous retiens pas ; « *car, au* « *plaisir de Dieu, nous trouverons aucuns de* « *notre sang qui nous aideront mieux à main-* « *tenir et entretenir notre honneur et sei-* « *gneurie.* »

Il est hors de doute que Charles VII songea sérieusement à déshériter son fils, selon la coutume mérovingienne; mais en faveur de qui? Là se dresse l'énigme.

Peut-être à ce propos l'histoire du Masque de fer m'a-t-elle repassé dans l'esprit, cette histoire expliquée de tant de façons toutes plus étranges, plus invraisemblables les unes que les autres? Cet horoscope, tiré à la naissance du Dauphin Louis, nous le possédons encore, assez différent sans doute de celui que suppose le drame, mais pourtant fort énigmatique et plein d'un sombre mystère.

On ne prête qu'aux riches! dit le vieux proverbe ; je ne crois donc pas avoir beaucoup trop chargé la mémoire de celui qui fut plus tard

Louis XI, ce méchant homme, mais à tout prendre, *un Roi!* comme dit le président Hénault.

Quant à Charles VII, ce roi trop calomnié, je tenais peut-être à le venger un peu des sévérités injustes de quelques historiens, des poëtes surtout. Il y a deux parts bien tranchées dans la vie de ce monarque : la première, voluptueuse et désordonnée, stérile; la seconde (à partir de 1440), laborieuse et guerrière, utile au pays. J'ai choisi la seconde. Trop de gens encore font comme les Anglais du xve siècle, — ils ne voient dans Charles VII que le petit roi de Bourges. Le théâtre, jusqu'à présent, n'avait montré que l'homme de plaisir, l'amant d'Agnès Sorel, le fainéant couronné qui, se promenant de château en château sur les bords de la Loire, perdait si gaiement son royaume aux bras de ses maîtresses. J'ai mieux aimé ne voir dans le père de Louis XI que *le Victorieux*, comme on disait alors, le continuateur de Jeanne d'Arc, le monarque entouré de ses grands capitaines et de ses bons ministres, celui qui, dans cette France démembrée, agonisante, ruinée par cent ans de guerres, rétablit l'ordre et la discipline, le règne de la loi, eut pitié de son peuple écrasé d'impôts, mourant de faim, dispersa les milices féodales, ces bandes

d'écorcheurs et de brigands, créa l'armée française, et qui, chassant l'étranger, l'épée aux reins, purgea le territoire et nous rendit la France presque tout entière, la France triomphant et vengée !

J. L.

Saint-Germain, 2 Septembre 1874.

Il a pu sembler étrange qu'immédiatement après le succès d'*Œdipe Roi, la Jeunesse de Louis XI*, écrite pour la Comédie-Française, ait choisi le théâtre de la Porte-Saint-Martin. C'est d'après l'avis de ces trois maîtres de la critique, de ces trois bons conseillers : Jules Janin, Théophile Gautier, Édouard Thierry. Certes, la Comédie-Française aurait fourni au drame en vers de plus habiles interprètes (exceptons ce grand artiste, oseur, original, trop peu connu, — Taillade); mais, en revanche, quel mouvement, quelle vie dans tout l'ensemble !

Cette vaste salle de la Porte-Sainte-Martin, brûlée en 1871 par l'infâme et stupide Commune, semblait faite exprès pour ces larges drames historiques, où flottent les drapeaux, où sonnent les armures, — pour ces pièces touffues aux nombreux personnages, aux décors pittoresques, au dialogue rapide et coupé, sans phrases.

« *La Jeunesse de Louis XI* vient d'obtenir un beau et légi-
« time succès à la Porte-Saint-Martin, écrivait Gautier dans
« son feuilleton du 12 septembre 1859. Ce n'est pas la pre-
« mière fois, d'ailleurs, que ce théâtre auquel l'art moderne
« doit tant, se risque au drame en vers. *Marino Faliero*,
« *Marion Delorme*, et, plus récemment encore, l'*Orestie*, ont
« montré que ces hardiesses lui réussissaient. »

Et dans son article du *Pays,* à la même date, M. Édouard Thierry :

« La Porte-Saint-Martin vient d'avoir une éclatante soirée. « Qui lui a procuré cette fête digne de ses plus beaux jours? « Les grandes idées frappées au coin des vers de la grande « école... Il y avait longtemps que je n'avais senti cette vivi- « fiante chaleur des âmes illuminées par le beau... Je remercie « la Porte-Saint-Martin de m'avoir retrempé dans cette flamme, « et de m'avoir reporté en esprit aux fêtes littéraires de ma « jeunesse, — *Marino Faliero, Marion Delorme* et *Lucrèce « Borgia...* »

Puis enfin, dans ces douze magnifiques colonnes des *Débats,* l'arbitre du théâtre contemporain, le prince des critiques, comme on disait alors, — Jules Janin :

« Certes, ce n'est pas uniquement pour nous montrer *les « Dames de la Halle,* ou *les Voleurs de Londres,* et pour pro- « fesser *la langue verte,* que fut construit le théâtre de la « Porte-Saint-Martin... »

Et plus loin, comme s'il avait prévu la Commune :

« Ne touchez pas à ce théâtre, dirions-nous si par hasard « on voulait le démolir comme inutile et dangereux; n'y tou- « chez pas; il nous a donné, en moins de deux années, *les « Mères repenties* de M. Mallefille, et le *Louis XI* de M. Jules « Lacroix. »

LA
JEUNESSE DE LOUIS XI

DRAME EN CINQ ACTES

Représenté pour la première fois, le 8 Septembre 1859,
sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

PERSONNAGES	ACTEURS
CHARLES VII	MM. LUGUET.
LOUIS, Dauphin de France et de Viennois.	TAILLADE.
RAOUL, simple archer.	DESRIEUX.
JEAN DAULON, ancien écuyer de Jeanne d'Arc.	ARONDEL.
LE SIRE DE CHABANNES, comte de Dammartin, capitaine de routiers	CHARLY.
ARTHUS DE RICHEMONT, connétable de France	DELORIS.
LE SIRE DE TILLAY, bailli de Vermandois	VANNOY.
LE SIRE DE BRÉZÉ, grand maître de France	MOLINA.
MAITRE ROBERT POITEVIN, médecin du roi.	ALEXIS-LOUIS.
PIERRE ADELBART, moine augustin.	BRÉMONT.
LE SIRE DE CHAUMONT, premier chambellan du Dauphin.	BORSSAT.
LE BATARD DE BOURBON.	
JOUVENEL DES URSINS, chancelier de France	ÉDOUARD.
FORESTEL, écuyer de l'hôtel du Dauphin.	BOUSQUET.
OLIVIER LE DIABLE, (Routiers du Batard de Bourbon, et, plus tard, au service du Dauphin.)	MERCIER.
FRANQUET,	LANSOY.
UN CHAMBELLAN	ERNEST CAPON.
UN ROUTIER.	ALPHONSE.
MARGUERITE D'ÉCOSSE, femme du Dauphin.	Mmes ISABELLE-CONSTANT.
BLANCHE DE VILLEQUIERS, (Dames d'honneur de la Dauphine.)	DARTY.
PREGENTE DE MELUN,	LAGRANGE.
ISABELLE DE GUISE,	PHILIPPE.

LE GRAND PRÉVÔT DU CONNÉTABLE; UN CRIEUR; LE BOURREAU; SEIGNEURS, GRANDS OFFICIERS DE LA COURONNE; MEMBRES DU CONSEIL; CHAMBELLANS, ÉCUYERS, PAGES, MESSAGERS; ARCHERS DE LA GARDE ÉCOSSAISE, ARBALÉTRIERS, GARDES; ROUTIERS, ÉCORCHEURS, RÉVOLTÉS, GUICHETIERS, etc.

Le premier acte à Poitiers, le deuxième à Bar-sur-Aube, les trois derniers à Tours.

N. B. Les vers marqués d'un astérisque peuvent se retrancher à la représentation.

LA

JEUNESSE DE LOUIS XI

ACTE PREMIER

Au Chateau de Poitiers. — La salle du Conseil (style du temps de Charles VII). Au fond du théâtre, le siége royal, surmonté d'un dais de velours azur fleurdelisé; d'un côté du trône la bannière de Jeanne d'Arc, de l'autre l'étendard des rois de France. A droite et à gauche, deux larges portes latérales, celle de gauche ouvrant sur une longue galerie qui communique au dehors. A droite, la chambre du Roi, masquée par de grandes draperies. Sur le devant, à gauche, bancs, siéges, une table recouverte d'un velours cramoisi à crépines d'or. Sur cette table, livres, papiers, dépêches. Deux grands candélabres d'argent encore allumés. — Le jour commence à poindre.

SCÈNE I.

MAITRE ROBERT POITEVIN, MARGUERITE D'ÉCOSSE.

POITEVIN.

Ma défense d'hier vous a fort peu touchée!...
Levée avant le jour!

MARGUERITE.

Non; pas encor couchée.

POITEVIN.

Si vous saviez pourtant combien cela vous nuit!
Marguerite d'Écosse aura passé la nuit
A lire des rondeaux, encore quelque ballade
De maître Alain Chartier?

MARGUERITE.

Grondez... Votre malade
N'a pas désobéi depuis trois jours entiers;
Car depuis trois grands jours nous sommes à Poitiers,
Et je n'ai pas fini la quatrième page
De ce *Petit Jehan de Saintré,* le beau page,
Folle histoire que veut me dédier l'auteur,
Antoine de la Salle, adorable conteur.
Hélas! je n'ai pas même eu le temps de répondre
A Charles d'Orléans, le prisonnier de Londre, —
Mon pauvre oncle, lui triste et seul, et relégué
Dans la froide Angleterre!...

POITEVIN.

En France, est-on plus gai?

MARGUERITE.

C'est vrai! le Roi...

POITEVIN.

Va mal; sa force est abattue!

MARGUERITE.

Nul repos! nuit et jour il travaille. .

POITEVIN.

Il se tue.
Mais il a son excuse, au moins, lui !... c'est un roi.
Charles sept veut fonder le règne de la loi :
L'œuvre qu'il se propose est grande, il veut poursuivre !...
Et, sans perdre un instant, il se hâte de vivre.

MARGUERITE.

Le mal est sans remède ?...

POITEVIN.

Il est grave ; d'accord.
Mais un peu de bonheur ferait merveille encor !
Il vient de s'endormir... Sommeil bien nécessaire !
Car il souffrait beaucoup... Voici l'anniversaire
Qui sur le front du Roi met toujours la pâleur,
Et ne revient jamais sans traîner le malheur !

MARGUERITE.

Oui, Jeanne d'Arc, voilà dix ans que ta grande âme
S'est envolée à Dieu sur des ailes de flamme !...
C'est ma première larme !... Hélas ! depuis ce temps,
Combien j'en ai versé !

POITEVIN, à part.

Toi ! qui n'as pas vingt ans !

MARGUERITE.

Comme le peuple a bien nommé cette chapelle
Consacrée à la vierge héroïque !... On l'appelle
Notre-Dame-des-Pleurs !

POITEVIN.

C'est que le peuple est bon.

MARGUERITE.

Jamais elle n'aura mérité mieux son nom,
Cette chapelle... Aux pleurs qui gonflent ma paupière,
Je le sens!... Ce matin j'y ferai ma prière.

POITEVIN.

Ce bon moine Adelbart vous consolera, lui,
Qui près de Jeanne d'Arc, lorsque la flamme a lui,
Calme, voulait rester jusqu'au bout du martyre.

MARGUERITE.

Oui, comme la pitié que la souffrance attire!
Adieu.

POITEVIN.

Sans voir le Roi? Qu'il vous trouve au réveil!
Vous êtes pour son âme un rayon de soleil.

MARGUERITE.

Je reviendrai bientôt près de ce tendre père!...
Avec un peu de joie au fond du cœur, j'espère.
Si faible qu'elle soit, il en aura sa part!

POITEVIN.

Mais c'est fort loin d'ici chez le frère Adelbart,
Et j'ai peur que, malgré de sévères mesures,
Les routes ne soient pas à cette heure bien sûres.

MARGUERITE.

Vous savez, le costume obscur des pèlerins
Est une sauvegarde encor.

POITEVIN.

Pourtant je crains...

MARGUERITE.

Le sire de Tillay m'accompagne.

POITEVIN.

Cet homme?

MARGUERITE.

Je ne l'estime pas; mais il est brave, en somme...

POITEVIN.

Brave? Il le dit. Conteur cynique!...

MARGUERITE.

Mais enfin
Il n'est pas sans pouvoir sur l'esprit du Dauphin.

POITEVIN.

Il repaît Monseigneur d'anecdotes infâmes!
C'est un homme qui joue avec l'honneur des femmes.

MARGUERITE.

N'importe! j'ai besoin de lui, je l'emploierai.

POITEVIN.

Pour un pèlerinage?

MARGUERITE.

Un devoir plus sacré
Auprès de Monseigneur ce matin me réclame.
Il est à Lusignan, d'hier soir.

POITEVIN.

Oui, madame.
Mais à quoi bon, de grâce, un voyage pareil?
On attend le Dauphin pour l'heure du Conseil.

MARGUERITE.

Je veux le voir plus tôt.

POITEVIN, à part.

Ame souffrante et douce,
Elle aime... Elle a besoin d'aimer qui la repousse!

MARGUERITE.

J'apporte à Monseigneur quelque chose d'heureux.
J'ai peur qu'on me devance...

POITEVIN.

Au fait! c'est dangereux...
De laisser le Dauphin seul avec les intrigues.

MARGUERITE.

Vous aussi, vous craignez?...

POITEVIN.

Je crains certaines brigues.

MARGUERITE.

Mais quand il va savoir... Alors tout sera vain.
Je puis le dire à vous, messire Poitevin :
Le Roi pense aujourd'hui que Monseigneur est d'âge,
Lui qui vient d'étouffer partout le brigandage,
Dont l'Ouest et le Midi souffraient horriblement,
Qu'il est d'âge à s'asseoir dans le Conseil.

POITEVIN.

Vraiment?

MARGUERITE.

Bien plus!... C'est un secret qu'à vous seul je révèle :
Le Roi donne à son fils le Dauphiné.

POITEVIN.

Nouvelle
Qui sera, comme vous, la bienvenue.

MARGUERITE.

Ah! Dieu
Le veuille!... Ne parlez de rien encore... Adieu!

POITEVIN.

Que Notre-Dame soit avec vous!

MARGUERITE.

Et m'inspire!...
Sur le cœur d'un époux que n'ai-je plus d'empire!
Il y va du bonheur de la France... et du Roi.

POITEVIN.

Madame...

MARGUERITE.

Adieu! — Priez pour lui!... Priez pour moi.

Elle sort.

SCÈNE II.

POITEVIN, UN PAGE.

POITEVIN.

Pauvre femme! C'est triste.

Il va à la porte de gauche et dit à un page :

Avant que l'heure sonne
Pour le Conseil, le Roi ne recevra personne...

Se ravisant.

Excepté Jean Daulon, — ce fidèle écuyer

De Jeanne d'Arc, dix ans à Londres prisonnier.

Le page s'incline et sort.

Deux fois sa délivrance était bien décidée...
Si Winchester encore avait changé d'idée?

Réfléchissant.

Le sombre cardinal a de bonnes raisons
Pour avoir refusé dix ans toutes rançons.

LE PAGE, en dehors de la porte.

Le Roi repose, mais entrez.

DAULON, en dehors.

Que je le voie!

SCÈNE III.

POITEVIN, DAULON.

POITEVIN.

Jean Daulon!

DAULON, entrant.

Poitevin!

Ils s'embrassent avec émotion.

POITEVIN.

Quel bonheur!

DAULON.

Quelle joie!

POITEVIN.

Je ne l'espérais plus!

DAULON.

Moi, j'espérais toujours!

Du ciel tombe un rayon dans les plus mauvais jours.

POITEVIN.

Il fallait un miracle ! un hasard de la guerre !...
Ce fils de lord Talbot, fait prisonnier naguère...

DAULON.

Oui, par ce brave archer !

POITEVIN.

On ne sait pas son nom.

DAULON, à part.

Je le sais, moi.

POITEVIN.

Talbot voulait son fils !... Mais non.
Vous d'abord !

DAULON.

Mes geôliers repoussaient tout échange.

POITEVIN.

C'est naturel, ami ! l'Angleterre se venge.
Ils vous ont vu tenir la bannière aux lis d'or !...
L'ombre de Jeanne d'Arc les épouvante encor.

DAULON.

Peut-être. Ils savent tous que la France éperdue,
Criant vers le Seigneur, n'était plus entendue,
Quand la vierge inspirée, un soir, vint à Chinon.
Voilà treize ans !... je crois toujours l'entendre... « Au nom
De ce Dieu qui m'envoie, écoute !... L'huile sainte
Va couler sur ton front dans la pieuse enceinte.
Dauphin, je te conduis à Reims ! » Elle se tait.
Dans cette cour impie et frivole on doutait;

Le Roi lui-même. Il dit : « Jeanne, ton œil pénètre
Le passé, l'avenir... Ainsi, tu dois connaître
Un secret formidable entre le Ciel et moi?
— Oui, Sire. » Elle se penche à l'oreille du Roi;
Il pâlit : « Messeigneurs! elle sait tout!... dit Charle,
Elle vient de la part de Dieu : c'est Dieu qui parle! »

POITEVIN.

Quel souvenir, Daulon! Charle encor pâlirait
D'y songer... Pas un mot!...

DAULON.

Dieu sait quel noir secret
Jeanne avait pénétré?... Mais le roi d'Angleterre
Et le vieux cardinal m'en croient dépositaire.
Aussi, depuis dix ans, mes geôliers tour à tour
Me répétaient : Parlez! ou mourez à la Tour.

POITEVIN.

Daulon trahir son Roi!

DAULON.

Traître au bord de la tombe!...
Mon noble souverain! mon maître! que je tombe
A ses pieds... J'ai besoin de le voir.

POITEVIN.

Suivez-moi.
Mais silence! Approchez.

Il soulève un rideau qui laisse entrevoir dans une chambre faiblement éclairée Charles VII endormi, le front appuyé sur une main, devant une table chargée de papiers.

Le voici.

DAULON.

Dieu! mon Roi!

Il s'est agenouillé à quelque distance, et reste un instant muet, suffoqué de sanglots.

POITEVIN.

N'est-ce pas? Vous avez peine à le reconnaître!...

DAULON.

Le poids de la couronne!

POITEVIN.

Et du remords, peut-être?...

DAULON.

Du remords?... Charles sept!... si généreux, si bon!
Lui qui n'a fait de mal à personne.

POITEVIN.

Lui, non;
Mais il l'a trop laissé commettre, par faiblesse.

DAULON.

Giac et la Trémouille, une indigne noblesse!

POITEVIN.

Et bien d'autres comme eux, au cœur lâche et félon,
Que vous n'auriez jamais soupçonnés, vous, Daulon.

DAULON.

Vous m'effrayez!

POITEVIN.

Le sang est noble, l'âme est vile! [1]

1. Pour la représentation :

Nous verrons du nouveau dans cette bonne ville.

DAULON.

Expliquez-vous?

POITEVIN.

On doit publier un édit, etc.

* Tout à l'heure, en passant les fossés de la ville,
* Sur les créneaux, au front des tours, n'avez-vous point
* Vu de nombreux archers, l'arc et la dague au poing?

DAULON.

* Oui, des lances partout hérissant les bastilles.
* Un bruit d'armes!... Et puis, une troupe en guenilles,
* Moitié soldats, moitié brigands, des gens hideux
* Qu'on menait aux prisons enchaînés deux à deux.

POITEVIN.

* Notre bon connétable est fort brusque en affaire,
* Et bientôt la potence aura beaucoup à faire.

DAULON.

* Pourquoi?

POITEVIN.

* Parce qu'on va publier un édit
Qui n'amusera point le noble et le bandit.

DAULON.

Si le peuple est content...

POITEVIN.

Hormis le Roi, personne
N'a pitié de la main qui laboure et moissonne!
Mais tous ces vagabonds, ces gens de tous métiers,
Qui se nomment, eux-même, écorcheurs et routiers,
Tous ces fléaux du peuple, ils vont rentrer sous terre!
Aux brigands féodaux Charles sept fait la guerre.

DAULON.

Bien. Mais c'est dangereux!... De ces brigands, je croi,
Plus d'un est grand seigneur, capitaine du roi?

POITEVIN.

Oui, comtes et barons, chevaliers à bannière.
Chaumont, Chabanne...

DAULON.

Un cœur loyal!

POITEVIN.

A sa manière.
Vaillant, fidèle au Roi... jusqu'ici ; mais altier,
Sombre et dur, — l'écorcheur ! — gentilhomme et routier.
Par bonheur, elles sont aux frontières lointaines,
Ces bandes de pillards, avec leurs capitaines.
Il en est un pourtant que l'on dit près de nous...
Le Bâtard de Bourbon !... C'est le pire de tous!

DAULON.

Mais votre connétable a la main ferme et prompte?

POITEVIN.

Nous l'attendons. On peut compter sur lui ; j'y compte.
Charles, d'ailleurs, n'est plus l'insouciant Valois,
Que vous avez connu si frivole autrefois,
Alors qu'il promenait aux jardins de la Loire
Sa jeunesse amoureuse, inutile et sans gloire ;
Brave, mais détestant la guerre ; abandonnant
Son sceptre aux favoris, au hasard... Maintenant,
C'est l'homme sérieux, plein de persévérance,
Qui refait pierre à pierre et reconstruit la France ;
L'homme qui civilise et triomphe à la fois...
C'est le Victorieux, c'est le plus grand des rois!

DAULON.

Oh ! je le savais bien que cette main royale
Te ferait grande un jour, ô France !

POITEVIN, lui serrant la main.

Ame loyale !

DAULON.

Donc plus de favoris ? Le roi Charle a raison.

POITEVIN.

Que d'ennemis encor dans sa propre maison !

DAULON.

Quoi ! les princes du sang ? le comte de Vendôme,
Le comte de Clermont ?

POITEVIN.

Ils vendraient ce royaume !

DAULON.

Et le duc d'Alençon, jadis preux chevalier,
Celui que Jeanne d'Arc nommait son bouclier ?

POITEVIN.

C'est Jeanne d'Arc, c'est elle, au jour de la victoire,
Qui dorait leur blason d'un reflet de sa gloire :
Après elle, plus rien !

DAULON.

Mais le Dauphin Louis,
Ce jeune astre qui monte aux regards éblouis ?

POITEVIN.

J'ai peur que ses talents, précoces dans la guerre,
Au profit du royaume un jour ne tournent guère !

DAULON.

Le Dauphin? l'héritier du trône!

POITEVIN.

L'héritier...

Oui, le seul!

DAULON.

Ouvrez-moi votre cœur tout entier!

Le Dauphin?

POITEVIN.

Parlons bas, car sa haine est profonde!

Il faut se défier ici de tout le monde. —

Savez-vous ce que c'est que le Dauphin Louis?...

Couvant les noirs secrets dans son âme enfouis,

Il excelle à tromper, à corrompre les hommes...

Et l'enfant est déjà plus vieux que nous ne sommes!

DAULON.

Pauvre Roi! pauvre père!

POITEVIN.

Oh, oui! bien malheureux!...

Je vois dans l'avenir quelque chose d'affreux! —

Près de ce tentateur, qui, nuit et jour, conspire,

Le bon devient méchant, le méchant devient pire!

Il arrache un bandit des mains du grand prévôt :

C'est un ami de plus. — Libertin, mais dévot,

Il mêle effrontément la prière et l'orgie,

Consulte les devins, croit à l'astrologie,

Et, fourbe scrupuleux, dans ses plus noirs desseins,

Veut mettre de moitié Notre-Dame et les saints! —

Paraît-il confiant, lui qui toujours soupçonne;
Paraît-il vous aimer, lui... qui n'aime personne,
Tremblez! c'est qu'il vous tente; il espère, il attend;
C'est qu'il veut un complice, et cherche un mécontent!—
Cœur ténébreux, fermé, d'où parfois la colère
Lance un mot imprudent!... et ce feu sombre éclaire,
Un instant, les replis du volcan souterrain!...
Mais l'impassible front garde un masque d'airain. —
Pas un complot sinistre où cette main ne trempe :
Impatient d'agir, il bondit!... puis il rampe;
Mais n'importe! il avance, il avance toujours!...
Pas à pas. — Plaignons ceux dont il compte les jours!
Ambitieux, cruel, froid comme la vipère,
Il marcherait au but sur le corps de son père!

DAULON.

Dieu! grand Dieu!... Mais le roi le sait-il?...

POITEVIN.

Il doit savoir.
Mais il ferme les yeux! mais il a peur de voir!...
Il pardonne toujours, toujours... Faiblesse étrange!

DAULON.

Il l'aime!

POITEVIN.

Par bonheur, près du Roi veille un ange,
Marguerite d'Écosse.

DAULON.

On vante sa beauté,
Son esprit et sa grâce.

POITEVIN.

Oui, mais quelle bonté!...
Dans ces jours de ruine et d'amère souffrance,
Elle, fille des rois, et Dauphine de France,
Pauvre à force d'aumône, elle passe... et sa main
Laisse un peu de bonheur toujours sur son chemin!
De bénédictions elle marche suivie :
La charité, l'étude encor, voilà sa vie.
Elle méritait bien d'être heureuse, et pourtant...
Mais elle est résignée... Ah ! qu'est-ce qui l'attend?
Entre Charle et son fils, c'est comme un bon génie,
Qui les ramène l'un vers l'autre... Une harmonie!
C'est un lien d'amour, lien souple et charmant!...
Mais pour le rompre, hélas! que faut-il? un moment.

DAULON.

Prions pour elle !... Un cri?... comme une plainte sourde!

POITEVIN.

Le Roi s'éveille.

Il soulève le rideau qui masque la porte de la chambre du Roi, et prête l'oreille.

Il dort.

DAULON, penché sur le rideau.

Que sa poitrine est lourde!

POITEVIN.

Quelque rêve accablant!

DAULON, écoutant.

Des mots confus... Le nom
De Jeanne d'Arc!...

POITEVIN.

Toujours!

DAULON, écoutant.

Que dit-il?... « Ingrat!... Non!
Pour la sauver... j'ai fait... tout ce qu'on pouvait faire!...
Des traîtres!... »

POITEVIN.

Vous savez... l'horrible anniversaire!

DAULON, écoutant.

Il embrasse un enfant!... Des larmes!... Un adieu!...
Il parle d'un secret terrible!...

POITEVIN, l'entraînant loin du rideau.

Il parle à Dieu!

out à coup le rideau s'écarte, et le Roi paraît, tout pâle, encore mal éveillé. Il semble continuer son rêve, et fait quelques pas en avant d'un air égaré.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI, se croyant seul.

Ta colère est sur moi, Seigneur, et m'enveloppe!...
Pourquoi donc l'ai-je cru ce perfide horoscope?
L'astrologue a menti!

Avec horreur.

Que disait-il? « O Roi!
L'un de ces deux enfants tuera son père!... » Et moi,
Sans pitié... Malheureux!... j'ai mal choisi peut-être?...

POITEVIN, s'avançant.

Sire!

LE ROI, reconnaissant Poitevin.

Ah!... Vous étiez seul?...

POITEVIN.

Seul, mon auguste maître...
Avec un serviteur fidèle, un exilé,
Qui revient.

LE ROI, apercevant Daulon.

Jean Daulon! — Ce rêve m'a troublé!...

DAULON, se jetant aux pieds du Roi.

Mon redouté seigneur!

LE ROI, le relevant.

Mon vieux compagnon d'armes!...

DAULON.

A vos pieds!...

LE ROI.

Dans mes bras!... Et confondons nos larmes!

Ils se tiennent quelque temps embrassés, avec des sanglots.

POITEVIN, à part.

Pas de témoin!

Il sort.

SCÈNE V.

DAULON, LE ROI.

LE ROI, très-vivement.

Il sait, lui, que j'aurais donné

Mon sang pour Jeanne d'Arc!... M'a-t-elle pardonné?...

DAULON.

Elle vous a béni sur le bûcher en flamme!

LE ROI.

Oh! l'on nous trahissait, n'est-ce pas?...

DAULON.

C'est infâme!...
Nous allions la sauver!... quel espoir!... Il fut court!...
A Rouen, quand Lahire et Saintraille et d'Harcourt
Attendaient mon signal pour fondre sur la ville;
Quand moi, parmi la foule aboyante et servile,
Résolu, mon poignard déjà hors du fourreau,
J'allais seul, arrachant la victime au bourreau,
A travers les archers nous ouvrir un passage!...
Winchester averti par un secret message...

LE ROI.

La Trémouille?...

DAULON.

C'est lui!...

LE ROI.

Seul?...

DAULON.

Deux autres.

LE ROI.

Leur nom?...

DAULON.

Guillaume de Flavy, le Bâtard de Bourbon,

LE ROI.

Des soldats !

DAULON.

Des brigands !

LE ROI.

L'envie !...

DAULON.

Oh ! la plus noire !.
Ils voulaient, furieux, anéantir sa gloire !

LE ROI.

Mais sa gloire est debout ! Leur opprobre est vivant !

DAULON, avec sanglots.

On a jeté le corps au feu, la cendre au vent !...
Du moins, s'ils nous avaient rendu cette poussière !
Morte comme une impie et comme une sorcière !...
Morte sur un bûcher infâme !

LE ROI.

Il fallait bien
Déshonorer son nom pour souffleter le mien !
Il fallait qu'un tourment payât chaque victoire ;
Que, refoulé par nous loin de ce territoire,
L'étranger frémissant, au lieu de généraux,
Pour venger sa défaite employât des bourreaux !...
C'est moi, Charles de France et Roi... Roi légitime,
Qu'ils traînaient au bûcher de l'auguste victime :
La sorcière et le Roi, sous le même écriteau,
Brûlaient tous deux, liés à l'immonde poteau !...

Mais qu'importe aujourd'hui qu'elle n'ait point de tombe?
L'opprobre tout entier sur les juges retombe!...
Car ils étaient vendus, car leur bouche a menti. —
Le monstrueux arrêt, qu'il soit anéanti,
Lacéré par la main du bourreau, comme infâme!
Oh! qu'elle soit vengée enfin, la pauvre femme!
Oh! l'expiation! Des prières!... Il faut
Que l'Église à genoux pleure où fut l'échafaud! —
Noble fille du peuple, ange de la patrie,
Image de la France expirante et meurtrie,
Vierge, soldat, martyre au courage immortel,
Je veux que ton bûcher se transforme en autel!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN CHAMBELLAN.

LE CHAMBELLAN.

Si Votre Majesté peut recevoir le comte
De Dammartin?...

LE ROI.

Chabanne à Poitiers?... Quelle honte!
Sans ordre! avoir quitté son poste!... Depuis quand?

LE CHAMBELLAN.

Il arrive.

LE ROI.

Il devait rester près de Fécamp!

LE CHAMBELLAN.

Une affaire importante...

LE ROI.

Ah! fort bien. Qu'il demeure!
Nous verrons cette affaire au Conseil, tout à l'heure! —
Mais chacun doit garder le poste où je l'ai mis.

Le chambellan sort.

Je l'aime, ce Châbanne! Il se croit tout permis :
C'est l'orgueil en personne!... Au moins il n'est pas fourbe.
Mais je veux maintenant que le plus fier se courbe!
Il est temps.

Un son de trompe au dehors.

Écoutez!

Deux autres sons de trompe

DAULON.

Le crieur?... Qu'est-ce donc?

LE ROI.

La Féodalité qui s'écroule, Daulon.

LE CRIEUR, au dehors.

« De par le Roi, notre Sire!
« Vu les désordres, pillages et cruautés des gens de « guerre :
« Les milices féodales sont licenciées.
« Quinze compagnies d'ordonnance, à la solde du Roi, « formeront avec les francs archers une armée perma- « nente et régulière.
« Le Roi seul désormais nomme les capitaines.
« Défense à tous, seigneurs, comtes et barons, de piller, « maltraiter, rançonner les gens des villes et des campa- « gnes, — sous peine de mort! »

Applaudissements, rumeurs joyeuses de la foule.

LE ROI.

Qu'en dites-vous?

DAULON.

Je dis, Sire, plus de manant!
Je dis que nous avons un peuple maintenant.

LE ROI.

Ce peuple, j'en veux faire une armée aguerrie,
Qui soit toute la France et toute la patrie;
Milice toujours prête à l'heure du danger,
Qui, l'épée à la main, pour chasser l'étranger,
Terrible, à mon signal, bondissant tout entière,
Apparaisse debout, le pied sur la frontière! —
Je compte sur le peuple : il est honnête et fort!
Arrière les blasons! Le courage d'abord! —
Oh! ne déroulez point vos bannières hautaines,
Messeigneurs! Libre à vous!... Mes quinze capitaines,
Je les trouverai bien où j'irai les chercher. —
Dieu merci! plus d'un brave est encor simple archer.

DAULON.

Sire, j'en connais un, fort obscur, j'imagine :
Il ne sait même pas quelle est son origine;
Mais brave au dernier point!... C'est à lui que je doi
Ce bonheur... de revoir et la France et mon Roi!

LE ROI.

Comment?

DAULON.

Ce jeune fils de Talbot, — c'est lui, Sire,
Qui l'a fait prisonnier.

LE ROI.

Il fallait me le dire !
Ce brave peut se croire oublié...

DAULON.

Par vous ?... non.
Mais un archer ! cela tombe, et n'a plus de nom !...
C'est aux plaines d'Avranche... Oh ! déroute complète !
Lui seul ne fuyait point, — lorsqu'un trait d'arbalète,
Sire, le renversa...

LE ROI.

Blessé !... Mort ?...

DAULON.

A demi !
Quand il rouvrit les yeux, c'était chez l'ennemi.

LE ROI.

Prisonnier ?

DAULON.

Prisonnier.

LE ROI.

Tout pour sa délivrance !
Tout ce que l'on voudra.

DAULON.

Je le ramène en France.

LE ROI.

Qu'il vienne !

DAULON.

Il m'a quitté, cette nuit. Maintenant

Sa course doit l'avoir conduit à Lusignan.
Il voulait embrasser d'abord celui qu'il nomme
Son père...

LE ROI.

Dites-moi le nom de ce jeune homme ?

DAULON.

Raoul.

LE ROI.

Point de famille ?

DAULON.

Aucune... Il se trouva
Que le sire d'Harcourt le prit et l'éleva.

LE ROI.

Un bien noble vieillard, ce d'Harcourt!

DAULON.

Et lui, Sire!...
Quand vous le connaîtrez!...

LE ROI.

Vraiment! je le désire. —
Prenez place au Conseil, vous, mon bon chevalier.

Cris, tumulte au dehors. Entre le chancelier Jouvenel des Ursins, tenant une dépêche ouverte.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE CHANCELIER.

LE CHANCELIER.

Sire!...

LE ROI.

Eh bien!... qu'est-ce donc, monsieur le chancelier?

LE CHANCELIER.

Les capitaines sont partout de connivence !
Le secret de nos plans était connu d'avance.

LE ROI.

Des traîtres au Conseil ?

LE CHANCELIER.

La révolte est partout,
Sire !... Flavy, Bourbon ravagent le Poitou,
Le Berry !...

LE ROI.

Se peut-il ?

LE CHANCELIER, montrant la dépêche.

Des nouvelles certaines !...

LE ROI.

Eh bien ! Flavy, Bourbon ne sont plus capitaines !
Que leurs noms soient rayés ! J'accepte leurs défis. —
Au connétable, vite, un message ! — A mon fils ! —
Qu'ils viennent !... Des courriers par toutes nos provinces !
Le Conseil à l'instant ! Qu'on appelle les princes !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE SIRE DE BRÉZÉ, grand maître de France ; puis, successivement, LES AUTRES MEMBRES DU CONSEIL, GRANDS OFFICIERS, SEIGNEURS, CHAMBELLANS, HOMMES D'ARMES, ÉCUYERS, PAGES, MESSAGERS.

BRÉZÉ.

Les princes ?... Disparus tous les trois de la Cour,
Sire !

LE ROI.

Clermont? Vendôme ?...

BRÉZÉ.

Oui, tous !... Avant le jour,
Partis secrètement !

LE ROI.

Les voilà donc, les traîtres?

BRÉZÉ.

De vingt-trois châteaux forts, Sire, ils sont déjà maîtres !..
Et l'insurrection, qui marche devant eux,
Grandit, grandit toujours! — Sire, le bras honteux
Qui dans l'ombre a noué cette infernale intrigue,
L'âme de ce complot, le chef de cette ligue,
C'est encor ce génie implacable et rusé,
La Trémouille !...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE SIRE DE CHABANNES, armé de toutes pièces.

CHABANNES, avec violence.

C'est vous, monseigneur de Brézé!

BRÉZÉ.

Moi?

CHABANNES.

Vous, chef du Conseil! vous et quelques ministres!.
Vous qui soufflez au Roi vos rancunes sinistres!

LE ROI.

Comte de Dammartin, vos discours sont hardis!

Mais, avant d'accuser les autres, je vous dis
De vous justifier. Donc, point de violences! —
Vous deviez, par mon ordre, avec deux cent vingt lances,
Entre Harfleur et Fécamp tenir tête aux Anglais.
Qui vous a rappelé?

CHABANNES.

Mon devoir! — Je voulais
Vous sauver.

LE ROI.

Me sauver, moi? — Que voulez-vous dire?

CHABANNES.

Je dis que vers l'abîme on vous entraîne, Sire!
Que la chevalerie et l'armée à la fois,
On les désorganise au profit des bourgeois!
Je dis qu'on nous outrage, et que cette ordonnance
Nous sacrifie aux gens de plume et de finance,
Nous les hommes d'épée!... et qu'il sied mal à vous,
Quand l'étranger encore a les deux pieds chez nous,
De chercher votre force ailleurs que dans l'armée!...
Je dis enfin qu'un roi de votre renommée,
Sire! que Charles sept, que le Victorieux

Désignant le Conseil.

S'entoure mal, — qu'il peut choisir, — et choisir mieux!

LE ROI.

Des routiers, n'est-ce pas? des écorcheurs?...

CHABANNES.

Peut-être.
Qu'on m'appelle écorcheur! cela vaut mieux que traître!...

J'ai souvent écorché les ennemis du Roi ;
Mais leur peau vous a fait plus de profit qu'à moi,
Sire !

LE ROI.

Mes ennemis ? Ces pâles multitudes,
Qui sans pain, sans abri, parmi les solitudes,
Fantômes échappés nus et froids de vos mains,
Se traînent, dévorant les ronces des chemins !...
Ces pauvres laboureurs, chassés de leurs cabanes,
Voilà mes ennemis, dites-vous? — Non, Chabannes !
Les ennemis du Roi, c'est vous, ducs et barons,
Comtes, marquis, seigneurs ! meurtriers et larrons !...
Chrétiens, durs aux chrétiens plus que les infidèles !...
Qui, de vos noirs rochers et de vos citadelles,
Fondez sur un pays comme les ouragans ! —
Vous ! vous, des chevaliers ?... Vous êtes des brigands !

CHABANNES.

Après tout, les soldats ne sont point des apôtres.
Sire, les gens de guerre ont faim comme les autres :
Quand on n'a pas, on prend ! — Ces rustres ! laissons-les
Crier !... Ils criaient moins quand c'était les Anglais !

LE ROI.

Les Anglais ne vont pas saccager l'Angleterre !...
C'est à la France, vous, que vous faites la guerre,
Capitaines français !

CHABANNES.

Non, c'est aux paysans. —
La guerre, je la fais pour vous, depuis quinze ans,

Et votre cœur jamais ne s'est montré si tendre
Pour le peuple!...

LE ROI.

Soldat! vous devez le défendre.

CHABANNES.

Il nous battrait bientôt!

LE ROI.

Non! mais plus de tyrans! —
Le Roi! — Justice à tous! aux petits comme aux grands.

CHABANNES, se tournant vers le Conseil.

C'est fort bien conseillé, messeigneurs!... à merveille! —
Bourgeois, banquiers, robins! noblesse de la veille! —

Murmures dans le Conseil.

Un marchand! Jacques Cœur! — Un greffier! Jean Bureau!

Murmures plus violents.

Pour votre connétable encor passe!... Un bourreau!

LE ROI.

Chabannes!...

CHABANNES.

Lui, du moins, c'est un homme de guerre!

Se tournant vers Brézé.

Mais un nouveau Giac!...

BRÉZÉ, avec menace.

Est-ce à moi?... — Ciel et terre!

LE ROI, à Brézé.

Voyez, je me contiens.

CHABANNES.

Qu'ils chassent les Anglais,

Ces nobles conseillers ! qu'ils vous rendent Calais !
Pour moi, qui ne veux point servir sous leur bannière,
Mon épée au fourreau dormira prisonnière !

LE ROI.

Qu'elle y dorme, Chabanne ! On combattra sans vous. —
Dieu merci ! nous avons encore autour de nous
Assez de cœurs loyaux et de mains aguerries,
Pour reprendre aux Anglais toutes nos seigneuries !
N'est-il pas vrai, vous tous ?

LES MEMBRES DU CONSEIL.

Oui !

CHABANNES.

J'attendais cela.
On a laissé brûler Jeanne d'Arc !... Nous, voilà
Comme on nous récompense ! — Ingrat !... c'est l'habitude

LE ROI.

Encore un qui m'accuse, et dit : Ingratitude !
Allez, Chabanne, allez, si vous le trouvez bon,
Allez joindre Flavy, la Trémouille et Bourbon !...
Le secret de Rouen, ils pourront vous le dire !...
Demandez si je suis un ingrat !

CHABANNES.

J'y vais, Sire.

Il sort fièrement.

LE ROI.

Un cheval emporté qui s'arrête tout court !
Laissons-le faire.

Entre un écuyer avec une lettre.

L'ÉCUYER.

Au Roi! de messire d'Harcourt.

Tandis que le chancelier remet la lettre au Roi, l'écuyer s'est approché du sire de Daulon.

Un mot.

Il parle bas à Daulon.

DAULON, avec un cri mal étouffé.

Dieu! si c'était Raoul!...

Il sort précipitamment.

SCÈNE X.

LES MÊMES, moins DAULON.

LE ROI, parcourant la lettre avec terreur.

Le connétable!

BRÉZÉ.

Sire?...

LE ROI.

Égorgé, peut-être!...

Cris d'effroi dans l'assemblée.

Un piége épouvantable!
Auprès de Lusignan... sur la route... Il venait
De quitter son château... ses bois de Parthenay!...
Il s'est hâté, croyant recevoir un message
De mon fils!... La Trémouille attendait au passage...

BRÉZÉ.

La Trémouille!... sa main frappe trop sûrement!

LE ROI.

Cette lettre, — d'Harcourt l'a tracée au moment

De l'attaque !... Rien n'est précis !... Vite, il importe
De voir, d'interroger celui qui nous l'apporte.

L'ÉCUYER.

C'est un jeune homme, Sire, un archer... Le manteau
Plein de sang, le front pâle !... Aux portes du château,
Son cheval est tombé de fatigue, et lui-même,
Exténué, mourant !... Dans un effort suprême,
Il a voulu parler, et murmurait un nom :
Je crois qu'il a nommé le sire de Daulon.

LE ROI.

A cheval ! à cheval !... Dieu ! pourvu que j'arrive
A temps !... Vite ! au secours du connétable !

CRIS au dehors.

Vive !

Vive le connétable Arthus de Richemont !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE CONNÉTABLE, costume de guerre en désordre, couvert de poussière et de sang. Le casque et la cuirasse faussés.

LE ROI, courant à lui.

C'est lui !... Tout est sauvé !

RICHEMONT.

Tout est perdu ! Clermont
Triomphe ! Ils ont Niort... toute cette province !
Vous n'avez pas voulu, moi, que je les prévinsse !...
J'appuyais seulement la hache sur leur cou...
Il fallait peu de sang ! Il en faudra beaucoup. —

On nous attaque, Sire!... ils ont jeté le masque!
Sans le brave d'Harcourt, peut-être... et sans mon casque,
J'étais mort!

LE ROI.

Oh! malheur à qui porta sur vous
La main!... Par ma couronne, ici, moi devant tous,
Je jure... quels qu'ils soient, nobles ou non, je jurè
Qu'ils se repentiront d'une pareille injure!
Je renonce à mon droit de grâce!... Aucun pardon!

RICHEMONT.

Sire! j'ai reconnu le Bâtard de Bourbon,
La Trémouille!...

LE ROI.

J'ai dit.

RICHEMONT.

Tout princes que vous êtes,
Cousins! vous me paierez ceci! Je tiens vos têtes.

LE ROI.

Mon fils! il ne pouvait savoir... Comme son bras
Vous aurait défendu!

RICHEMONT.

Sire! je ne crois pas.

LE ROI.

Vous, douter de mon fils?... quand, jusqu'au fond des Landes,
Il vient de refouler ces pillards, chefs de bandes,
Plus cruels au pays cent fois que l'étranger!...
Quand ce fils belliqueux, exprès pour vous venger,
Accourt, lui redoutable à tout ce qui conspire!

Quand j'attends ce vainqueur!...

RICHEMONT.

Ne l'attendez pas, Sire.

LE ROI.

Mais il est sur la route! Il vient!...

RICHEMONT.

Vous y comptez.
Sire! il est à Niort, avec les révoltés.

LE ROI.

Mon fils? on le retient?... Ce n'est pas volontaire!
C'est qu'ils l'ont enlevé!...

RICHEMONT.

Sire, il s'est laissé faire.

LE ROI.

C'est une violence infâme!... Je vous dis
Qu'on le retient de force!... et je connais mon fils!
* Certe, il a ses défauts... Un peu de confiance
* En lui-même... et d'orgueil, un peu d'impatience,
* D'ambition peut-être? Est-ce un bien grand forfait?
* Jeune et victorieux, après ce qu'il a fait!
* Et puis, c'est l'héritier du trône, — il est crédule,
* Quand le mensonge adroit le caresse et l'adule!
* Mais voilà tout!... Mon fils est loyal et soumis :
* Mon fils n'est point d'accord avec mes ennemis !

RICHEMONT.

Vous l'avez mandé, Sire; attendons sa réponse.

Sons de trompette au dehors.

LE ROI.

Cette fanfare! c'est le Dauphin qu'elle annonce!

Entre un écuyer.

L'ÉCUYER.

Le Roi veut-il admettre ici les envoyés
De Monseigneur?

LE ROI.

Oh, oui, tout de suite!

A Richemont.

Voyez!
Me trompais-je? Mon fils déjà rompt le silence.
Mon fils vient protester contre la violence!...

SCÈNE XII.

Les Mêmes, LE SIRE DE CHAUMONT.

Il entre accompagné d'un héraut d'armes, d'écuyers et de pages.

RICHEMONT, d'une voix sourde.

Le sire de Chaumont! un de mes ennemis!

LE ROI, au sire de Chaumont.

N'est-ce pas? vous venez de la part de mon fils?

CHAUMONT.

De sa part, et voici mes lettres de créance.

Il fait signe à son héraut d'armes, qui présente à genoux au Roi un parchemin scellé aux armes du Dauphin.

LE ROI, vivement, après avoir lu.

Eh bien?

CHAUMONT.

Ambassadeur, puis-je sans défiance

M'acquitter librement ici de mon emploi?

LE ROI.

Librement. Vous avez ma parole de roi.

CHAUMONT.

Monseigneur le Dauphin d'abord se recommande
A votre bonne grâce; humblement il demande
Que vous lui pardonniez, s'il ne peut avec nous,
Sire, aujourd'hui plaider sa cause à vos genoux.

LE ROI.

Je lui pardonne, moi!... c'est un piége, une amorce
Infernale!... Je sais qu'on le retient de force...
Mais qu'il ait confiance, et, l'épée à la main,
J'irai le faire libre avant qu'il soit demain.

CHAUMONT.

Qui le retient? personne. — Avec une parole
Vous le ramenez, Sire!... Il accourt, il revole

Regardant le Conseil.

Pour combattre et punir les traîtres!...

LE ROI.

Je lui tends
Les bras!... qu'il vienne donc!... mais vite! Je l'attends.

CHAUMONT.

Plusieurs conditions...

LE ROI, interrompant.

A moi? lui! Qu'est-ce à dire?

RICHEMONT, au Roi.

L'avais-je mal jugé?

LE ROI.

Dieu!

CHAUMONT, au Roi.

Parlerai-je?

LE ROI.

Oui.

CHAUMONT, fièrement.

Sire!

Moi, seigneur de Chaumont, de Bussy, de Meillan,
Chevalier... capitaine, et premier chambellan
De Monseigneur, — je viens dire avec assurance,
Au nom de Monseigneur Louis, Dauphin de France,
Qu'il est maintenant d'âge à gouverner!...

LE ROI.

Comment?

CHAUMONT.

A prendre enfin sa part dans le gouvernement!
Lui, fils de roi, Dauphin de France, il se fatigue
D'obéir en sujet à des hommes d'intrigue!...

RICHEMONT, au Roi.

Et vous souffrez?...

LE ROI.

Je veux être calme.

CHAUMONT, continuant.

L'édit
Nous ravale au niveau du peuple, et le grandit!
La noblesse et l'armée ont des bourgeois pour maîtres,
Et la France est livrée aux Anglais!

RICHEMONT, avec fureur.

Par vous, traîtres!

LE ROI, à Chaumont.

Poursuivez.

CHAUMONT, avec amertume.

Il fallait au moins qu'on respectât
Les princes, qui n'ont plus aucun rang dans l'État!
C'est Monseigneur qui parle. — On met une barrière
Entre le Roi de France et le Dauphin!... Arrière
Les fourbes! — Voici donc ce qu'il demande au Roi :
L'anéantissement de l'édit, le renvoi
Des ministres...

Rumeurs et menaces dans le Conseil.

LE ROI, à Chaumont.

Après?

CHAUMONT, continuant.

De Brézé!...

BRÉZÉ.

Ma dépouille
Vous tente!...

CHAUMONT, continuant.

Le rappel de Georges la Trémouille...

RICHEMONT, frappant du pied.

La Trémouille!...

LE ROI, à Chaumont.

Achevez.

CHAUMONT, continuant.

L'exil de Richemont!

RICHEMONT, la main sur son épée.

Vrai Dieu!

LE ROI, toujours calme.

Qu'exige-t-il encore?

RICHEMONT, hors de lui.

Un tel affront!

CHAUMONT, continuant.

Il voudrait qu'on nommât, pour le bien du royaume,
Chancelier — monseigneur le comte de Vendôme;
Le comte de Clermont, — grand écuyer.

LE ROI.

Et puis?

CHAUMONT.

La noblesse a besoin de plus fermes appuis :
C'est pourquoi, désarmant la main qui l'a frappée,
Pour le duc d'Alençon il demande l'épée
De connétable...

RICHEMONT, terrible.

Duc! viens me la prendre à moi!

LE ROI, à Chaumont.

Rien de plus?

CHAUMONT.

Rien. J'attends la réponse du Roi.

LE ROI.

Nous irons la porter nous-mêmes.

RICHEMONT.

Elle est prête!

C'est un rebelle!... Archers, à moi! Prenez sa tête!
Qu'on l'envoie en réponse au chef des révoltés!

LE ROI, à Richemont.

Il a notre parole.

RICHEMONT, à ses gardes.

Au supplice!

LE ROI, aux gardes.

Arrêtez!
Qu'il retourne vers ceux qui l'attendent.

RICHEMONT.

Ce traître?

LE ROI.

Je le veux.

RICHEMONT.

Trop clément!... Vous avez tort!...

LE ROI.

Peut-être.

Le sire de Chaumont s'incline devant le Roi, jette en passant un regard de haine et de défi au connétable, et traverse la foule des conseillers et des courtisans avec ses pages, ses écuyers et son héraut d'armes.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, moins LE SIRE DE CHAUMONT.

LE ROI, se contenant toujours, au Conseil.

Ainsi je puis compter sur vous?

TOUT LE CONSEIL.

Jusqu'à la mort!

LE ROI.

Connétable, partons dans une heure! A Niort!
C'est là que, châtiant de folles turbulences,
Je ferai ma réponse avec quatre cents lances.

A tous.

* Je ne vous retiens plus. [1]

Tout le monde se retire.

SCÈNE XIV.

LE ROI, seul. Il éclate en sanglots.

* Mon cœur !... oh ! brise-toi !
* C'est lui! mon fils!... Mon fils lève la main sur moi!
* Ce qui me reste encor de jours, il me l'envie!...
* Mon fils veut m'arracher la couronne, — la vie
* Peut-être!... Est-ce donc lui que la prédiction
* M'annonçait?... Parricide!... Abomination!
* Une âme si cruelle, à cet âge, et si noire!...
* On me le disait bien, je ne voulais rien croire;
* Pour le justifier, je lui tendais les bras.
* C'est que je l'aime tant!... Aimez donc ces ingrats! —

1. Pour la représentation :

LE ROI, *aux membres du Conseil.*

Ne vous éloignez pas.

Tous les membres du Conseil se groupent au fond du théâtre.

LE ROI, *sur le devant de la scène.*

Mon cœur!... oh! brise-toi!...
C'est lui! mon fils!... Mon fils lève la main sur moi!...
Qu'il frappe donc!... au cœur!

* Et moi qui l'appelais pour lui dire : Pardonne!
* J'ai bien tardé... Voici ta part de ma couronne!
* Lui, pendant ce temps-là, que faisait-il, mon fils?
* Un pacte monstrueux avec mes ennemis! —
* C'est trop! mon Dieu! Je suis coupable! Oui, quand je plon
* Dans mon passé lugubre, alors c'est comme un songe
* Horrible!... Jeanne d'Arc, oh! ce n'est pas ta mort,
* Tu n'es que la douleur!... Un autre est le remord!
* Un autre!... Pauvre enfant!

Il tombe accablé dans un fauteuil, étouffé de sanglots, le front dans sa main. — Quelques instants de silence.

Mais je suis roi; ma tâche
N'est pas finie encor!... Plus de faiblesse lâche!
Non! j'ai trop pardonné!... Je veux punir! Je veux
Qu'un frisson de terreur passe dans ses cheveux!...
Et qu'il pleure à son tour!... et longtemps se rappelle
Comment un souverain punit le fils rebelle!

SCÈNE XV.

LE ROI, POITEVIN, DAULON; ils entrent tous deux précipitamment.

POITEVIN, avec effroi.

Sire!

LE ROI.

Eh bien?...

POITEVIN.

La Dauphine...

LE ROI.

Où donc est-elle?... où donc?

DAULON.

Sire! aux mains des brigands du Bâtard de Bourbon!

LE ROI.

Oh!... ma fille!...

Il chancelle; Daulon et Poitevin le soutiennent. — Quelques instants de muette et profonde douleur; puis soudain se relevant, d'une voix forte :

Vengeance!... Et le fer et la flamme!

A moi, mes chevaliers!

Entrée générale des chevaliers et des hommes d'armes; Richemont, Brézé, tous les membres du Conseil, etc.

LE ROI.

Déployons l'oriflamme!

TOUS.

Montjoie et Saint-Denis!

LE ROI.

Suivez-moi!... venez tous!

L'ombre de Jeanne d'Arc marche encor devant nous!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

BAR-SUR-AUBE. — Le château fort. — Une vaste plate-forme : à gauche, une suite de bastions et de courtines. Au premier plan, un vieux donjon demi-circulaire avec une porte basse et un banc de pierre. — Au troisième plan, une petite tourelle gothique avec une porte sculptée au-dessus de laquelle est une fenêtre grillée à vitraux peints : cette tourelle tient aux appartements de la Dauphine. — Au fond du théâtre, un parapet à créneaux, endommagé par le canon, avec une poterne et un escalier plongeant dans les fossés du château : c'est par là qu'on descend aux cachots donnant sur la rivière. — A droite, au deuxième plan, l'appartement du Roi, et un peu plus loin, la salle du Conseil, où conduit un large escalier terminé par une terrasse. Quelques têtes de saules indiquent le voisinage de l'eau. On voit, dans l'éloignement, se découper sur un ciel rougeâtre la silhouette d'une ville au moyen âge.

Le jour tombe. — Au lever du rideau, des gardes et des porte-clefs montent l'escalier du fond. Une trentaine de routiers, sans armes, dont plusieurs sont garrottés, les uns consternés et immobiles, les autres, farouches, dans une attitude menaçante. — Le sire de Tillay, bailli de Vermandois, une liste à la main, achève de les inscrire.

SCÈNE I.

LE SIRE DE TILLAY; — OLIVIER LE DIABLE, et FRANQUET, tous deux prisonniers. ARCHERS A LA LIVRÉE DU ROI, ROUTIERS DU BATARD DE BOURBON, GUICHETIERS, ETC., ETC., puis FORESTEL.

Un archer est en sentinelle à la porte du donjon.

DE TILLAY, à part.

Il marche avec agitation.

Pour l'empêcher de voir le Dauphin la première

Il fallait simplement la tenir prisonnière,
Jusqu'au soir... avec moi, — le temps d'effectuer
Nos projets... Ce Bâtard ne pense qu'à tuer!

A un garde.

L'écuyer du Dauphin, lui Forestel, qu'il vienne.
Je l'attends. Va.

Bas, à un des prisonniers.

Franquet, ton affaire est la mienne.

A part.

Marguerite à présent m'abhorre, et me perdrait...
Qu'elle n'ait pas le temps de trahir mon secret!

Aux prisonniers.

Le Roi vient d'arriver, et, vu la circonstance,
Je fais patienter encore la potence.

OLIVIER.

Messire de Tillay, bailli de Vermandois,
Vous êtes bien cruel aux vaincus!

DE TILLAY.

Je le dois.

A part.

Forestel ne vient pas... Qu'est-ce donc? Comme il tarde!

L'apercevant.

Ah!

Bas à Forestel.

La verrai-je?

FORESTEL, bas.

Non.

DE TILLAY, haut à Forestel, en lui donnant la liste.

Je mets sous votre garde

Ces vingt-trois condamnés. Comme il faut être humain,
Leur exécution n'aura lieu que demain;
Attendons que la Cour ait quitté Bar-sur-Aube.

Aux prisonniers.

Ainsi, vous pouvez rire et chanter jusqu'à l'aube,
Compagnons.

FRANQUET, après avoir échangé un coup d'œil avec de Tillay.

Voilà bien la justice!... On nous pend!
Les grands seigneurs sont mieux traités.

DE TILLAY.

Cela dépend...
Pour eux la hache, — à vous la corde.

UN ROUTIER, montrant le parapet.

Ou la rivière!

DE TILLAY.

Eh bien! est-ce qu'un sac ne vaut pas une bière?
Et, d'ailleurs, votre chef, le Bâtard de Bourbon,
Lui, tout prince qu'il est, on le juge.

UN AUTRE ROUTIER.

C'est bon
Pour la forme. Le gros poisson brise les mailles,
Le petit reste au fond.

DE TILLAY.

Des proverbes, canailles!
De quoi vous plaignez-vous? Dans ce château, routiers,
Vous tenez tête au Roi depuis deux mois entiers.
Notre sang fume encore au pied de ces murailles,
Et vous ne voulez pas qu'on vous pende?

OLIVIER, s'approchant, bas à de Tillay avec menace.

Tu railles,
Messire?... Prends y garde!... En me serrant le cou,
Tu peux faire jaillir un aveu!

DE TILLAY, bas.

Pour le coup,
Mon cher, ta balourdise est irrémédiable!
A quoi sert, Olivier, qu'on t'appelle le diable?...
Tu ne comprends donc rien?

OLIVIER, bas.

Parlez?

DE TILLAY, bas.

Trop parler nuit.
Bois sec, en attendant, — et sois prêt, cette nuit,

Haut, d'une voix rude.

Aux prisons!

Bas à Franquet.

Toi, Franquet, dis-lui ce qu'il faut faire.

Franquet fait un signe affirmatif et s'éloigne d'un air triste et résigné. De Tillay ordonne d'un geste aux guichetiers d'emmener les prisonniers. Ils sortent par la poterne qui conduit aux cachots.

SCÈNE II.

DE TILLAY, FORESTEL.

L'ARCHER en sentinelle devant le donjon.

DE TILLAY, à Forestel.

Reste.

FORESTEL, montrant Olivier qui sort le dernier.

Un homme gênant! Brusquez donc son affaire.

DE TILLAY.

Pardieu! si je pouvais!... Mais le compère est fin :
Maître Olivier le Diable est l'ami du Dauphin.

FORESTEL.

C'est différent.

DE TILLAY.

Ainsi, l'on me garde rancune?

FORESTEL.

J'en ai peur.

DE TILLAY.

La raison?

FORESTEL.

Elle n'en donne aucune.

DE TILLAY, à part.

Saurait-elle?... Impossible!

FORESTEL.

En arrivant à Bar,
Madame a fait mander, tout à l'heure, Adelbart,
Ce vieux moine.

DE TILLAY.

D'où vient que Madame l'appelle?

FORESTEL.

Il paraît que l'on va rebâtir sa chapelle.

DE TILLAY.

Ah! oui, brûlée. — Une heure, elle avait tenu bon
Contre tous les routiers du Bâtard de Bourbon!...
D'un air significatif.
Quelques instants de plus, la Dauphine...

FORESTEL.

Était morte.

DE TILLAY.

Est-ce ma faute, — avec une si faible escorte ?. .
J'ai fait ce que j'ai pu.

FORESTEL.

Nous savons qu'un archer
Des mains de ces brigands est venu l'arracher...
Quel est-il?

DE TILLAY.

Je ne sais. Mais, redoutant les gloses,
Et comme il faut savoir tirer parti des choses,
J'ai dit que cet archer était à moi.

FORESTEL.

Pourvu
Qu'il ne revienne pas ?...

DE TILLAY.

On ne l'a point revu.

FORESTEL.

Il était blessé ?

DE TILLAY, se frottant les mains.

Oui. — Certe, il est mort. — J'hérite.
Me voilà maintenant sauveur de Marguerite.

FORESTEL, aigrement.

Qui, vous?

DE TILLAY.

Ou mon archer. C'est tout un, compagnon.—
Avec un sourire.
Elle me doit la vie.

FORESTEL.

A vous?

DE TILLAY.

Prouve que non. —
Olivier seul pourrait... Aussi je le ménage.

FORESTEL.

Par ma foi! l'œil ne peut vous saisir.

DE TILLAY.

Moi, — je nage
Entre deux eaux. J'attends.

FORESTEL.

Mais que faire? — Voyez.
Les trois cousins du Roi, qui s'étaient fourvoyés,
Se tournent maintenant contre la Praguerie;
Chabannes, lui surtout, n'entend plus raillerie,
Et, tout honteux encor de sa rébellion,
Montre aux chefs révoltés sa griffe de lion.
La Trémouille et Chaumont ne voudraient pas se rendre,
Mais le Dauphin paraît céder. — Quel parti prendre?

DE TILLAY.

Va, laisse-toi conduire, et je te pousserai.
La passe est difficile, ami; jouons serré.
Si je vois la Dauphine un instant, — mon génie
Sauve tout; et j'obtiens, moi, cette compagnie
De cent lances, — qui reste à donner maintenant.
Une fois capitaine...

Lui serrant la main.

On a son lieutenant.

FORESTEL.

Merci! Mais qu'on me dise au moins pour qui nous sommes?

DE TILLAY.

Pour nous, d'abord,—et puis... Mais va trouver nos hommes.

Lui donnant une bourse.

Tiens, voici pour Franquet. —

Lui en donnant une autre.

Voilà pour Olivier. —
Le mot d'ordre est CHALONS. — Suis-moi, sans dévier :
J'ai mon but. Trente archers sont tout prêts; tiens, regarde :

Lui montrant la sentinelle.

Celui d'abord qui monte en ce moment la garde.
Le drôle est bien à moi, — je ne suis point à lui.
Va; je te rejoindrai, Forestel. Aujourd'hui
J'attends un personnage, oui, quelqu'un d'importance...
Et, prudent, j'agirai selon la circonstance.

Forestel sort. — Un silence.

Va, tu me paieras cher tes mépris!... Je t'aimais...
Ce n'est plus de l'amour... Je te hais! je te hais! —
Qui vient là? Poitevin... Et l'autre? Ah! ce jeune homme,
Son protégé! — Comment est-ce donc qu'il se nomme?
Je ne sais plus. — Postons nos gardes, c'est l'instant!...
Puis ouvrons la poterne à celui qui m'attend.

Il sort par l'escalier du fond.

SCÈNE III.

POITEVIN, RAOUL.

Ils entrent en causant; Raoul est triste et pensif.

POITEVIN.

Le Bâtard de Bourbon avait fait son repaire
De ce vieux château fort.

RAOUL.

L'assassin de mon père!...
Qui l'a pris?

POITEVIN.

C'est Daudon.

RAOUL.

Que je l'embrasse, lui!

POITEVIN.

Daulon est au Conseil.

RAOUL.

Deux grands mois aujourd'hui
Que les événements nous séparent!...

POITEVIN.

J'y songe.
Depuis l'horrible jour!...

RAOUL.

C'est pour moi comme un son ge!..
Mais je vous dois la vie.

POITEVIN.

Ah! Raoul, j'ai bien peur

Que vous ne restiez pas longtemps mon débiteur.
Vous êtes d'un courage aveugle; c'est folie!
Devant toute une armée, il faut qu'un homme plie;
Et vous, aux murs d'Harfleur, debout, l'épée au poing,
Seul, contre mille archers, vous ne reculiez point!
* Toute la garnison de Jean d'Estouteville,
* Certe, a moins fait que vous pour cette bonne ville.
* Mais il ne faudrait pas recommencer souvent!
* Je me demande encor si vous êtes vivant.

RAOUL.

Ah! plusieurs fois la mort m'effleura d'un coup d'aile!
Mais la mort ne veut pas de moi!

POITEVIN.

Voulez-vous d'elle,
Par hasard?

RAOUL.

Qu'elle vienne, et je suis prêt!... Hélas!

POITEVIN.

Vous commencez la route à peine...

RAOUL.

Je suis las.

POITEVIN.

Pourtant la vie est belle, et rayonne à votre âge!

RAOUL.

Oui, lorsqu'on est heureux.

POITEVIN.

A quoi sert le courage

Si vous ne savez pas souffrir?

RAOUL, avec un sourire profondément triste.

Moi?

POITEVIN.

Quel regard!...
Ah! vous pensez toujours à ce noble vieillard
Qu'ils ont assassiné?

RAOUL.

Je sens mon cœur se fendre
Quand je me dis : Raoul, tu devais le défendre!...
Tu devais le sauver, ou mourir avec lui!...
Honte et malheur à toi!

POITEVIN.

Mais Raoul n'a pas fui.
D'Harcourt vous ordonnait de porter un message
Au Roi; vous avez fait en homme brave et sage.

RAOUL.

La Trémouille et Bourbon avaient juré sa mort,
Et je devais rester!

POITEVIN.

N'ayez point de remord.
L'auriez-vous sauvé? non. Un meurtre plus infâme
Se serait accompli! voilà tout. Cette femme
Que sur le grand chemin les brigands du Bâtard
Allaient égorger!...

RAOUL.

Dieu! quelques instants plus tard!...

POITEVIN.

Oh! quand vous n'auriez fait dans toute votre vie
Que cela!... vous seriez, Raoul, digne d'envie.

RAOUL.

Cette femme! quelle est cette femme? Son nom?

POITEVIN.

Vous le saurez un jour.

RAOUL, vivement.

Vous la connaissez?

POITEVIN, avec embarras.

Non.

RAOUL, avec une exaltation croissante.

Oh! vous la connaissez... Il faut que je la voie!

POITEVIN.

Calmez-vous.

RAOUL, dans une sorte de délire.

L'œil éteint, pâle, sa tête ploie!...
Je l'arrache aux brigands!... Hors du chemin frayé,
Mon cheval, au galop, nous emporte, effrayé!...
Je n'osais plus combattre, et, frissonnant pour elle,
Je tenais dans mes bras ce corps charmant et frêle!...
Ce cœur tremblant battait sur mon cœur!... Je la vois...
Elle est devant mes yeux; j'entends sa douce voix,
Faible comme un soupir : « Là! vers cette chapelle!...
Fuyons!... Vous êtes brave!... Oh! oui!... » Qu'elle était belle!
Soudain, jetant un cri : « Du sang!... Grand Dieu! blessé! »
Puis sur moi son front penche et retombe glacé!

POITEVIN, à part.

Hélas! c'est de l'amour.

RAOUL.

Son nom! Qu'on me le dise!
Mais ce vieillard, ce moine, à qui je l'ai remise,
Je veux l'interroger!...

POITEVIN.

Où donc? Vous savez bien
Que du pauvre ermitage il ne reste plus rien.

RAOUL.

C'est vrai! Que j'ai souffert! Oh! torture inouïe!
Quand je l'abandonnai toujours évanouie...
Mais j'avais un devoir; et, me sentant faiblir,
J'eus peur de tomber mort avant de l'accomplir.

POITEVIN, à part.

Malheureux! puisse-t-il ignorer!...

RAOUL.

C'est étrange!
Je l'ai revue encor, cette femme ou cet ange!
Elle veillait, pleurant sur ma couche... C'était
La nuit... j'allais mourir, et sa voix sanglotait.
Vous savez, cette nuit de souffrance et de fièvre,
Quand déjà l'huile sainte avait touché ma lèvre?...
La blanche vision priait seule à genoux!

POITEVIN.

Le délire, un fantôme...

RAOUL.

Un fantôme bien doux

Alors !... il m'accompagne, il parle à mon oreille :
C'est le même regard, c'est une voix pareille !...

La main sur son cœur.

Il est là !

Un bruit de voix se fait entendre dans la chambre du Conseil.

POITEVIN.

Chut ! on vient... Les juges... le Conseil !

La grande porte du Conseil s'ouvre à deux battants. Le Bâtard de Bourbon, accompagné d'hommes d'armes et d'archers tenant des torches, sort lentement de la salle, descend le grand escalier et traverse le théâtre. Le bourreau marche en tête, portant sur l'épaule une hache dont le tranchant est tourné vers le prisonnier. Le connétable paraît sur le haut des marches avec son grand prévôt. Daulon est près du connétable et suit des yeux le cortége.

SCÈNE IV.

POITEVIN, RAOUL, dans un coin du théâtre, à droite; RICHEMONT, LE GRAND PRÉVOT, DAULON, LE BATARD DE BOURBON et son cortége, HOMMES D'ARMES, ETC.; puis LE FRÈRE ADELBART.

RICHEMONT, du haut des marches, au condamné.

Monseigneur, vous mourrez au lever du soleil.

LE BATARD DE BOURBON, avec une sombre énergie.

La Féodalité ne mourra pas, j'espère !...
Je compte sur le fils pour me venger du père.

Se tournant vers le Conseil.

Moi, Bâtard de Bourbon, je vous maudis !

RICHEMONT.

Adieu !
Réconciliez-vous, monseigneur, avec Dieu :

Il nous reste à fixer le genre de supplice. —
Qu'on prévienne le moine.

Entre Adelbart sortant de chez la Dauphine.

DAULON, apercevant le moine.

Adelbart! C'est justice!...
Lui qui t'accompagna sur le vil tombereau,
Noble fille! il escorte aujourd'hui ton bourreau!

RAOUL, à part.

Ce moine!... Dieu!...

Il fait quelques pas en avant.

POITEVIN, le retenant avec prière.

Raoul!...

Le connétable fait un signe, et le cortége, qui s'était arrêté quelques instants, reprend sa marche et se dirige vers le donjon; Daulon s'est approché d'Adelbart : ils se serrent la main.

ADELBART, à Daulon, à demi-voix.

C'est demain que la tombe
Parlera, — si le fils rebelle enfin ne tombe
Aux genoux paternels!... — Voici le parchemin
Que Jeanne m'a remis, tout scellé de sa main.

DAULON.

Qu'est-ce donc?

ADELBART.

Dieu le sait.

DAULON.

Un châtiment?

ADELBART.

Peut-être.

Le frère Adelbart se mêle au cortége, qui entre processionnellement dans

le donjon. Le connétable n'a pas quitté des yeux le condamné; il rentre avec son grand prévôt dans la salle du Conseil, dont la porte se referme. Au moment où Daulon allait rentrer aussi, Poitevin l'appelle à demi-voix.

SCÈNE V.

DAULON, RAOUL, POITEVIN, LA SENTINELLE.

POITEVIN.

Daulon!

Daulon tourne la tête et aperçoit Raoul.

DAULON.

Raoul!...

Il court vers Raoul et l'embrasse avec effusion.

RAOUL, d'une voix pleine de sanglots.

Ami!...

DAULON.

Ton père... Je veux l'être.

Indiquant le donjon.

Vois, d'Harcourt est vengé!

RAOUL.

Qui le venge?... c'est vous!..
Et moi, je n'ai rien fait!... Vous me rendez jaloux.

DAULON.

J'ai tenu mon serment.

RAOUL.

Ma vengeance est trompée!

DAULON.

L'assassin va mourir.

RAOUL, impétueusement.

Qu'on lui donne une épée!
Une hache!... et qu'il vienne!... Un combat hasardeux!. .
Qu'on nous mette en champ clos, face à face, tous deux.
Je voudrais, le foulant aux pieds, dire à l'infâme :
Assassin d'un vieillard, le bourreau te réclame!...
Mais je te garde, moi!... Sous mon genou vainqueur
Je te tiens!... C'est Raoul qui te perce le cœur! —
Tu ne me connais pas?... Eh bien! je te rappelle
Lusignan!... Une femme, un moine, une chapelle!

DAULON.

C'est le plus glorieux, ami, de tes combats.

POITEVIN, qui depuis quelque temps a suivi des yeux tous les mouvements du sire de Tillay, lequel passe et repasse au fond du théâtre et s'entretient avec le nouveau factionnaire qu'on vient de placer devant le donjon :

Pas un mot de ceci, Daulon!... Voyez là-bas.

DAULON.

Le sire de Tillay?

POITEVIN.

Lui-même. Je vous prie,
Venez me retrouver dans cette galerie, —
Chez la Dauphine.

DAULON.

Bien.

POITEVIN.

Silence, en attendant!
Cet homme est dangereux... Raoul, soyez prudent.

Il entre chez la Dauphine; de Tillay a disparu.

SCÈNE VI.

DAULON, RAOUL, LA SENTINELLE du donjon.

DAULON.

Tu vois, la trahison partout!

RAOUL.

Cela doit être,
Lorsque le fils du Roi, lui-même, n'est qu'un traître.

DAULON.

Un ingrat!

RAOUL, amèrement.

Les ingrats devraient être orphelins!

DAULON.

Plaignons le mauvais fils!

RAOUL.

C'est le Roi que je plains.

DAULON.

Il faut en ce moment que les âmes fidèles
Se rangent près du Roi, car il a besoin d'elles.

RAOUL.

Dieu! si j'avais un nom!... Si le Roi m'ordonnait
Quelque chose de grand!...

DAULON.

Sois sûr qu'il te connaît.

RAOUL.

Je n'ai rien fait encor.

DAULON.

Raoul est trop modeste :
Avranche, Harfleur t'ont vu combattre!... On sait le reste.
Tu commandes déjà vingt lances, — mais je croi
Que tu peux sans orgueil espérer mieux du Roi.

RAOUL.

Mourir! mourir pour lui!

DAULON.

Quel accent! quelle flamme!
Tristement.
Raoul, le fils du Roi devrait avoir ton âme.

RAOUL.

Pour ce royaume entier; quant à moi, je sais bien
Que je ne voudrais pas un cœur pareil au sien!
Entre le sire de Brézé.

SCÈNE VII.

DAULON, RAOUL, LE SIRE DE BRÉZÉ,
LA SENTINELLE.

BRÉZÉ, à des gens qu'on ne voit pas.

Vous ferez tout, sans bruit.
A Daulon.
Quelque chose de grave,
Daulon !— Vous me parliez d'un homme jeune et brave,
Qui voudrait toujours être en face du péril...
Dévoué, sûr; loyal! — Où ce jeune homme est-il?

DAULON.

Le voici, — Raoul.

BRÉZÉ.

Bien.

DAULON.

Intrépide et fidèle,
Je crois qu'il irait seul prendre une citadelle !

BRÉZÉ.

Vous entendez, Raoul?

RAOUL.

Oui, monseigneur, j'entends.

BRÉZÉ.

Ainsi l'on peut vous mettre à l'épreuve?

RAOUL.

J'attends

BRÉZÉ.

Êtes-vous armé?

RAOUL.

Oui. — Que faut-il que je fasse?

BRÉZÉ, montrant la sentinelle.

Voyez-vous cet archer? — Il faut prendre sa place.

Retenant Raoul qui va vers le donjon.

Un instant.

RAOUL.

Monseigneur, à vos ordres.

BRÉZÉ, aux gens cachés derrière le théâtre.

Allons!

Un groupe d'hommes armés paraît tout à coup, se précipite sur la sentinelle, la désarme et l'entraîne bâillonnée derrière le théâtre; l'un d'eux a jeté le manteau de cet archer sur les épaules de Raoul, qui se place devant le donjon. — A Raoul.

Voici le mot du guet : — TOURS, au lieu de CHALONS.

RAOUL.

Bien.

BRÉZÉ.

Ne laissez personne entrer par cette porte. —
Hors le frère Adelbart, que personne ne sorte!

RAOUL.

Personne.

BRÉZÉ.

Vous aurez toujours la dague au poing.
Si quelqu'un veut franchir le seuil, n'appelez point;
Frappez.

RAOUL.

Soit.

DAULON, à Brézé.

Qu'est-ce donc?

BRÉZÉ.

Un danger; l'heure presse.
Daulon, des gens suspects sont dans la forteresse,
Et je ne serais pas étonné qu'on tentât,
Cette nuit, de sauver le criminel d'État.

DAULON.

Le Bâtard de Bourbon?

BRÉZÉ.

Je n'accuse personne...
Mais de Tillay n'est pas très-sûr... je le soupçonne
De jouer double jeu... Sans dire mes raisons,
Je mets en d'autres mains la garde des prisons.
Lui, je l'emploie ailleurs.

DAULON.

Vous faites à merveille.

BRÉZÉ.

Remplacez-moi, Daulon... Un poste est là qui veille :
Au besoin, vous n'auriez qu'un geste à faire, un mot
A dire... cent archers paraîtraient aussitôt. —
Moi, je pars.

DAULON.

Vous?

BRÉZÉ.

Je vais, pour terminer la guerre,
Tenter un grand effort; mais je n'y compte guère...
Il le faut, j'essaierai.

DAULON.

Quoi donc?

BRÉZÉ.

De ramener
Le fils rebelle au Roi qui veut lui pardonner.

DAULON.

Où trouver le Dauphin?

BRÉZÉ.

Tout près de cette ville.

DAULON.

Comment?

BRÉZÉ.

Il est ce soir au château d'Arconville,
Avec quarante archers tout au plus... Il vient donc
Pour faire un mauvais coup, ou demander pardon.

DAULON, à part.

Il n'arriverait pas seul, presque à l'étourdie,
Si quelque trame encor ne s'était pas ourdie...
Soyons prêts. —

A Brézé.

Bonne chance!

BRÉZÉ, s'éloignant.

A la grâce de Dieu!

A Raoul.

Veillez.

Il sort; entre un écuyer.

L'ÉCUYER, à Daulon.

Messire...

DAULON.

Eh bien?

L'ÉCUYER.

Le Roi vous mande.

DAULON, à Raoul.

Adieu.
Bonne garde, Raoul!

Daulon et l'écuyer sortent.

SCÈNE VIII.

RAOUL, en faction à la porte du donjon.

RAOUL, après un moment de rêverie.

Quand je pense qu'un homme
Est là!... qui doit savoir comment elle se nomme...
Le moine, si j'osais l'interroger... Mais non!

Poitevin, qui le sait, ne m'a pas dit ce nom.
Il m'aime pourtant, lui!... Quelle est donc cette femme?
Malheureux!... Je comprends... c'est quelque grande dame!
Et moi, que suis-je, hélas!... sans famille, — abrité
Dans une maison noble, un jour, par charité, —
Qui ne peux même pas dire en quelle chaumière
L'œil du pauvre orphelin s'ouvrit à la lumière! —
D'où vient alors, d'où vient qu'un rêve audacieux,
Qu'un délire m'emporte aussi haut que les cieux?...
Qu'en mes veines je sens bouillonner une lave,
Et mon cœur à l'étroit bondir, comme un esclave
Qui heurte à son cachot pour s'élancer au jour?...
Quel immense désir et de gloire et d'amour?
* Insensé!

Un silence.

* Tu n'es rien... qui peut t'aimer? Personne! —
* Toujours elle! toujours! Oh! comme je frissonne!...
* Un seul regard, pourtant, aux assauts meurtriers,
* Me rendrait formidable entre tous les guerriers!...

Avec tristesse.

Ce front pur, ce regard mélancolique et tendre,
Le reverrai-je?... Non. Je ne dois plus l'entendre
Cette voix, dont l'accent mélodieux, vainqueur,
Trouble encor ma poitrine et chante dans mon cœur!...

Il laisse tomber sa tête sur son sein avec découragement; tout à coup les sons d'un luth se font entendre à quelque distance, puis une voix qui chante sur un mode triste et lent.

LA VOIX.

Laissez-moi songer,
Songer à mon aise!

Plus rien qui me plaise,
Tout vient m'affliger!

RAOUL, écoutant.

C'est elle!

LA VOIX.

Le chagrin qui pèse
Sera plus léger!...
Laissez-moi songer,
Songer à mon aise!...

RAOUL.

Dieu!

LA VOIX.

La mer est mauvaise!...
Pauvre passager,
Le flot peut changer:
Attends qu'il s'apaise! —
Laissez-moi songer,
Songer à mon aise!

RAOUL, écoutant toujours.

Plus rien!

Il promène les yeux de tous côtés. — Un silence.

Illusion!... mensonge!
Mais non, pourtant.... je veille... et ce n'est point un songe!
Cette voix... Quelle est donc cette voix?

Il reste plongé dans une profonde rêverie.

SCÈNE IX.

RAOUL, LE DAUPHIN, OLIVIER.

Tandis que Raoul, qui vient de s'asseoir sur le banc de pierre, est abîmé dans une sorte d'extase muette, Olivier escalade avec précaution le parapet crénelé. Il regarde de toutes parts avec une attention pleine d'inquiétude, puis il fait signe à quelqu'un de le suivre : c'est le Dauphin.

LE DAUPHIN, dont on ne voit encore que la tête et la poitrine, lui montrant Raoul, à demi-voix :

Compagnon,
Regarde. Connais-tu cet archer?

OLIVIER.

Ma foi, non.

LE DAUPHIN.

Encor faut-il savoir, avant que je l'accoste,
Si l'on peut se fier à lui.

OLIVIER.

Prenez son poste...
Rien que ces quatre mots : *Camarade, à mon tour!*
Il comprendra.

Ils sont tous deux au fond du théâtre, à droite.

LE DAUPHIN.

Ce moine est encor dans la tour?

OLIVIER.

Encor.

LE DAUPHIN.

Que Notre-Dame au danger le dérobe,
Le saint homme!... Je veux qu'il nous prête sa robe :
C'est pour le prisonnier.

OLIVIER.

S'il résiste, pourtant?

LE DAUPHIN.

Garrottez-le.

OLIVIER.

S'il crie?...

LE DAUPHIN.

Ah! tu m'en diras tant!...
J'ai promis! on ne peut manquer à sa promesse. —
Ce bon moine, s'il meurt, je lui fonde une messe.

OLIVIER, la main sur son poignard.

Ainsi?...

LE DAUPHIN.

Dur sacrifice! un chrétien le subit.
Après tout, ce qui fait le moine, c'est l'habit...
Dépouille le bon père, et ne frappe qu'ensuite,
A regret, — s'il le faut, — pour assurer la fuite...

OLIVIER.

C'est dit.

LE DAUPHIN.

Je prends mon poste. — Et toi, l'oreille au guet.
Attends mon signal...

OLIVIER.

Bien.

LE DAUPHIN.

Et monte avec Franquet.

Olivier escalade de nouveau le parapet crénelé; le Dauphin s'avance avec précaution à quelque distance de Raoul, toujours immobile et rêveur.

Les constellations sont pour moi... L'heure est bonne!
Mon étoile a percé le nuage, et rayonne.
Mais il faut délivrer le Bâtard de Bourbon;
Moi-même!... C'est écrit... moi-même! Alors, d'un bond,
Je m'élance où je veux : à moi tout le royaume!...

Un instant de silence méditatif.

L'astrologue pourtant voit toujours un fantôme
Qui barre le passage entre mon père et moi...
Quel est donc cet obstacle?... Ah! le secret du Roi!

Réfléchissant.

La flèche est sur la corde, et la corde est tendue!

Montrant le donjon.

Lui sauvé, — la partie est loin d'être perdue.
Allons!

Il fait quelques pas vers Raoul, qui se lève.

RAOUL, avec énergie:

Ah! je saurai bientôt...

Entendant marcher:

Qui vive?

LE DAUPHIN; s'approchant.

Ami!

RAOUL.

Plus loin!

LE DAUPHIN:

Comment; plus loin? Tu m'as l'air endormi.

RAOUL, d'une voix ferme:

N'avancez pas!

LE DAUPHIN; à demi-voix, d'un air d'intelligence.

Va faire un somme au corps de garde;

Tu seras mieux. La nuit est fraîche...

RAOUL, avec menace.

Prenez garde!

LE DAUPHIN, baissant encore la voix.

Moins haut, moins haut! J'entends... Parlons bas, sans dét
Je viens te relever : *Camarade, à mon tour!*

RAOUL.

* Raillez-vous?

LE DAUPHIN.

* Non, pardieu!... La nuit encore est noire.
* Si tu n'as pas sommeil, tant mieux pour toi! va boire.
* Sois tranquille, tu peux dégrafer ton pourpoint,
* Au lieu de rester là, planté, la dague au poing.

RAOUL, levant sa dague.

Un pas! vous êtes mort!

LE DAUPHIN.

Pourquoi cette algarade?
Tu n'as donc pas compris?

Appuyant sur chaque mot.

A mon tour, camarade!

RAOUL.

L'ivresse, apparemment, vous trouble le cerveau?
Passez votre chemin.

LE DAUPHIN, à part.

Hum! voilà du nouveau!
Suis-je trahi?

Haut.

Quel est ton chef?

RAOUL.

Que vous importe?

LE DAUPHIN.

Tu veux donc jusqu'au jour veiller à cette porte?

RAOUL.

Jusqu'au jour.

LE DAUPHIN, avec colère.

Pâques-Dieu! — Parlons sans nous fâcher.
Est-ce que tu n'es pas, camarade, un archer
Du sire de Tillay?... Muet comme une souche! —
Tiens, compère.

Il lui présente une bourse.

Voici de quoi t'ouvrir la bouche.

RAOUL.

A moi?

LE DAUPHIN.

De la fierté! Bien, très-bien!

A part.

Est-ce un jeu?
Les gardes seraient-ils changés? Voyons un peu...
C'est un jeune entêté qui n'en veut pas démordre,
Brusquons l'affaire alors.

D'un ton dégagé, montrant la porte du donjon.

J'entre ici.

RAOUL.

Le mot d'ordre?

LE DAUPHIN, mystérieusement.

CHALONS.

RAOUL, lui saisissant le bras.

Je vous arrête!

LE DAUPHIN, avec fureur.

Arrière!

RAOUL.

Au nom du Roi!

LE DAUPHIN.

Malheureux! malheureux! porter la main sur moi!...

Depuis quelques instants Marguerite d'Écosse, immobile et debout sur le seuil de la porte qui mène à ses appartements, suit avec terreur toute cette scène. Elle jette un cri.

MARGUERITE.

Ciel!

LE DAUPHIN, cherchant sa dague.

Tu ne sais donc pas qui je suis?

RAOUL, le tenant toujours.

Quelque traître!...

Oh! je te connaîtrai!

LE DAUPHIN, hors de lui.

Non!... meurs sans me connaître!

Il veut le frapper avec sa dague, Raoul pare le coup et lui fait sauter l'arme de la main; aussitôt Marguerite s'élance vers Raoul.

MARGUERITE, d'une voix suppliante.

Ne le retenez pas!...

RAOUL, la reconnaissant.

Elle!

Dans sa stupeur il lâche le bras du Dauphin.

MARGUERITE, au Dauphin vivement.

Chez moi!... Fuyez!...

Ou vous êtes perdu !

LE DAUPHIN.

Bien.

Il s'enfuit, Raoul s'élance à sa poursuite.

MARGUERITE, à Raoul.

Je tombe à vos pieds !

Raoul !

RAOUL, montrant le Dauphin qui s'enfuit et disparaît.

Ce traître ?...

SCÈNE X.

RAOUL, MARGUERITE.

MARGUERITE.

C'est le Dauphin !

RAOUL.

Lui, madame ?...

Mais qui donc êtes-vous ?

MARGUERITE.

Marguerite.

RAOUL.

Sa femme !

MARGUERITE.

Je vous devais la vie !... Oh ! maintenant combien
Je vous dois plus encore !

RAOUL, à part, douloureusement.

Elle l'aime donc bien ?

MARGUERITE.

Oh ! je me souviendrai, Raoul !

RAOUL, à part.

Songe et folie!

MARGUERITE.

Adieu!

RAOUL.

Non! un moment encor... je vous supplie!

MARGUERITE.

On vient!... Dieu!... Je me fie à vous, à votre honneur!
Pas un mot!

RAOUL, solennellement.

Pas un mot.

Elle rentre précipitamment chez elle. — Avec amertume.

Cet homme a du bonheur!

SCÈNE XI.

RAOUL, DE TILLAY, qui a vu s'enfuir Marguerite

DE TILLAY, à part, au fond du théâtre.

Une femme!... C'est bien Marguerite?... ou je meure!...
Elle parlait avec cet archer... A cette heure?
Elle!

Il s'avance.

RAOUL.

Passez au large!

DE TILLAY, à part.

Enfer! le protégé
De maître Poitevin!... Le mot d'ordre est changé.
Tout est perdu! — Monsieur le grand maître, à merveille!

Je comprends.

A Raoul, avec sarcasme.

J'ai troublé votre amoureuse veille,
Beau page?

RAOUL, menaçant.

Qu'est-ce à dire?

DE TILLAY, avec autorité.

Un seul mot, compagnon.
Une femme était là, qui vous parlait. — Son nom?

RAOUL.

Vous êtes bien hardi!

DE TILLAY.

Ton imprudence est grande.
Jeune homme, sais-tu bien qu'en ce lieu je commande?

RAOUL, fièrement.

Pas à moi!

DE TILLAY.

C'est trop fort! Téméraire, tu vois
Messire de Tillay, bailli de Vermandois.

RAOUL.

Que m'importe?

DE TILLAY.

Quels pleurs deux beaux yeux vont répandre!
Si je parle!... J'ai vu de quoi te faire pendre.

RAOUL, à part.

Saurait-il?

DE TILLAY.

Une femme, ici, te parlait bas...

Je veux savoir son nom !

RAOUL.

Vous ne le saurez pas!

Grand tumulte dans la salle du Conseil; la porte s'ouvre.

DE TILLAY, exaspéré.

Bien. Voici justement monsieur le connétable!...
Nous verrons!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, RICHEMONT, CHABANNES, LE CHANCELIER, LE GRAND PRÉVOT, TOUS LES CONSEILLERS DU ROI, HOMMES D'ARMES, ARCHERS, ETC.

CHABANNES, avec emportement.

La sentence est inexécutable!
Je ne demande pas sa grâce! j'ai voté
Comme vous!... Le supplice, il l'a bien mérité.
Mais lui, de sang royal, je ne veux pas qu'on tache
Son nom!.... je ne veux pas! — Je demande la hache!

RICHEMONT, froidement.

Pas même le gibet.

CHABANNES.

Vous tous, soyez témoins
Que notre connétable ici consulte moins
L'intérêt de l'État qu'une sourde rancune.
Vous avez vos raisons, comte!

RICHEMONT.

Je n'en ai qu'une.

La révolte, c'est lui, ce Bâtard de Bourbon!...
Je l'étouffe! Je mets le pied sur le charbon!

CHABANNES.

Encore un coup, la mort! et que sa tête tombe!
Mais qu'il ait un cercueil, et qu'il ait une tombe,
Lui, grand seigneur!

RICHEMONT.

Un sac de cuir à ce bandit!
Il aura pour tombeau la rivière!... C'est dit.

CHABANNES.

Oh! c'est pour nous traîner tous dans la même fange!...
Mais ce n'est point ainsi, monseigneur, qu'on se venge!

RICHEMONT.

Comment se venge-t-on?

CHABANNES.

Sans l'aide du bourreau.

RICHEMONT, la main sur son épée.

Chabannes! mon épée est encore au fourreau.

CHABANNES, la main sur son épée.

Un défi?

RICHEMONT.

Seulement un conseil.

CHABANNES, avec dédain.

Je m'en passe! —
Si j'aimais moins le Roi!...

RICHEMONT.

Que feriez-vous, de grâce?

Vous iriez, n'est-ce pas, joindre les révoltés?
Libre à vous!

CHABANNES, tirant à moitié son épée.

C'en est trop!... Il m'insulte!

PLUSIEURS MEMBRES DU CONSEIL.

Arrêtez!

Ils se mettent entre Chabannes et Richemont. Tous deux ont l'épée à la main, quand tout à coup le Roi paraît avec Daulon et les archers de la garde écossaise.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, LE ROI, DAULON.

Raoul est caché aux yeux des spectateurs par la foule des seigneurs et des hommes d'armes qui remplit le théatre. Pendant cette scène le jour vient peu à peu.

LE ROI.

Qu'est-ce donc, messeigneurs?

RICHEMONT.

Le sire de Chabanne!...
Au mépris d'un arrêt qui du Conseil émane,
Du Bâtard de Bourbon il se fait l'avocat;
Et peu s'en est fallu qu'il ne me provoquât!

LE ROI, douloureusement.

La discorde, toujours!

CHABANNES.

C'est votre connétable
Qui m'ose outrager!

RICHEMONT.

Sire! un orgueil indomptable!

Je vous dis que sans vous il me jetait le gant
Parce que nous faisons justice d'un brigand.

LE ROI.

Vous avez tort, Chabanne, et j'ai peine à comprendre
L'intérêt qu'à cet homme encor vous pouvez prendre?
Vous, cœur loyal, songez à tout ce qu'il a fait;
Pas un jour de sa vie où n'éclate un forfait!
C'est lui, fléau vivant sorti de ma famille,
Qui voulait égorger Marguerite, ma fille!
Et pour que dans mon sein le poison pénétrât
Plus avant!. . de mon fils il a fait un ingrat!

CHABANNES.

Aussi, faut-il, pardieu! qu'on lui tranche la tête.

RICHEMONT.

Si le Roi veut signer la sentence, — elle est prête.

Il présente au Roi un parchemin.

LE ROI, après y avoir jeté les yeux, avec horreur.

Quel supplice!

RICHEMONT.

L'arrêt, Sire, est bien discuté.
Souffrez qu'aujourd'hui même il soit exécuté.

LE ROI.

Aujourd'hui?

RICHEMONT.

Ce matin.

LE ROI.

Cette ignoble torture!

RICHEMONT.

Sire, je n'attends plus que votre signature.

LE ROI.

* Je ne refuse pas... mais vous êtes pressé !

RICHEMONT.

* J'ai hâte d'en finir, c'est vrai.

LE ROI.

* J'ai renoncé
* Au droit de faire grâce, et je n'en fais aucune;
* Mais nous attendrons bien quelques heures.

RICHEMONT.

* Rien qu'une.
Que le Roi, dans une heure au plus, ait désigné
Un autre connétable, ou bien qu'il ait signé.

LE ROI.

Pourtant cela demande un examen plus ample.

RICHEMONT.

C'est trop examiné, Sire, il faut un exemple!
Il faut terrifier la noblesse, il le faut!
Le sac de cuir fait peur bien plus que l'échafaud.
Voilà, Sire, voilà comme un pouvoir se fonde!
Il faut qu'ici, penché sur la berge profonde,
Tout grand seigneur contemple, immobile d'effroi,
L'eau qui passe, emportant la justice du Roi!

LE ROI.

C'est beaucoup de rigueur, quand déjà tout s'apaise.

RICHEMONT.

On a peur! on fléchit sous mon bras!... car il pèse.
Mais la moindre faiblesse, et tout est compromis;
La Trémouille et Chaumont, déjà presque soumis,
Relèveront la tête, et le Dauphin rebelle
S'en va recommencer la guerre, de plus belle!

LE ROI.

Je ne vous parle pas de grâce, il faut punir :
Mais un instant! — Brézé va bientôt revenir.
Dites que je m'abuse encore, je suis père!
Mais s'il a vu mon fils, peut-être... Enfin, j'espère!

Entre le sire de Brézé.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE SIRE DE BRÉZÉ.

BRÉZÉ.

Sire! n'espérez plus.

LE ROI.

Quoi!...

BRÉZÉ.

Je n'ai pu le voir.

LE ROI.

Lui, mon fils?

BRÉZÉ.

Il n'a pas daigné me recevoir.

LE ROI.

Vous parliez en mon nom, pourtant?

BRÉZÉ.

Oui, mais qu'importe?
La Trémouille et Chaumont tous deux barraient sa porte;
Tous deux m'ont répondu : « Monseigneur tiendra bon,
Si l'on ne fait pas grâce au Bâtard de Bourbon! »

LE ROI.

Perfide!... Et j'hésitais encor... Folie insigne!
Comte de Richemont, donnez, donnez! Je signe.
La clémence ne fait que des ingrats!

Richemont se hâte de remettre au Roi la sentence; le Roi signe.

RICHEMONT, reprenant la sentence.

Enfin!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MARGUERITE D'ÉCOSSE, puis le DAUPHIN.

MARGUERITE.

Mon père!... tendez-lui les bras!

LE ROI, apercevant son fils.

Oh!

RICHEMONT et BRÉZÉ.

Le Dauphin!

LE DAUPHIN, s'agenouillant devant le Roi.

Mon redouté seigneur!...

LE ROI, sévèrement.

Vous, Louis!

à Brézé.

Que veut dire?

LE DAUPHIN, promenant les yeux autour de lui.

Ceux qui parlent de moi sont mal informés, Sire!
Voyez, j'arrive seul, devant mes ennemis,
Sans nulle sauvegarde, et tranquille.

MARGUERITE, d'une voix tremblante.

Et soumis.

LE DAUPHIN.

Si je viens, ce n'est pas que je cherche un refuge.
Que Votre Majesté me pardonne!... ou me juge.

LE ROI.

Vous avez bien tardé, Louis!... Voilà deux mois
Que votre cœur fermé reste sourd à ma voix.
Vous êtes bien coupable! Avez-vous une excuse?

LE DAUPHIN.

Sire! puis-je en avoir quand mon père m'accuse?

LE ROI, d'un ton moins sévère.

Vous n'êtes plus mon fils, vous devez le sentir!...
Qui vous a ramené vers moi?

LE DAUPHIN, d'une voix humble, tombant à genoux.

Le repentir!

LE ROI.

S'il était vrai?... Mais non!

RICHEMONT, bas à Brézé.

Quelle faiblesse d'âme!

LE DAUPHIN, à genoux.

Marguerite le sait! Parlez! parlez, madame!

MARGUERITE, au Roi.

Moi, le justifier? Il me désavouerait...
Monseigneur se condamne, et gémit en secret!
Laissons le passé mort dans l'ombre se confondre!...
L'avenir, j'en réponds!... Sire, j'en veux répondre.
Oui, votre fils s'accuse amèrement tout bas :
Sa jeunesse est coupable, et son cœur ne l'est pas.

LE ROI, avec émotion.

Louis, vous l'entendez?

LE DAUPHIN, à genoux.

Je suis bien connu d'elle!
Sa bouche est de mon cœur l'interprète fidèle.

LE ROI.

Louis, relevez-vous.

Il lui tend la main, le Dauphin la baise avec une hésitation respectueuse : le Roi semble très-ému ; mais quand son fils s'approche pour l'embrasser, il recule d'un pas.

LE DAUPHIN.

Sire, tant de bonté!...

LE ROI.

Je devrais, vous chassant comme un fils révolté,
De vos rébellions vous payer le salaire,
Et vous faire sentir le poids de ma colère!...
Mais puisque Marguerite, un ange au front si doux,
Avec sa douce voix, intercède pour vous,
Je veux dire comme elle!... et j'essaierai de croire
Que votre âme n'est pas, au fond, perfide et noire ;
Que les mauvais conseils, un souffle corrupteur,

Ont du jeune orgueilleux fait un conspirateur,
Et que, si vous n'aviez consulté que vous-même,
Vous auriez moins longtemps torturé qui vous aime !

MARGUERITE, avec reconnaissance.

Que vous le jugez bien !

LE ROI.

Malgré sa trahison,
C'est mon cœur qui le juge, et non pas ma raison !
Ai-je tort ?... L'avenir est chargé de répondre !...

Au Dauphin.

Combien de maux sur nous ces deux mois ont vus fondre,
Louis ! C'est votre main seule qui les a faits !...
Et la guerre civile a d'horribles effets.
Quand pas une blessure encor n'était guérie,
Quand la France toujours saignait !... la Praguerie,
Divisant le royaume à l'heure du danger,
A rendu l'espérance au monarque étranger.
Peut-être que déjà, sans votre perfidie,
La France eût recouvré toute la Normandie ;
Et l'Anglais, refoulé sous nos rudes assauts,
Pour s'enfuir, n'aurait pas d'assez larges vaisseaux ! —
Mais, pour exterminer vos hordes tout entières,
Il nous a bien fallu dégarnir nos frontières,
Et nous avons failli revoir, honte et malheur !
Talbot victorieux dans les murs de Harfleur.
Dieppe enfin, que Dunois couvre de son épée,
Par douze mille Anglais étreinte, enveloppée,
Appelle en combattant de nouveaux défenseurs ! —

Et voilà maintenant que les envahisseurs
Nous refusent, après plus de cent ans de guerre,
La trêve de vingt mois qu'ils mendiaient naguère;
Et, pleurant ses moissons où flottent les drapeaux,
Mon peuple qui succombe, affamé de repos,
Ne sait à qui s'en prendre, et m'accuse à voix haute!...
Que de fléaux, grand Dieu!... Louis, c'est votre faute.

LE DAUPHIN, chaleureusement.

Je vais la réparer!... Nos ennemis confus
Nous paieront cher bientôt leurs superbes refus! —
Dieppe! je ne veux pas qu'un autre te délivre :
Huit jours encor, que Dieu me permette de vivre!

LE ROI.

Je reconnais mon fils!... Allez, triomphez donc!
Vous-même vous aurez conquis votre pardon.

LE DAUPHIN.

Oh! je n'en veux point d'autre! Alors, du moins, j'espère
Ou les embrassements ou les larmes d'un père!

LE ROI, avec attendrissement.

Mon fils!...

LE DAUPHIN.

Et maintenant que Votre Majesté
Me regarde, je crois, d'un œil moins irrité,
Sire! il est une grâce, un bienfait que j'implore!
Si j'osais...

MARGUERITE, à part.

Que va-t-il demander?

LE ROI, un peu sévèremeut.

Est-ce encore
Une condition?

LE DAUPHIN, d'un ton plus humble.

Une prière!

LE ROI.

Eh bien?

LE DAUPHIN.

Sire, on m'appelle ingrat!... Pourtant, je me souvien...

Avec une intention marquée.

Et je veux en fournir des preuves... bien certaines.
Vous n'avez pas encor vos quinze capitaines :
Un d'eux reste à choisir... Quel serait mon bonheur
Si j'obtenais de vous, Sire, un pareil honneur
Pour le plus généreux des hommes, le plus brave
Des soldats!

LE ROI.

Quel est-il?

DE TILLAY, à part.

C'est moi. L'instant est grave!

LE DAUPHIN, au Roi.

Nous frissonnons tous deux encore maintenant
Du péril qui naguère, auprès de Lusignan,
A failli nous ravir la moitié de notre âme!
A vous, Sire, une fille aimée... à moi la femme
Que j'appelle mon ange!... Eh bien! cette faveur,
J'ose la demander pour son noble sauveur...

DE TILLAY, à part.

Très-bien!

LE ROI, au Dauphin.

Votre pensée a deviné la mienne.
Ce courageux soldat, qu'il vienne donc! qu'il vienne!...

DE TILLAY, d'un air triste.

Sire! il n'existe plus...

LE ROI, vivement.

Raoul?

LE DAUPHIN.

Il est ici.
Messire de Tillay se trompe.

DE TILLAY, à part.

Oh!

DAULON, paraissant avec Raoul.

Le voici.

DE TILLAY, à part.

Cet archer!...

LE DAUPHIN, à Marguerite.

N'est-ce pas que c'est bien lui, madame?

MARGUERITE, avec une chaleureuse émotion

C'est lui! c'est mon sauveur! Oh! je n'aurais point d'âme
Si j'avais oublié les traits de ce héros!...
Sire, il a combattu seul contre mes bourreaux.

DE TILLAY, à part.

Quel feu!

LE ROI, faisant signe à Raoul d'approcher.

Raoul.

Raoul s'avance et met un genou en terre.

Où donc ai-je vu ce jeune homme?

A Raoul.

Un capitaine reste à nommer, — je vous nomme.

Mouvement de surprise dans l'assemblée.

RAOUL, à genoux.

Moi, Sire?

LE ROI.

Vous.

DAULON, avec attendrissement.

Raoul!

DE TILLAY, à part, avec fureur.

Me voir ainsi duper!

LE ROI.

Cet honneur ne pouvait, Raoul, vous échapper,
Je vous le destinais dans le fond de mon âme! ..
Et voyez, c'est mon fils qui pour vous le réclame.

RAOUL, regardant le Dauphin, à part.

Lui!

LE DAUPHIN, à part.

Bon! il se taira.

LE ROI, à Raoul.

Courage, mon vainqueur!
On voit bien que d'Harcourt a façonné ton cœur.
Mais attends; que Raoul ait tout ce qu'il mérite. .
C'est une récompense au nom de Marguerite.

RAOUL, à part tristement.

Un salaire!

LE ROI, au Dauphin.

Chacun a sa dette à payer,
Mon fils!... Que par vos mains il soit fait chevalier!

LE DAUPHIN.

De grand cœur!... Mon attente, au moins, n'est pas trompée.
Mais, Sire, je venais sans armes... sans épée...

LE ROI.

Voici la mienne.

Il lui donne son épée; le Dauphin s'approche de Raoul.

RAOUL, à part, avec un sentiment d'horreur.

Dieu!

LE DAUPHIN, l'épée haute.

Raoul, au nom du Roi!
Au nom de Notre-Dame! .. ici devant tous, moi,
Louis, Dauphin de France, à toi, mon frère d'armes,
Je dis : Sois chevalier!

Il lui touche l'épaule avec l'épée du Roi.

MARGUERITE, au Dauphin.

Oh! merci!

DE TILLAY, à part.

Que de larmes
Vont noyer tes beaux yeux, Marguerite! Demain,
Peut-être.

Le Dauphin rend au Roi son épée.

LE ROI, à Raoul.

Va, poursuis ton glorieux chemin,

Raoul! .. Prends mon épée, et qu'elle t'appartienne.
Je sais qu'à Lusignan ils ont brisé la tienne!

Il lui donne son épée.

RAOUL, se prosternant.

O mon Roi!

LE ROI.

Pour la France elle a bien combattu.
Elle fera de même encor!... Le promets-tu?

RAOUL.

Je le jure!... A moi donc la noble épée... O France!
Que je puisse hâter d'un jour ta délivrance,
Et dire en expirant, les yeux tournés vers toi :
Je meurs pour la patrie, et je meurs pour mon Roi!

LE ROI.

Non, Raoul, ne meurs point; mais combats pour la France!
A Dieppe... sous mon fils!

RAOUL.

C'est bien mon espérance!

LE DAUPHIN.

Et la mienne!...

A part.

Il me faut ce Raoul, à tout prix.

LE ROI, au Dauphin.

Maintenant que Raoul est bien payé, — Louis,
Êtes-vous satisfait?

LE DAUPHIN.

Plus que je ne puis dire!

Avec hésitation.

Et pourtant...

LE ROI.

Achevez.

LE DAUPHIN.

Je tremble...

LE ROI.

Voyons?...

LE DAUPHIN.

Sire! ..

Vous êtes juste; mais vous êtes juste et bon!...
Que ce jour de bonheur soit un jour de pardon!

LE ROI.

N'ai-je point fait assez?

LE DAUPHIN.

Trop!... Ma faute est immense!...
Mais d'autres que moi, Sire, ont besoin de clémence...

LE ROI, étonné.

D'autres?

LE DAUPHIN.

Bien criminels!... Oh! mais bien malheureux!

RICHEMONT, à demi-voix.

Monsieur le grand prévôt?...

Il lui parle bas; le grand prévôt fait un signe de tête affirmatif et sort.

LE DAUPHIN.

Sire! grâce pour eux!...

LE ROI.

La Trémouille et Chaumont, ces deux âmes flétries?...
Qu'ils vivent... dans leurs fiefs et dans leurs seigneuries!

Mais qu'ils n'en sortent pas, ou bien... J'ai pitié d'eux!..
Pour jamais, loin de moi, je les bannis tous deux.

LE DAUPHIN.

Loin de vous!... pour jamais!... Quel horrible supplice!
Eh bien! je le demande encor... pour leur complice!...

LE ROI.

De qui me parlez-vous?

LE DAUPHIN.

Du Bâtard de Bourbon.

LE ROI.

L'assassin d'un vieillard, du sire d'Harcourt!... Non.

LE DAUPHIN.

Pitié!

LE ROI.

Pour lui? Jamais.

LE DAUPHIN.

Ce meurtre lâche, impie,
Si vraiment il l'a pu commettre... qu'il l'expie,
Lentement, goutte à goutte, écrasé de remord!...
Dans l'exil.

LE ROI.

Point d'exil.

LE DAUPHIN.

Sire, un cachot!

LE ROI.

La mort!

LE DAUPHIN.

Mais il a combattu pour la France...

LE ROI, avec amertume.

A Compiègne!...
Et le feu d'un bûcher enveloppe mon règne!

LE DAUPHIN.

Mais, lui, de votre sang?...

LE ROI.

Qu'il ne le souille plus!

LE DAUPHIN.

Marguerite, voyez mes efforts superflus!
Ce qu'il refuse à moi, souvent il vous l'accorde?...

MARGUERITE, suppliante.

Sire!... on plaindrait les rois sans la miséricorde.

LE ROI, à Marguerite.

Mais cet homme cruel, qui nous a trahis tous,
Voulait vous égorger aussi! L'oubliez-vous?

MARGUERITE.

Sire! je l'oublierai si vous lui faites grâce.

LE ROI.

Non, j'ai signé...

MARGUERITE.

Le Roi pardonne quand il passe!

LE DAUPHIN.

Il ne faudrait qu'un mot!...

MARGUERITE.

Et ce mot est si doux!

LE ROI, commençant à fléchir.

J'ai juré!... je ne puis ..

LE DAUPHIN, bas à Marguerite.

La victoire est à nous!...

MARGUERITE, avec force au Dauphin.

Courage!

BRÉZÉ, bas à Richemont.

Il s'attendrit.

RICHEMONT, bas.

Laissez faire.

LE DAUPHIN, au Roi, avec un accent de désespoir.

Qu'il meure!
Puisque vous le voulez, Sire!... Et que la même heure,
Qui ramène à vos pieds un fils obéissant,
Laisse dans votre vie une marque de sang!

LE ROI, avec horreur.

Du sang!... je ne veux pas!... Non!... c'est épouvantable!
Plus tard!... un autre jour!... Monsieur le connétable,
Quand je serai parti!... Ne soyons pas témoins...

RICHEMONT, voyant rentrer le grand prévôt.

Sire, justice est faite!

Mouvement d'effroi dans l'assemblée.

LE DAUPHIN, à part, après un moment de silence et de réflexion.

Une chance de moins!...

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

A Tours. — Le Chateau. — Appartement de la Dauphine. Portes latérales dont une mène à l'oratoire. Fenêtres au fond et grande porte ouvrant sur les jardins, avec une terrasse et un large perron couverts d'arbustes en fleurs. Grands massifs d'arbres dans le lointain.

Ameublement plein d'élégance : tableaux, statues, divers instruments de musique; livres et manuscrits à riches miniatures, épars sur les tables et les bahuts sculptés. — Trois jeunes femmes sont à causer autour d'une table; elles brodent ou font de la tapisserie. Marguerite d'Écosse, un livre à la main, est assise à quelque distance, les yeux tournés vers la grande porte du fond. Elle semble rêveuse et peu occupée de sa lecture.

SCÈNE I.

MARGUERITE D'ÉCOSSE, ISABELLE DE GUISE, PRÉGENTE DE MELUN, BLANCHE DE VILLEQUIERS, et DEUX AUTRES DAMES D'HONNEUR DE LA DAUPHINE.

BLANCHE.

Dieppe sauvée en moins de huit jours!... et la trêve!

PRÉGENTE.

Monseigneur a tenu parole.

BLANCHE.

C'est un rêve!

ISABELLE.

Un triomphe! Et le Roi donne le Dauphiné
A son glorieux fils, qui l'a si bien gagné. —

Aussi des fêtes!... Bals, chasse au vol, chasse à courre,
Et joutes où luttaient l'adresse et la bravoure!
Des tournois...

BLANCHE, vivement.

Des tournois?

ISABELLE.

Blanche de Villequiers,
Vous avez bien perdu!

PRÉGENTE, un peu sardoniquement.

Blanche, vous nous manquiez,
Vous qui, dans les tournois d'Arras et de Bruxelles,
Nommiez tous les seigneurs?

BLANCHE.

Si j'avais eu des ailes,
Comme j'aurais volé vers vous! — Si près de Tours,
Quand je voyais flotter les drapeaux sur les tours,
Quand j'entendais bondir la fanfare éclatante,
Avoir langui six jours près de ma vieille tante!...

Soupirant.

C'est pour mon bien! dit-elle. A mon âge, elle apprit
Que tous ces beaux tournois nous font tourner l'esprit.

PRÉGENTE.

Le fait est que depuis les joutes de Lorraine,
De Flandre et de Bourgogne, où vous fûtes la reine,
Vous ne rêvez qu'Artus, Lancelot, Amadis,
Et tous ces paladins, héros du temps jadis.

BLANCHE.

J'aime les chevaliers!.. vous, les rimeurs. Vous n'êtes

Sensible qu'aux rondeaux galants, qu'aux chansonnettes :
A maître Alain Chartier, je préfère Dunois.
Chacun son goût, Prégente! — Oui, j'aime les tournois!
Mon cœur joyeux frémit quand s'ouvre la barrière;
Quand deux beaux chevaliers, sous l'armure guerrière,
Aux sons de la trompette animant leur coursier,
Fondent l'un contre l'autre avec un bruit d'acier!

PRÉGENTE, montrant Marguerite toujours rêveuse.

Moins haut, Blanche. Quel bruit vous-même ici vous faites!
Madame est fatiguée encore de ces fêtes...
On en deviendrait folle! Entendre, sans repos,
Six jours, le choc du fer et le vent des drapeaux!

BLANCHE.

Madame est bien heureuse!

ISABELLE.

Au fait! dans cette joute
Vous nous auriez nommé le vainqueur.

BLANCHE.

Oh! sans doute. —
Mais voyons, quel est-il ce vainqueur?

MARGUERITE, à part.

C'était lui!

ISABELLE, à Blanche.

Voilà ce que chacun se demande aujourd'hui.

BLANCHE.

Quelle était sa devise?

PRÉGENTE.

Il n'en avait aucune.

BLANCHE.

La couleur de l'armure et du bouclier?

ISABELLE.

Brune.

BLANCHE.

Un vœu! — Quel âge?

ISABELLE.

Moi, je lui donne vingt ans;
Mais sa visière était baissée.

BLANCHE.

Ah! — Tout le temps?

ISABELLE.

Oui.

BLANCHE.

Ce jeune seigneur doit être, je parie,
Dans les six premiers mois de sa chevalerie.
C'est l'usage : il combat, voilé pour tous les yeux,
Attendant que son bras le fasse glorieux.

ISABELLE.

Il n'obtiendra jamais de victoire plus belle!

PRÉGENTE.

De victoire plus douce au cœur fier d'Isabelle.

ISABELLE.

Oh, oui! — Tout notre sexe est vengé!

PRÉGENTE.

C'est bien vrai.

ISABELLE.

Vengé d'un homme affreux! du sire de Tillay.

MARGUERITE, tressaillant.

Le sire de Tillay!... Qui parle de cet homme?

Elle se lève.

Mesdames, vous savez... je défends qu'on le nomme!

ISABELLE.

Pardonnez!... Je le hais, ce calomniateur!
Certes, la hache au poing, c'est un rude jouteur :
Mais il vient de trouver son maître.

MARGUERITE.

Oh! dans cette âme
Couve profondément quelque vengeance infâme!
Sa défaite a blessé le misérable au cœur!...
Qu'il ignore toujours le nom de son vainqueur...
Il l'assassinerait, peut-être! Je frissonne!...
Oh! ne dites le nom du vainqueur à personne.

PRÉGENTE.

Nous ne le savons pas.

MARGUERITE, avec trouble.

Mon Dieu! c'est vrai!... J'ai cru...

PRÉGENTE.

Que pourrions-nous savoir, puisqu'il a disparu?
Mais on le reverra, du moins j'en ai l'idée,
Ceint de l'écharpe d'or que vous avez brodée,
Et qu'il reçut de vous.

MARGUERITE.

De moi?... C'est Monseigneur...

Je n'ai fait qu'obéir.

ISABELLE.

Madame, cet honneur,
Il l'a bien mérité!... Nous l'avons vu combattre,
Nous l'avons vu trois fois victorieux...

MARGUERITE, vivement.

Non, quatre.

PRÉGENTE.

C'est vrai.

MARGUERITE.

Comptons plutôt... Saint-Pol, Robert d'Iliers,
Saveuse, Montauban... La fleur des chevaliers!

BLANCHE.

Mais lui, c'est un Roland!

Comme frappée d'une idée.

Pour le coup, je devine!...
Il aime une princesse, une beauté divine!
Je la connais. Il l'aime, et c'est dans les combats
Qu'il veut la mériter... C'est...

MARGUERITE, avec plus de trouble.

Nommez-le tout bas!

Elle se penche vers Blanche qui lui parle à l'oreille.

Le sire de Réthel?... J'eus la même pensée.

PRÉGENTE.

Pourquoi combattrait-il, la visière baissée?

MARGUERITE.

Comme dit Blanche... Un vœu.

PRÉGENTE.

Le sire de Réthel
Provoquer de Tillay dans un combat mortel?...
Pourquoi?

BLANCHE.

Mais c'est affreux! Un combat véritable?...

ISABELLE.

A mort.

BLANCHE.

N'avoir rien vu! Je suis inconsolable.

PRÉGENTE.

Monseigneur présidait à la place du Roi;
Et s'il n'eût point jeté, lui juge du tournoi,
Entre les champions, sa baguette d'ivoire,
Messire de Tillay traversait l'onde noire.

MARGUERITE.

Non! lorsqu'on est si brave, on n'est jamais cruel! —
Après tout, ce n'était qu'une joute.

PRÉGENTE.

Un duel!
Acharné, furieux.

ISABELLE.

Quelque dame outragée
Que ce noble seigneur aime, et qu'il a vengée?

MARGUERITE, avec épouvante.

Ne dites point cela!... Ne le dites jamais!

Avec prière.

Si vous m'aimez.

ISABELLE.

Oh! plus un mot, je vous promets.

MARGUERITE.

Au contraire, — parlez! parlez, je vous en prie.
Ce jeune homme est l'honneur de la chevalerie!...
Mais que m'importe à moi?... Je ne le connais pas. —
Puisque Blanche aime tant les récits de combats,
Mon Dieu! racontez-lui toute cette aventure...
Moi, je n'y songe plus, et reprends ma lecture.

Elle se rassied, et se remet à lire.

BLANCHE, avec joie.

Madame la Dauphine a permis!... Quel bonheur!
Oh! parlez! parlez-moi de ce jeune seigneur.

ISABELLE.

Eh bien! l'écharpe d'or au bras gauche flottante,
Lui quatre fois vainqueur, il marche vers la tente
Du sire de Tillay, qui, cherchant un rival,
Défiait tout le monde au combat à cheval.
A mort! dit l'inconnu.

BLANCHE.

Bien.

ISABELLE.

L'orgueilleux frissonne.
Mais comment refuser?

BLANCHE.

Comment?

ISABELLE.

Le clairon sonne.

Par trois fois chaque lance, aux mains des combattants,
Sur les deux boucliers se brise en même temps.
Puis soudain le fracas des haches!... Lutte horrible!
Sans pitié ni merci!

BLANCHE.

Magnifique!

MARGUERITE, avec feu.

Oh! terrible.—
C'est un choc foudroyant d'armures!... Quels assauts!
Cuirasses, gantelets ont volé par morceaux :
L'un a plus de vigueur, l'autre a plus de courage,
Plus d'adresse... Il tient ferme, il résiste à l'orage.
Le sire de Tillay, croyant le voir plier,
Pour finir d'un seul coup, jette son bouclier;
Puis, élevant sa hache, à deux mains, — il s'apprête,
Droit sur les étriers, à lui fendre la tête !...

BLANCHE.

Ciel!

ISABELLE.

La hache, en tombant, sur le casque poli
Glisse...

MARGUERITE.

Un miracle!

PRÉGENTE.

Alors, vous avez tant pâli,
Madame!

MARGUERITE, avec embarras.

Croyez-vous?

PRÉGENTE.

Madame, j'en suis sûre ;
Monseigneur l'a fort bien remarqué, je vous jure.

MARGUERITE, avec effroi.

Grand Dieu ! — C'est naturel !... Quand ce jeune guerrier,
Si brave...

PRÉGENTE.

Il reculait.

MARGUERITE.

Lui, non !... Son destrier.
Mais presque au même instant, frappé sur la visière,
L'arrogant de Tillay roule dans la poussière !

BLANCHE, avec enthousiasme.

Gloire à mon chevalier !... Que c'est beau la valeur !

PRÉGENTE.

Mais soudain le bâton d'ivoire...

BLANCHE, tristement.

Quel malheur !

ISABELLE.

Oui, car notre inconnu, dont la haine est trompée,
Tout frémissant, replonge au fourreau son épée,
Et, sur le misérable aussitôt se penchant,
Lui jette un mot qui vibre au cœur de ce méchant !

MARGUERITE, apercevant de Tillay.

C'est lui !... Je ne veux pas le voir.

Elle entre précipitamment dans son oratoire.

SCÈNE II.

LES MÊMES, moins LA DAUPHINE. — LE SIRE DE TILLAY.

DE TILLAY, qui a vu Marguerite sortir.

Ah! l'on s'empresse
De fuir?... Elle me craint, votre noble maîtresse?

PRÉGENTE.

Vous êtes si terrible!

DE TILLAY.

En doutez-vous?

PRÉGENTE.

Qui, moi?
Vous secouez encor la poudre du tournoi.

DE TILLAY, avec une colère étouffée.

Si je n'avais eu peur d'éveiller la malice,
Je vous proclamais reine au milieu de la lice;
Oui, reine des amours et dame de beauté.

PRÉGENTE.

Vous êtes si discret!

DE TILLAY.

Je l'ai toujours été.
Voyons, n'est-il pas vrai, douce et fière Isabelle?

ISABELLE, avec amertume.

Que dites-vous?

DE TILLAY.

Je dis, moi, que vous êtes belle;

Que les roses devraient éclore où vous marchez!...
Je dis que ces yeux-là sont deux braves archers,
Qui, nous lançant au cœur une flèche trop sûre,
Ont un charme qui sait endormir la blessure.

ISABELLE.

Ne parlez point d'archers : ils vous portent malheur.
Témoin l'archer Raoul?

DE TILLAY.

Ce tendre cajoleur?...
Prenez garde! son œil vous brûle... Le feu couve.

BLANCHE.

Je l'ai vu. C'est un beau chevalier!

DE TILLAY.

On le trouve...
Avec intention.
La Dauphine surtout. Il est fort en crédit.

ISABELLE.

Beau, jeune... mais vaillant.

DE TILLAY.

La Dauphine le dit.

BLANCHE.

A Dieppe, il a sauvé Monseigneur!

PRÉGENTE.

C'est notoire.

ISABELLE.

Positif.

DE TILLAY.

Et voilà comme on écrit l'histoire!

BLANCHE.

Raoul dans ces tournois ne s'est-il pas montré ?

DE TILLAY.

Laissez-le donc grandir, notre petit Saintré,
Pauvre enfant!

ISABELLE.

Les enfants aux hommes de votre âge
Ont donné quelquefois des leçons de courage.

DE TILLAY, blessé au vif.

Ah?

BLANCHE.

J'y songe!... Une idée! un rayon qui m'a lui :
Mesdames, le vainqueur, ne serait-ce pas lui?
Raoul!

ISABELLE.

Qui sait?

DE TILLAY.

Raoul?

ISABELLE.

Vous pourriez nous le dire...
Puisqu'il vous a parlé tout bas.

PRÉGENTE, avec ironie.

Trop bas! — Messire,
Pour entendre, n'était pas fort commodément.

DE TILLAY.

Si fait.

PRÉGENTE.

Il vous a dit?...

DE TILLAY.

Le nom de votre amant.

BLANCHE.

Fi ! quelle horreur !

PRÉGENTE.

Un nom terrible, sur mon âme !
Il vous a fait pâlir...

DE TILLAY.

De jalousie.

ISABELLE, sourdement.

Infâme !

DE TILLAY.

Ce beau seigneur m'a fait encore un doux aveu.

A Prégente.

Prévenez la Dauphine... Il s'agit d'elle un peu.
Je voudrais lui parler.

PRÉGENTE.

Elle n'est pas visible.

DE TILLAY.

Pourtant c'est Monseigneur qui m'envoie.

PRÉGENTE.

Impossible !
Madame en ce moment fait ses dévotions.

DE TILLAY, prenant le livre que lisait Marguerite.

Ses *Heures*, qu'elle vient d'oublier... Ah ! voyons.
Le *Bréviaire* d'Alain Chartier !... Galant hommage !
Un beau rimeur ! Affreux à voir... c'est bien dommage !

Mais notre homme peut-être est moins laid... quand il dort,
Témoin ce doux baiser que, dans un rêve d'or,
Il reçut d'une bouche amoureuse, mais chaste.
Madame Marguerite est fort enthousiaste !...

PRÉGENTE.

Des talents, de la gloire !

DE TILLAY.

Et surtout des rondeaux.
Au lieu de reposer, la nuit, sous les rideaux,
Elle veille et s'épuise; elle ne fait que lire;
Elle chante, elle écrit des vers : c'est un délire!
Aussi, de jour en jour, le visage pâlit,
L'œil se voile, pensif, et le cœur s'amollit...
Mesdames, prenez garde!... Et vous, dormez, Prégente,
Quand la lune se baigne au ruisseau qu'elle argente;
Et laissant les propos d'amour, les vers badins,

Il indique le balcon.

Craignez l'air dangereux qui monte des jardins.

PRÉGENTE.

Un conseil, à mon tour : Malheur à qui chancelle!
Messire, une autre fois tenez-vous ferme en selle.

DE TILLAY.

Ma chère, aimez-vous mieux des ordres?... Entre nous,
Je puis vous en donner.

PRÉGENTE.

Je ne veux rien de vous.

DE TILLAY.

Messire Poitevin, le savant personnage,

Veillera sur Madame, afin qu'on la ménage.

PRÉGENTE.

Soit!... mais votre langage est bizarre?... Il est tel
Qu'on vous croirait déjà le prévôt de l'hôtel.

DE TILLAY.

Patience!... Voici Monseigneur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DAUPHIN.

LE DAUPHIN.

Ah ! messire,
Je vous cherchais.

Aux dames, qui vont se retirer.

Un mot, mesdames... Je désire
Que tout rentre dans l'ordre et le recueillement.
Je pars après-demain pour mon gouvernement,
Et Madame viendra plus tard... si je l'appelle :
Vous saurez qui de vous je dois laisser près d'elle.

A Prégente.

Je veux la voir.

PRÉGENTE.

Elle est en prière.

LE DAUPHIN.

J'attends.
Qu'elle prie à son aise... encore. J'ai le temps.
Messire et moi, d'ailleurs nous causerons.

Les dames d'honneur s'inclinent et sortent.

SCÈNE IV.

LE DAUPHIN, DE TILLAY.

LE DAUPHIN.

Compère,
Vous les avez donc vus?...

DE TILLAY.

Oui, Monseigneur.

LE DAUPHIN.

J'espère
Qu'ils vous ont dit enfin ce qu'ils veulent de moi?

DE TILLAY.

C'est à vous, à vous seul qu'ils le diront.

LE DAUPHIN.

Pourquoi?

DE TILLAY.

Je ne sais. Monseigneur eût écrit...

LE DAUPHIN.

Point de lettre :
C'est perfide... On voudrait d'abord me compromettre,
M'engager doucement... J'ai vu de pareils tours...

Réfléchissant.

Venir à Montbazon, presque aux portes de Tours...
Ils risquent fort... Serait-ce un piége qu'ils me tendent?

DE TILLAY.

La Trémouille et Chaumont cette nuit vous attendent.

LE DAUPHIN.

J'irai.

DE TILLAY.

Seul?

LE DAUPHIN.

Seul... Pourtant quelques précautions.
La Dauphine, à propos, sait mes intentions?

DE TILLAY.

Je n'ai pu lui parler, elle me hait.

LE DAUPHIN, railleusement.

Cet ange?...
Eh bien! moi, je vous aime, et vous gagnez au change.

DE TILLAY.

Oui; mais vous la croirez un jour... c'est mon effroi.
Une femme a toujours tant d'empire...

LE DAUPHIN.

Sur moi?...
Faites ce que je dis; que rien ne vous émeuve :
Mes amis, je les aime. Il en est bien la preuve,
Ce Bâtard de Bourbon! Le plus grand scélérat!...
Et pourtant, vous savez?... Je ne suis pas ingrat.

DE TILLAY.

Monseigneur, vous aviez besoin de lui.

LE DAUPHIN.

Mon maître,
Est-ce que je n'ai pas besoin de vous?

DE TILLAY.

Peut-être;
Mais un affreux coquin... pardonnez, Monseigneur...

Cet Olivier le Diable a le même bonheur.

LE DAUPHIN.

Ne soyez pas jaloux... Il fait si bien la barbe!
Puis, un peu médecin... Le pavot, la rhubarbe,
La ciguë, il vous mêle à propos tout cela...
On peut avoir un jour besoin de ces gens-là.

DE TILLAY.

Au fait!

LE DAUPHIN.

Très-inventif! souple de conscience...
Moins scrupuleux... que vous.

DE TILLAY.

Faites l'expérience?

LE DAUPHIN.

* Il se pourrait... surtout maintenant que le Roi,
* Mon très-vénéré père, est au mieux avec moi...

DE TILLAY, avec surprise.

* Monseigneur se comprend...

LE DAUPHIN.

Ici, partout un piége!
* La haine ici, partout, m'environne et m'assiége!...
* Mais je les préviendrai, compère, si je vis.

DE TILLAY.

* Ce fut toujours, et c'est encore mon avis...
* Je ne disais plus rien.

LE DAUPHIN.

Pourquoi?

DE TILLAY.

Je me domine.
* En voyant Monseigneur faire si bonne mine
* A tous ces courtisans, à monsieur de Brézé,
* Au connétable Arthus... me serais-je avisé?...

LE DAUPHIN.

* Oui, je me laisse aller à ma franche nature;
* Je suis trop confiant!... Mais j'ai vu l'imposture.
* Des ingrats!... On en veut à ma vie, et j'y tien :
* Pour me laisser tuer je suis trop bon chrétien. —
* Mais ce n'est point de moi qu'il s'agit, frêle atome!...
* Tout va de mal en pis dans ce noble royaume;
* Et j'aime cent fois mieux les routiers, les brigands,
* Que tous ces fronts courbés de lâches intrigants!...
* Enfin, si Notre-Dame heureusement n'opère
* Sur l'esprit aveuglé de mon seigneur et père,
* J'ai grand'peur qu'il ne faille encor, moi son appui,
* Le défendre... ou, ma foi! le sauver malgré lui.

DE TILLAY.

* Monseigneur, c'est bien là toute ma crainte.

LE DAUPHIN.

Et celle
* De mes trois beaux cousins... La couronne chancelle!...
* Moi donc, puisque je pars sans doute après-demain,
* — Si pourtant l'imprévu ne barre mon chemin? —
* Il faut, pour bien juger des effets et des causes,
* Qu'on me tienne au courant des plus petites choses...
* Surtout qu'on me devine, à demi-mot, de loin...

* Soignez mes intérêts, et de vous j'aurai soin.

DE TILLAY.

* Bien, Monseigneur.

LE DAUPHIN.

Beaucoup d'argent! point d'avarice!
* Donnez. Ne craignez pas que la source tarisse :
* J'ai là mon Dauphiné. — Soldats et paysans,
* Achetez, achetez... même les courtisans;
* Tout est bon. Mais je tiens d'abord aux gens de guerre.
* Ils m'ont vu, Dieu merci, devant Dieppe naguère;
* Ils diront que je sais combattre, et que ce bras
* Peut vaincre aussi Talbot, sans faire d'embarras.

DE TILLAY.

* Voilà bien, Monseigneur, pourquoi toutes ces haines :
* Tous sont jaloux de vous, ministres, capitaines.
* Ils ne pardonnent pas, ces débris du vieux temps,
* Sa jeune renommée au guerrier de vingt ans!
* Et je n'excepte aucun, ni Dunois, ni Lahire,
* Ni Daulon, ni Chabanne...

LE DAUPHIN.

Oh! celui-là, messire,
* Nous pourrons nous entendre un jour, au bon moment

DE TILLAY.

* Contre ceux du Conseil, mais voilà tout.

LE DAUPHIN.

Comment?
* N'est-ce donc point assez? — J'aime fort qu'on s'expliqu

DE TILLAY.

* Monseigneur...

LE DAUPHIN.

* Dites-moi, puisque tout se complique, —
Vous êtes bien toujours avec le gouverneur
De ce château, — monsieur de Beuil?

DE TILLAY.

Oh! Monseigneur,
A merveille!

LE DAUPHIN.

Tant mieux, s'il ne m'est pas hostile. —
Mais quelqu'un me serait encor bien plus utile.

DE TILLAY.

Ah! qui donc?

LE DAUPHIN.

Un certain capitaine d'archers.
Pas vieux, — vingt ans, — mais brave!...

DE TILLAY.

On peut l'avoir.

LE DAUPHIN.

Tâchez.
Un homme précieux! il m'a rendu service —
Devant Dieppe.

DE TILLAY, sourdement.

Raoul?

LE DAUPHIN.

Par malheur, pas un vice!

DE TILLAY.

Que l'orgueil. Il prétend, lui, vous avoir sauvé ;
Il s'en vante.

LE DAUPHIN.

Avec intention.

Il a tort! — Mais, est-ce bien prouvé? —
En attendant, je veux que Raoul soit des nôtres.

D'un air sombre.

Je veux, s'il n'est à moi, qu'il ne soit pas à d'autres.

DE TILLAY.

Et le moyen?

LE DAUPHIN.

Fort simple.

DE TILLAY.

Encor?

LE DAUPHIN.

Premièrement,
Je l'emmène avec moi dans mon gouvernement,
Et l'enchaîne si bien par la reconnaissance...

DE TILLAY.

Essayez, Monseigneur, vous avez la puissance;
Mais il refusera.

LE DAUPHIN.

Fût-il plus fier encor,
Il me suivra partout : je lui fais un pont d'or. —
Si je n'avais besoin de lui, par Notre-Dame!...

Réfléchissant.

Quel intérêt l'enchaîne ici?

DE TILLAY.

Mais... une femme.

LE DAUPHIN.

Il aime! Je le tiens. — Pourvu qu'on ait l'oiseau,
Tous les piéges sont bons... La femme est un réseau.

DE TILLAY.

J'en connais une, moi, qui de ce beau jeune homme
Fait tout ce qu'elle veut.

LE DAUPHIN.

Fort bien! — Elle se nomme?...

DE TILLAY.

Monseigneur, je craindrais de vous déplaire.

LE DAUPHIN.

Non.

DE TILLAY.

Jeune et belle! De sang royal...

LE DAUPHIN.

Bon Dieu! son nom?

DE TILLAY.

Marguerite d'Écosse.

LE DAUPHIN, avec violence.

Elle?

Puis avec un ton d'encouragement

Vous pouvez dire.

DE TILLAY.

Me préserve le Ciel de vouloir en médire!...
Elle est reconnaissante... Elle voit un sauveur

Dans ce Raoul... Vingt ans! Un front pâle et rêveur!...
Ce jeune homme intéresse. Et j'ai la certitude
Qu'on ne peut l'accuser non plus d'ingratitude :
Un mot d'elle, un regard... et, docile martyr,
Raoul vous accompagne... il est prêt à partir.

LE DAUPHIN.

J'y songerai... Vrai Dieu! je la hais, cette femme!...
Pourquoi? je n'en sais rien... Mais je la hais dans l'âme!

DE TILLAY.

Elle pourtant vous aime?...

LE DAUPHIN.

Elle doit me haïr...
Elle tremble toujours, et ne sait qu'obéir!
Je suis donc bien terrible?... On dirait la colombe,
Quand sur elle en tournant le vautour plane et tombe!..
Dans son Écosse froide, au bord des lacs brumeux,
Que n'est-elle restée, elle triste comme eux!

DE TILLAY.

Monseigneur n'aime pas les ballades?...

LE DAUPHIN.

J'abhorre
Tous ces vagues esprits qu'un malaise dévore,
Ces cœurs toujours gonflés de soupirs étouffants! —
On nous a mariés tout jeunes, presque enfants,
Sans consulter nos goûts, qui sont antipathiques.
Maudites unions, qu'on nomme politiques!
Tant qu'elles servent, bien!... Après... quel joug pesant!

DE TILLAY.

Vous n'avez plus besoin de l'Écosse à présent;
Le Roi, toujours... mais vous ?... C'est à lui qu'elle envoie
Ses archers, Monseigneur... tandis que la Savoie...

LE DAUPHIN.

Pâques-Dieu! maintenant que j'ai le Dauphiné,
Voilà mon alliance!... Un pays ruiné,
Cette Écosse!... Fidèle... au Roi seul... Très-avare!
Je voudrais de l'argent... pas un sou. Mais Navarre,
Mais Aragon, mais Gêne, et le duc de Milan
M'ouvrent leur bourse pleine au moins une fois l'an;
La maison d'Armagnac me fait mille bassesses;
Bourgogne aussi me flatte... Oh! les belles princesses
Qu'on pourrait épouser maintenant!... Le grand point,
C'est d'être libre...

DE TILLAY.

Oui; mais vous ne l'êtes point.

LE DAUPHIN.

Si je l'étais!

DE TILLAY.

A moins d'un divorce...

LE DAUPHIN.

Compère,
Moi, Dauphin, me brouiller avec notre Saint-Père?...
Et, d'ailleurs, il faudrait un motif...

DE TILLAY.

En cherchant,
On en trouve toujours.

LE DAUPHIN.

Je ne suis pas méchant...
Puis cette femme... c'est la vertu... Quel prétexte?..

DE TILLAY.

Au moyen de la glose, on aide un peu le texte :
Madame Marguerite aime fort les tournois.

LE DAUPHIN.

Comment?

DE TILLAY.

Vous avez pu le voir hier, je crois?...
Madame était bien pâle, et tremblait, Dieu sait comme,
En nouant son écharpe au bras de ce jeune homme...

LE DAUPHIN, après un silence.

Elle tarde!... Je vais chez elle de ce pas...
Car vous l'intimidez. Ne vous éloignez pas :
Je monte tout à l'heure à cheval, et désire
Que nous causions encor deux minutes, messire. —
Faites savoir mon ordre au prévôt de l'hôtel;
Et donnez pour raison que mon plaisir est tel.
Je vous suis.

DE TILLAY, il salue, puis, à part, en sortant.

Tous les deux sont perdus!... Voici l'heure.

LE DAUPHIN, après un moment de rêverie.

L'astrologue m'a dit : Cette femme qui pleure,
Ce jeune front, déjà pâle de ses vingt ans,
Ne t'arrêtera point dans ta course longtemps!

Il va pour entrer chez la Dauphine; elle paraît.

SCÈNE V.

LE DAUPHIN, MARGUERITE.

LE DAUPHIN.

Ah! fort bien.

MARGUERITE.

J'attendais...

LE DAUPHIN.

Qu'il partît?

MARGUERITE.

Je l'avoue.

LE DAUPHIN.

C'est un bon serviteur, qui pour moi se dévoue :
Aussi vous l'exécrez.

MARGUERITE.

Je l'évite.

LE DAUPHIN.

Pourquoi?
Sa présence vous trouble, on dirait de l'effroi.

MARGUERITE.

De l'horreur!

LE DAUPHIN.

Le motif? — Encor cette aventure
De routiers, de chapelle, et que sais-je? — Imposture
On vous monte la tête. — Oui, le frère Adelbart,
Ce fourbe!

MARGUERITE.

Monseigneur, un noble et saint vieillard!

LE DAUPHIN.

Il ne vous quitte pas! c'est pour vous un oracle :
Vous attendez, je crois, qu'il opère un miracle?
Le voilà maintenant, qui, par votre secours,
Rebâtit sa chapelle aux environs de Tours...
Ma vénération pour les moines est grande,
Mais qu'il ne vienne plus : j'enverrai votre offrande.

MARGUERITE.

C'est un guide, un ami qui soutenait mes pas!

LE DAUPHIN.

Suis-je donc un fantôme, et ne m'avez-vous pas?

MARGUERITE, à part.

Hélas!

LE DAUPHIN.

Qui de nous deux, madame, est la victime?
Pardieu! si je voulais me plaindre aussi!...

MARGUERITE.

Mon crime?

LE DAUPHIN.

Madame, vous n'avez jamais rien fait pour moi.

MARGUERITE, douloureusement.

Jamais?

LE DAUPHIN.

Un mot de vous aurait fléchi le Roi.
Comment donc se fait-il que la semaine passe
Sans que mes deux amis aient obtenu leur grâce?

MARGUERITE.

La Trémouille et Chaumont?... Je vous en fais serment,

J'ai prié, supplié !... mais inutilement.
Le Roi m'a répondu : Jamais ! — Que dois-je faire ?

LE DAUPHIN.

Vous avez plus d'esprit que moi, — c'est votre affaire.
Le cœur du Roi, madame, est un luth complaisant,
Dont vous jouez fort bien. — Le soir, en devisant,
Demandez cette grâce à mon père... Il vous aime,
Et ne peut refuser.

MARGUERITE.

J'essaierai...

LE DAUPHIN.

Ce soir même.
Je pars après-demain. — Un autre tort plus grand :
Vous manquez de franchise, et je veux qu'on soit franc.

MARGUERITE.

Ai-je mérité ?....

LE DAUPHIN.

Oui. — Mes secrets sont les vôtres ;
Et pourtant vous savez des choses, — une entre autres
Que vous me cachez.

MARGUERITE.

Moi ?...

LE DAUPHIN, d'un ton doucereux.

Voyons ? je suis discret...

MARGUERITE.

Je ne vous comprends pas, Monseigneur.

LE DAUPHIN.

Quel secret...
Entre le Roi, mon père, et Jeanne d'Arc? — Madame,
Assurément le Roi l'a versé dans votre âme!

MARGUERITE.

Lui, Monseigneur?... Jamais!

LE DAUPHIN.

Vous devez le savoir.

MARGUERITE.

Non...

LE DAUPHIN.

Le Roi vous dit tout... Vous n'auriez qu'à vouloir?...

Avec une expression particulière.

Vous voudrez.

MARGUERITE, troublée.

Monseigneur...

LE DAUPHIN.

J'ai consulté les astres :
Ils parlent d'ennemi caché, de grands désastres,
D'un secret redoutable... Il faut le savoir!

MARGUERITE.

Moi!
Que je plonge un regard perfide au cœur du Roi?...

LE DAUPHIN.

Lorsqu'il ne s'agit point d'affaire sérieuse,
Mais de frivolités, — vous êtes curieuse.
Qu'un poëte n'ait pas signé quelque rondeau,

Et, pareil à l'amour, se voile d'un bandeau,
Vous le découvrez bien. — Que, pour rompre une lance,
La visière baissée, un chevalier s'élance,
Vous ne dormirez pas sans le connaître, lui !

MARGUERITE, à part.

Grand Dieu !

LE DAUPHIN.

Mais à propos de chevalier... celui
Qui vous intéressait hier, dans cette joute,
Comment se nomme-t-il, madame?... Eh bien ! j'écoute.

MARGUERITE.

Parmi tant de seigneurs illustres, je ne sais
Qui Monseigneur désigne...

LE DAUPHIN.

Oh ! vous le connaissez.
Votre écharpe flottait à son bras.

MARGUERITE, vivement.

Par votre ordre,
Monseigneur !...

LE DAUPHIN.

Ai-je aussi commandé qu'il fît mordre
La poudre du champ clos au sire de Tillay?
Votre joie, à travers l'épouvante, brillait :
Je l'ai bien vu !

MARGUERITE.

Ma joie !...

LE DAUPHIN.

Oui, oui ! dans leurs querelles,

Les dames aiment fort qu'on se batte pour elles.
Serait-ce un champion qui s'est battu pour vous ?

MARGUERITE.

Pour moi ?...

LE DAUPHIN.

Gardez-vous bien de me croire jaloux.
Pourtant, vous me direz quel est ce gentilhomme ?

MARGUERITE.

Moi ?... j'ignore...

LE DAUPHIN.

On est femme, on devine... Il se nomme ?

MARGUERITE.

Mais il n'a pas levé sa visière... Comment
Aurais-je pu savoir ?...

LE DAUPHIN.

Quand la hache un moment
L'effleura... vous n'aviez plus l'air d'être vivante :
Une étrange pâleur !...

MARGUERITE.

La pitié, l'épouvante...

LE DAUPHIN.

Bien. Mais cette pâleur étrange m'a déplu !
Votre front est un livre où j'ai peur qu'on n'ait lu.
Soyez dorénavant moins sensible, madame.
Vous êtes la Dauphine, et vous êtes ma femme !

MARGUERITE.

L'ai-je donc oublié ?

LE DAUPHIN.

Non; mais à l'avenir
Pour que vous en gardiez toujours le souvenir,
Des femmes qu'à mon choix recommande leur âge
Vous formeront, madame, un plus digne entourage.

MARGUERITE.

Est-ce que je me plains de quelqu'un, Monseigneur?...

LE DAUPHIN.

Je me plains, moi.

MARGUERITE.

De qui?

LE DAUPHIN.

De vos dames d'honneur,
De Prégente, surtout.

MARGUERITE.

Ma plus douce compagne!

LE DAUPHIN.

Mais folle!... et sa folie incurable vous gagne.
Elle attire chez vous un peuple de rimeurs;
Troubadours, ménestrels, gens de mauvaises mœurs;
Et, du soir au matin, chansonnette, ballade,
Rondeau! que sais-je, moi?...

Avec une expression sinistre.

Vous en êtes malade.
Ni repos, ni sommeil!... Enfin, c'est alarmant:
Depuis peu, vous changez, madame, horriblement;
Et s'il vous arrivait, par malheur, quelque chose...

Je ne veux pas qu'on dise, au moins, que j'en suis cause !...
Pour vous ce train de vie un jour serait mortel :
Aussi, j'ai remplacé le prévôt de l'hôtel.

MARGUERITE.

Qui donc?...

LE DAUPHIN.

En acceptant, madame, cet office,
Messire de Tillay me fait un sacrifice.

MARGUERITE.

Lui ! Vous ne savez pas...

LE DAUPHIN.

Je sais tout ce qu'il vaut :
Prudent, sage, fidèle... Un excellent prévôt ! —
Quant au nom du vainqueur, dont vous faites mystère,
Comme je le connais, vous pouvez me le taire.
Je voulais seulement voir de quelle façon
La vertu sait mentir... J'ai pris une leçon.

Il sort.

SCÈNE VI.

La nuit vient peu à peu.

MARGUERITE, seule, avec terreur, après un moment de silence.

Il sait tout !... Dieu ! Raoul est perdu !... Malheureuse !
Monseigneur me croit donc coupable ?... Idée affreuse !
Coupable ! Qu'ai-je fait ?... Est-ce ma faute, hélas !
Si Raoul est venu ?... Je ne l'appelais pas !...
Mais le nom du vainqueur, on veut que je le dise...
Puis-je être sûre, moi ?... j'ai cru... De la franchise !

Que sert de me tromper moi-même? C'était lui!...
Je l'ai bien reconnu quand son épée a lui!
Mon Dieu! j'ai peur!... D'où vient ce trouble involontaire?
Que se passe-t-il donc en moi?... Loin de me taire,
J'aurais dû le nommer... J'ai là comme un remord!

Une pause.

Raoul! il m'a sauvée un jour!... De quelle mort!...
Je me souviens .. je songe à lui, pendant l'absence...
Est-ce un crime, mon Dieu! que la reconnaissance?
* Non... Pourtant je ne sais!... Toujours ce souvenir,
* Toujours!... Il m'aide à vivre et je dois le bénir!...
* Quand la fourbe est partout... dans l'ombre où je m'isole,
* L'aspect d'un noble cœur fait du bien et console!
* C'est un ami! toujours prêt à mourir pour moi...
* Et je ne puis le voir, lui parler... sans effroi!
* Qu'est-ce donc?... O Seigneur! faites, je vous supplie,
* Que je puisse oublier!... que lui-même il oublie!...
Je suis trop malheureuse!... Oh! s'il pouvait savoir
Que je souffre... il viendrait!...

Avec une sorte d'épouvante.

Je ne veux plus le voir!...
Je ne veux plus... Grand Dieu!... lui!...

SCÈNE VII.

MARGUERITE, RAOUL.

RAOUL.

Il vient d'entrer précipitamment par l'escalier des jardins.

Vous deviez m'attendre?...

Un danger vous menace... et j'accours vous défendre!

MARGUERITE.

A pareille heure! ici!... Nous sommes épiés!...
Imprudent, c'est la mort!

RAOUL.

Je l'attends à vos pieds!

MARGUERITE.

Si quelqu'un vous a vu!... ciel!

RAOUL.

Personne!... oh! personne,
Madame!... Les jardins sont déserts.

MARGUERITE.

Je frissonne!

RAOUL.

J'ai pris le noir sentier des mélèzes, celui
Que vous m'indiquiez.

MARGUERITE.

Moi?

RAOUL.

Vous.

MARGUERITE.

Quand donc?...

RAOUL.

Aujourd'hui.
Ce billet...

MARGUERITE.

Quel billet?...

RAOUL.

Madame, cette lettre
Qu'un de vos écuyers est venu me remettre...

MARGUERITE.

De ma part?

RAOUL.

Mais sans doute!

MARGUERITE.

Oh!...

RAOUL.

Que se passe-t-il?...
Vous m'appelez, — je viens! — Quel est donc ce péril?

MARGUERITE.

Je n'ai rien écrit, moi!

RAOUL.

Qui donc alors?...

MARGUERITE.

Que sais-je?...
La haine m'enveloppe et m'étreint!... C'est un piége!

RAOUL, impétueusement.

Le sire de Tillay?...

MARGUERITE.

Raoul! Raoul! plus bas!...
Ce nom porte malheur!... ne le prononcez pas.

RAOUL.

Qu'il tremble!. . Hier, ma main ne fut pas assez prompte.

MARGUERITE.

Hélas! qu'avez-vous fait?...

RAOUL.

Je l'ai couvert de honte!
Ce calomniateur, ce misérable!... Hier,
J'aurais dû lui clouer la bouche avec ce fer!

MARGUERITE.

C'est un homme effrayant! Il écoute peut-être!...

RAOUL.

Lui?

MARGUERITE.

Prévôt de l'hôtel, il est ici le maître...
Il vous tuerait!... Fuyez!...

RAOUL.

Moi, fuir? moi!... j'en frémi...
Que je vous abandonne à ce lâche ennemi?

MARGUERITE.

Je tremble... mais pour vous!... Adieu... La lune brille,
Et pourrait vous trahir...

Montrant le jardin.

Là! par cette charmille...
L'ombre est épaisse! allez! c'est le plus sûr chemin! —

Avec terreur.

Mais lui, s'il attendait, le poignard à la main?
S'il avait aposté des assassins dans l'ombre?...

RAOUL.

Je suis armé.

MARGUERITE.

Que faire, accablé sous le nombre?
Et c'est moi qui serais cause... Mon Dieu! pitié!...

RAOUL.

Une larme, une seule!... et je suis trop payé.

MARGUERITE.

Rien qu'une larme, ô ciel!... quand je vous dois la vie!

RAOUL, avec joie.

Pleuré de vous?... la mort est belle!... je l'envie.

MARGUERITE.

Ne mourez pas!... Vivez!... Oui, pour me secourir!
Je n'ai pas trop d'amis!

RAOUL.

Je ne veux plus mourir!...
Oh! maintenant je suis invincible!... qu'il vienne!

MARGUERITE, tremblante.

Silence! Entendez-vous?...

RAOUL.

Cette voix?...

MARGUERITE.

C'est la sienne!
Vous n'avez qu'un instant!... Raoul, adieu!... Partez!

Tout à coup des lumières apparaissent dans les massifs.

Mais que vois-je?... A travers les arbres, ces clartés,
Ces flambeaux! On vous guette!

RAOUL, la main sur son épée.

Ils me verront en face!...

J'y cours.

MARGUERITE, le retenant.

Vous n'irez pas.

RAOUL.

Adieu!

MARGUERITE.

Mon sang se glace!...
Mais vous êtes perdu!... Vous me perdez aussi!

Le bruit redouble derrière le théâtre.

On vient!...

Montrant la porte de son oratoire.

Là!...

RAOUL.

Me cacher?...

MARGUERITE, suppliante.

Pour moi!...

RAOUL.

Pour vous.

Il entre dans l'oratoire.

MARGUERITE.

Merci!...

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, LE SIRE DE TILLAY; puis FORESTEL, OLIVIER, FRANQUET, tous les trois attachés au service de l'hôtel. — Marguerite a pris vivement un livre sur la table.

DE TILLAY, entrant.

Des lumières!

Le théâtre s'éclaire tout à coup.

Comment? si tard!... et chez Madame
Les flambeaux ne sont pas allumés?... Sur mon âme,
L'écuyer de service est bien peu circonspect :
Je veux que pour Madame on ait plus de respect.

MARGUERITE, à part.

Mon Dieu! veillez sur lui!

DE TILLAY.

Pardon, je vous conjure.
Ne craignez plus, madame, une pareille injure :
Dieu merci! j'y mettrai bon ordre. — Forestel,
Que le coupable soit renvoyé de l'hôtel.

MARGUERITE.

Messire, n'accusez personne : je suis cause
De tout. L'obscurité, l'air du soir me repose.

DE TILLAY, il fait signe à Forestel et aux autres de se retirer.
A Marguerite.

Vous aimez, n'est-ce pas, sur l'eau du grand bassin
La lune qui se joue et dort?... C'est très-malsain.
Les vapeurs, les brouillards... Puis, c'est l'heure perfide
Où le sylphe amoureux vient trouver la sylphide? —
Je vous dérange?...

MARGUERITE, troublée.

Non, messire... aucunement.
Mais je ne suis pas bien... Je souffre... horriblement!
Ces flambeaux...

DE TILLAY, avec intention.

Oui, parfois la lumière importune.

Un livre!... Vous lisiez, je crois, au clair de lune?
Est-ce donc raisonnable, et vous est-il permis
De traiter ces beaux yeux, madame, en ennemis?

MARGUERITE, plus troublée.

Je feuilletais ce livre... au hasard.

Elle le pose sur la table.

DE TILLAY, prenant le livre.

La Chronique
De Jehan de Saintré! — J'y songeais... c'est unique.
Ce joli petit livre en dit plus qu'il n'est gros :
Rien ne manque au récit que le nom des héros.
* Voyons un peu, voyons la table des chapitres.

Lisant.

* *Comment la jeune dame des Belles Cousines ouvrit*
* *son cœur au petit Jehan de Saintré, lui montrant*
* *qu'elle le voulait aimer d'amour.*

Feuilletant le volume.

* Peste! — Ce chroniqueur est heureux dans ses titres.

Il lit.

* *Comment, pour obéir et plaire à Madame, qui raf-*
* *folait de tournois, le beau jeune page entra en joute,*
* *triomphant et bien accoutré.*

MARGUERITE, à part.

* Où veut-il en venir?

DE TILLAY.

* Elle est du sang des rois,
* Comme vous. — Comme vous, elle aime les tournois.—
* Comme elle, vous aimez les beaux pages... je pense?...

MARGUERITE.

* Les gens de cœur !

DE TILLAY.

* Madame aussi les récompense !

* Voyez plutôt ?

Lisant.

** Comment le petit Saintré se mit à genoux devant*
** Madame, qui voulut elle-même lui nouer au bras*
** gauche une écharpe d'or à sa devise.*

MARGUERITE, à part.

* Mon Dieu !

DE TILLAY.

* Saintré ! qu'il était fier !

* N'est-ce pas, on croirait ce livre écrit d'hier ?...

MARGUERITE, tremblante.

C'est un conte charmant...

DE TILLAY.

Un conte ?... Une aventure...
Tenez, le petit page est fait d'après nature ;
La jeune dame aussi — vous ne direz pas non ?
Et comme il est fâcheux qu'elle n'ait point de nom,
Jeune, belle, adorable, âme ardente et précoce,
Je la nomme tout bas... Marguerite d'Écosse.

MARGUERITE.

Je vous trouve hardi, messire !...

DE TILLAY.

Par ma foi !
Le galant petit page est plus hardi que moi.

En voici bien la preuve.

Il lit.

Comment la jeune dame, déjà blessée au cœur, fit venir un soir, en secret, dans sa chambre...

MARGUERITE, à part.

Oh!...

DE TILLAY, en appuyant sur les mots.

C'est brave, une femme!
Mais vous n'auriez pas fait comme la jeune dame?...

MARGUERITE, se levant avec indignation.

Est-ce pour m'insulter que vous êtes ici?

DE TILLAY.

C'est pour vous garantir des insultes.

MARGUERITE.

Merci!...
Mais je n'ai pas besoin de chevalier, messire.

DE TILLAY.

Même s'il avait nom... Raoul?...

MARGUERITE, à part.

Que veut-il dire?...

DE TILLAY.

C'est de l'ingratitude! Et le petit Saintré,
S'il entendait, madame, aurait le cœur navré.

MARGUERITE.

Honte! Vous n'êtes point, messire, un gentilhomme!

DE TILLAY.

Mon Dieu! je suis prévôt de l'hôtel.

MARGUERITE, amèrement.

Voilà comme
Il se venge!

DE TILLAY, bas, avec menace.

Peut-être. — Oh! je me souviens, moi!

MARGUERITE.

Si je me souvenais!... Prenez garde!...

DE TILLAY.

Je croi
Que vous me menacez?

MARGUERITE.

Malgré votre insolence,
Par pitié, jusqu'ici, j'ai gardé le silence!
Songez que pour vous perdre un mot aurait suffi...

DE TILLAY.

Dites-le donc ce mot! Je vous mets au défi.

MARGUERITE.

Si Monseigneur venait à savoir qu'un infâme
Eut la pensée un jour de corrompre sa femme,
Et que ce corrupteur, cet homme fourbe et vil
Est celui qui m'outrage ici, — que dirait-il?

DE TILLAY.

Ce que je dis moi-même; il dirait : C'est un songe,
La belle poésie est mère du mensonge.

MARGUERITE.

C'en est trop!

Tout à coup Raoul s'élance de l'oratoire, l'épée à la main.

RAOUL.

Misérable!

DE TILLAY, d'un air de triomphe.

Enfin! enfin!

MARGUERITE, avec désespoir.

Hélas!

DE TILLAY.

Vous avez bien tardé, jeune homme!

RAOUL, sourdement.

Oui, n'est-ce pas?

En garde!

MARGUERITE, cherchant à le retenir.

Non, Raoul! non! — C'est une prière!...

Je ne veux pas!

RAOUL.

Il faut que je le tue!

DE TILLAY.

Arrière!

Ici vous n'êtes pas en champ clos, compagnon.

RAOUL, se dégageant des bras de Marguerite.

Tant mieux! tu vas mourir!... L'épée en main! sinon...

DE TILLAY.

On veut le bruit, l'esclandre?... Eh bien! c'est mon affai

Appelant.

Holà! quelqu'un!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FORESTEL, OLIVIER LE DIABLE, FRANQUET, ETC.

MARGUERITE.

Raoul! que venez-vous de faire?...

DE TILLAY.

Modérez-vous, jeune homme, et l'épée au fourreau.
Vous êtes chez le Roi!... Prenez garde au bourreau.

RAOUL.

Le lâche!

DE TILLAY.

Forestel! Olivier!

Forestel et Olivier s'avancent, la dague à la main.

MARGUERITE, allant au-devant d'eux.

Pour lui... grâce!...

DE TILLAY.

S'il résiste, madame, on fait sur lui main basse!

A Forestel, à Franquet et à Olivier.

Un homme ici caché! — Vous pourrez au besoin
Le dire!... C'est Raoul! — Je vous prends à témoin.

A Raoul.

Libre à vous de rester ou de sortir, beau page :
Secrètement ou non... avec ou sans tapage.
Voyez? Je suis clément.

RAOUL.

C'est un piége hideux!

DE TILLAY.

Monseigneur jugera.

A Marguerite.

Je vous tiens tous les deux!

UN ÉCUYER, annonçant.

Monseigneur le Dauphin!

DE TILLAY, à Raoul.

Un instant!

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE DAUPHIN.

LE DAUPHIN, apercevant Raoul.

Ah!...

A de Tillay.

Messire,

Vous avez fait mander Raoul?... Bien.

DE TILLAY, à part.

Que veut dire?...

LE DAUPHIN, à Raoul, avec le plus grand calme.

Vous faites des jaloux, mais moi je vous défend.

Allant à lui.

Venez, que nous causions, mon capitaine.

A de Tillay surpris et furieux; en lui frappant sur l'épaule.

Enfant!

Le Dauphin prend le bras de Raoul et l'emmène amicalement.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

A Tours. — Le Chateau. — Une grande salle magnifiquement décorée. Au fond, une large porte en arcade avec des draperies relevées. Cette porte s'ouvre sur une galerie et mène aux appartements du Roi. — A gauche, dans un pan coupé, une porte qui conduit chez la Dauphine. — Du même côté, au premier plan, une vaste cheminée gothique à manteau sculpté, avec du feu dans l'âtre; des siéges sont auprès. — A droite, dans un pan coupé, une fenêtre-balcon donnant sur une terrasse élevée de plusieurs marches et qui communique avec le donjon et la tour du beffroi. Par cette fenêtre on aperçoit l'horizon. — Au troisième plan, à droite, une petite porte masquée par une draperie. — Dressoirs, bahuts, etc.; une table et des siéges.

SCÈNE I.

LE ROI, sortant de chez la Dauphine, UN ÉCUYER, puis MAITRE POITEVIN.

LE ROI, à l'écuyer.

Avertissez Raoul. Qu'il vienne; je l'attend.

L'écuyer sort. — Voyant entrer Poitevin.

Ah! j'allais vous mander : je la quitte à l'instant.
Ce front pur est voilé d'une pâleur mortelle;
Elle pleure et se tait. Pourquoi donc pleure-t-elle?
Que s'est-il donc passé?

POITEVIN.

Depuis hier au soir,
Un changement profond!

LE ROI.

Un morne désespoir.
D'où vient-il?

POITEVIN.

Dieu le sait! Pourtant je m'imagine
Que Monseigneur en doit connaître l'origine.

LE ROI.

Il ne sait rien, dit-il.

POITEVIN.

Rien?... J'aurais cru...

LE ROI, tristement.

Si tard!
Et mon fils ne vient pas!... et c'est demain qu'il part!
Demain. — Je l'attendais chez elle tout à l'heure...
Hélas! où donc est-il, quand Marguerite pleure?
Au moment des adieux, on dirait qu'il nous fuit.

POITEVIN.

Sire, vous oubliez sa coutume? la nuit
Est claire .. Monseigneur aime les nuits sans voiles
Pour lire dans l'espace au livre des étoiles.

LE ROI.

Lui me désobéir à ce point!... Vous croyez
Qu'il ose encor, malgré mes prières?...

POITEVIN.

Voyez.
La porte du donjon est ouverte. — Sans doute,
Monseigneur, fort prudent lorsqu'il se met en route,

Le compas à la main, rêveur, silencieux,
Avec son astrologue interroge les cieux.

LE ROI.

Toujours! toujours! Science infernale et maudite!...
L'imprudent!

POITEVIN, avec une intention marquée.

Monseigneur est pensif... Il médite
Quelque chose de grave.

LE ROI.

Au moins, j'ai ce bonheur...
Qu'il ne médite rien de contraire à l'honneur?

POITEVIN.

Je l'espère.

LE ROI.

Mon Dieu! ses torts, je les avoue.
Marguerite, ce cœur aimant, qui se dévoue,
Il devrait l'aimer, lui! C'est ma douleur!... Enfin,
Ce reproche est le seul que j'adresse au Dauphin.
En prince, maintenant, on le voit se conduire;
Et les mauvais conseils ne pourraient le séduire.

POITEVIN.

Dieu le veuille!

LE ROI.

Et pourtant j'ai peur. Ce vague effroi,
Est-ce un pressentiment? Je suis triste... Pourquoi?

POITEVIN, indiquant l'appartement de la Dauphine.

Vous souffrez de la voir souffrir.

LE ROI.

Allez près d'elle.
Vous êtes un ami sage, un ami fidèle;
Peut-être lirez-vous dans son cœur mieux que moi?

POITEVIN.

Ce bon moine Adelbart le pourrait seul, je croi.

LE ROI.

Je l'ai fait prévenir. — En attendant, j'espère
En vous!

POITEVIN.

Sire...

LE ROI.

Parlez, comme ferait un père.

Poitevin sort, Raoul est entré.

SCÈNE II.

LE ROI, RAOUL.

LE ROI, à part.

C'est lui, mon beau vainqueur! — Raoul, jamais soldat
N'a rempli mieux que vous son glorieux mandat.
Quand ce matin encor, de village en village,
Les routiers dans leur fuite essayaient le pillage,
Vous avez secouru mon peuple, et châtié
Ces hordes, qu'il nous faut détruire sans pitié. —
Les voilà disparus, et pour longtemps, je pense.
Raoul, c'est un exploit qui veut sa récompense.

RAOUL.

Sire, je n'ai rien fait que mon devoir.

LE ROI.

Eh bien!
Monsieur de Châtillon, lui, n'a pas fait le sien :
Ces brigands féodaux, il les protége, — ou tarde
A les punir. Soyez commandant de ma garde.

RAOUL.

Moi?

LE ROI.

Vous le remplacez.

RAOUL.

Sire, un pareil honneur!...

LE ROI.

Je vous aime, Raoul! j'éprouve du bonheur
A vous voir... Qu'est-ce donc?... Votre accent me pénètre.
Je vous aimais, je crois, avant de vous connaître!
C'est étrange... Mais non... Raoul : tant de valeur!
Vous, si jeune, éprouvé déjà par le malheur!. .
Votre père adoptif, d'Harcourt, âme loyale,
Venait d'être égorgé pour la cause royale!
Puis, c'est votre courage, enfin, qui m'a rendu
Ce noble serviteur que je croyais perdu,
Jean Daulon... Je vous dois, Raoul, plus qu'à personne :
Sans vous, je n'aurais plus de fille!

RAOUL, à part.

Je frissonne...
Malheureux! il fallait mourir en la sauvant.

LE ROI.

Quand la guerre vous eut éloigné, — bien souvent

Curieux, inquiet de tout ce qui vous touche,
J'interrogeais Daulon. Mais c'est de votre bouche
Que je veux tout savoir... Ne me refusez pas :
Contez-moi votre enfance?

RAOUL.

Elle est bien sombre, hélas!
C'est comme un souvenir lugubre, comme un songe
Où ma pensée encore avec effroi se plonge.

LE ROI.

Vous n'avez eu jamais de famille?

RAOUL.

Hélas! non,
Où suis-je né?... Quel est mon sang? Quel est mon nom?
Je l'ignore... Une image est pourtant là, fidèle :
Je me vois, tout enfant, dans une citadelle,
Dans un vieux château fort.

LE ROI.

Vous, Raoul?...

RAOUL.

Seul, toujours;
Suivant l'ombre croissante au pied des larges tours,
Triste, le cœur gonflé d'amertume et de larmes,
N'entendant que le bruit des clairons et des armes,
Tandis qu'un sombre archer, silencieux témoin,
Semblait ne pas me voir et m'escortait de loin.

LE ROI.

Oh! quel mystère!...

RAOUL.

Alors, je ne pouvais comprendre
Que nos champs ravagés, que nos villes en cendre
N'étaient plus qu'un tombeau; que la France et le Roi
Pleuraient aussi tous deux, et souffraient plus que moi!...
On me faisait prier pour vous, Sire, et pour elle. —
Un soir que dans ma chambre, au fond d'une tourelle,
Je m'endormais, — soudain, je ne puis l'oublier,
Aux rayons de la lune, un homme, un chevalier,
Vêtu de fer, le casque au front, paraît!... Était-ce un rêve?
Oh! non! Puis, s'élançant vers ma couche, il m'enlève
Dans ses bras... Il versait des pleurs!... Mon cœur se fend.
Sa voix, sa douce voix murmurait : « Pauvre enfant! »

LE ROI, à part.

Quel souvenir!... un spectre!... Et toujours il m'assiége!
Toujours!

Haut.

Quel était donc ce chevalier?

RAOUL.

Que sais-je?...
Il m'embrassa... Ce fut un éternel adieu!

LE ROI, à part.

Hélas! du pauvre enfant qu'avez-vous fait, mon Dieu?

RAOUL.

Mais pourquoi le récit de ma triste fortune?
Pardon, Sire, je vois que je vous importune...

LE ROI, vivement.

Achevez, achevez, Raoul.

RAOUL.

La même nuit,
Quand je dormais, brisé de lassitude, un bruit
Sinistre, épouvantable, éclate à mon oreille !
La citadelle en feu resplendissait, pareille
Au vaste embrasement d'une ville !... Et des cris;
Le carnage !... un assaut !... Le donjon était pris.
Je veux fuir; l'escalier brûlant croule... Je tombe.
Qui m'arracha vivant de cette horrible tombe ?
Dieu seul pourrait le dire, et je ne sais plus rien.
Quand je rouvris les yeux, pourtant, je me souvien
Que, sur un cheval noir, dans un galop rapide,
Un jeune et beau guerrier, au visage intrépide,
Mais doux comme celui d'une femme, en pleurant,
Soutenait mon front pâle, et m'emportait mourant.

LE ROI.

Jeanne d'Arc !

RAOUL.

C'est ainsi que je me la figure,
Sa bannière à la main, sous une blanche armure.

LE ROI.

C'était elle !

RAOUL.

Peut-être.

LE ROI.

Après, Raoul, après?

RAOUL.

Mais, soudain, mon regard se voila ; j'expirais.

Tout le reste, pour moi, n'est plus qu'ombre et mystère ;
Et ce noble vieillard que j'appelais mon père,
D'Harcourt, par charité sans doute, m'éleva.

LE ROI.

Mais d'Harcourt vous a dit la main qui vous sauva?

RAOUL.

Jamais.

LE ROI, à part.

Ce château fort! cette nuit de carnage...
Quel trouble dans mon cœur !... C'est qu'il aurait ton âge,
Raoul!

RAOUL, à part.

Il me regarde avec tant de bonté!

LE ROI, à part.

Mais, dans ces temps de guerre, un château dévasté,
Un pauvre enfant perdu, sans famille, et qu'un ange
A recueilli peut-être... est-ce donc bien étrange?
Regardant Raoul.
Ah! que n'est-il mon fils!

Le Dauphin paraît sur les marches du petit escalier qui mène au donjon.

LE DAUPHIN, à part.

Raoul avec le Roi!

LE ROI.

Comptez sur l'avenir, Raoul; comptez sur moi.

RAOUL.

Sire...

LE ROI.

Mais épargnez votre sang davantage,

Raoul; vous avez fait vos preuves de courage.

RAOUL.

Si j'épargnais mon sang, les comtes, les barons,
Diraient que je n'ai point gagné mes éperons.

LE ROI.

Je tiens à votre vie, hélas! plus que vous-même!
Et si je vous perdais...

LE DAUPHIN, s'avançant, à part.

Ce Raoul, comme on l'aime!...
Autant que je le hais.

LE ROI, apercevant le Dauphin.

Vous, Louis? Un instant. —
Raoul, mon connétable est là, qui vous attend :
Allez donc, il s'agit d'une importante affaire.
Richemont vous dira ce que vous devez faire.

Raoul sort.

SCÈNE III.

LE ROI, LE DAUPHIN.

LE ROI.

C'est bien triste un départ! Louis, tâchons, du moins,
De parler cœur à cœur un moment, sans témoins.
Quand nous reverrons-nous, mon fils?... Jamais, peut-être

LE DAUPHIN.

Jamais! que dites-vous, Sire?

LE ROI.

Ce qui doit être.

Je suis vieux avant l'âge, et les chagrins pesants
M'ont courbé vers la tombe encor plus que les ans!
On ne peut longtemps vivre, usé par la souffrance...
Louis Dauphin sera bientôt le roi de France.

LE DAUPHIN.

Ce nom de roi, que Dieu me l'inflige bien tard!
Sire, lorsque vers lui j'élève mon regard,
J'implore cette grâce avant toutes les autres :
Qu'aux dépens de mes jours Dieu prolonge les vôtres!

LE ROI.

Vous êtes maintenant un bon fils, je le sai,
Et nous devons tous deux oublier le passé.
J'aime en vous le soldat, faites aimer le prince.
Gouvernez dignement cette belle province
Que je mets dans vos mains. Soyez juste d'abord :
Défendez la chaumière avant le château fort;
Réparez comme moi ces profondes entailles
Qu'a faites au pays le glaive des batailles;
Dans la sagesse, enfin, marchez sans dévier,
Vers ce trône fatal qu'on a tort d'envier!

LE DAUPHIN.

Oui, bien tort!... Ce n'est pas votre fils qui l'envie.
Moi qui ne suis encor qu'au début de la vie,
J'ai réfléchi beaucoup, Sire!... Aujourd'hui, je crois
Que la couronne pèse au front morne des rois.

LE ROI.

N'importe! lorsque Dieu voudra, courbez la tête.

LE DAUPHIN.

La volonté de Dieu, Sire, qu'elle soit faite!

LE ROI.

Alors, continuez ma tâche, vous, mon fils.
Que m'a laissé, mourant, votre aïeul Charles six?
Une France en lambeaux, des villes prisonnières,
Que l'insolent vainqueur fouettait de ses bannières;
Ni trésors, ni soldats!.., et pour tous défenseurs,
Des brigands, plus hideux que les envahisseurs!
Eh bien! j'ai reconquis avec mes capitaines,
De ma ville de Bourge aux frontières lointaines,
Presque tout le royaume... Et voilà qu'à son tour,
Le brigand noble tremble en son nid de vautour!
L'ordre et la paix au lieu des sanglantes rapines;
Voyez!... Dans les sillons où croissaient les épines,
Sans crainte, au vent du soir, la gerbe peut flotter,
Et le travail béni recommence à chanter.

LE DAUPHIN.

Oui, la France, par vous, semble aujourd'hui revivre.

LE ROI.

Mais tout n'est pas fini, mon fils! il faut poursuivre.
Ces bandits, souverains de la plaine et du mont,
Que dans sa main de fer étouffe Richemont,
M'obéissent à moi; — mais que mon œil se ferme...
S'ils allaient vous trouver moins sévère et moins ferme?

LE DAUPHIN.

Qui, moi?

LE ROI.

C'est leur espoir.

LE DAUPHIN.

Ils se trompent beaucoup.

A part.

Plus d'un pourra l'apprendre aux dépens de son cou.

LE ROI.

Le peuple a trop souffert !... Que le peuple regarde
Enfin la royauté comme une sauvegarde,
Et comprenne, voyant tout fléchir sous la loi,
Que le meilleur ami du peuple, c'est le Roi.
Mais la France, ô mon fils ! qu'elle soit grande et forte !...
Ce germe glorieux qu'en ses flancs elle porte,
C'est l'avenir du monde !... Elle marche, et sa main
Des nations dans l'ombre éclaire le chemin.
Ne l'oubliez jamais : cette noble patrie
Est l'antique berceau de la chevalerie !
Mais tout meurt sur la terre, hélas !... Après Dunois,
Que nous restera-t-il des vieux temps ? les tournois. —
Mais non ! des anciens preux si la tombe est fermée,
Leur âme est toujours là, vivante : c'est l'armée !
Respirons : la victoire épuisa les vainqueurs.
Qu'un sang nouveau bouillonne et remonte à nos cœurs !...
Alors, tirant l'épée, un saint courroux dans l'âme,
Sur le pâle étranger secouant l'oriflamme,
Des bords de l'Océan aux montagnes du Rhin,
Nous précipiterons nos phalanges d'airain ;
Et, rendant au pays son antique frontière,

Nous revendiquerons la France tout entière!

LE DAUPHIN.

Ce beau royaume, Dieu l'avait si bien traité!
Mais l'ouvrage de Dieu, les hommes l'ont gâté.
Pourtant, Sire, j'en crois certaine prophétie...
L'étoile de la France enfin s'est éclaircie;
Elle brille, ce soir!

Allant à une fenêtre.

Je la vois resplendir.

Avec une sorte d'enthousiasme.

C'est écrit dans les cieux : la France va grandir!

LE ROI.

Votre œil plonge indiscret dans l'éternel mystère!...
Je vous l'ai déjà dit, vous avez tort.

LE DAUPHIN.

Mon père,
Ce livre, que déroule à nos yeux éblouis
Dieu lui-même, — il contient la vérité!

LE ROI.

Louis,
Dans ce livre un mortel ne lit que le mensonge.
Oh! n'interrogez plus l'astrologie, — un songe!
Un songe criminel!

LE DAUPHIN.

Mais les rois vos aïeux,
Sire, lui, Charles cinq, un des plus glorieux,
Sans vouloir offenser jamais le Décalogue,
Tous bons chrétiens, payaient fort cher leur astrologue;

Et quand naissait un prince, alors... Sire, je croi
Qu'on dressait l'horoscope en présence du roi?

LE ROI.

Oui, c'était la coutume... une coutume impie!...
Et moi j'ai fait comme eux! Depuis vingt ans j'expie
Et ma lâche faiblesse et ma crédulité.

LE DAUPHIN.

Vous, Sire?... Je ne puis comprendre, en vérité...

A part.

Qu'est-ce donc? qu'est-ce donc?

LE ROI.

Combien le crime pèse!
J'ai dans l'âme un sanglot qui jamais ne s'apaise.
* Louis, depuis vingt ans je souffre, et je me tais;
* Louis, j'ai bien souffert, et je le méritais!
* Que l'expiation jusqu'au bout s'accomplisse!...
* Vous le voulez, mon Dieu!... Louis, c'est mon supplice:
Il faut que je vous dise enfin ce que je fis;
Il faut que devant vous je m'accuse, ô mon fils!
Le moment est venu; je ne veux plus attendre:
Vous êtes maintenant en âge de m'entendre.
Effrayante leçon! vous en profiterez.
Ce livre plein de sens douteux, mal déchiffrés,
Ce livre prophétique où nous cherchons à lire,
Même lorsqu'il dit vrai, nous entraîne au délire;
Et ce rayon qui passe, éclair fallacieux,
Fait retomber la nuit plus lourde sur nos yeux!...
Oh! quel secret, mon fils! Écoutez... c'est infâme!...

Jeanne d'Arc, seule au monde, un jour lut dans mon âme.

LE DAUPHIN, à part.

Le secret du Roi!... Bien. Je vais donc le savoir!

LE ROI.

Voilà plus de vingt ans, — c'est à Poitiers, — un soir,
Le soir qui précéda, Louis, votre naissance,
Je consultais, suivant la coutume de France,
L'astrologue du roi Charles cinq, — un vieillard,
Qui passait pour habile et profond dans son art.
« Qui me succédera? lui demandai-je. Parle;
« Ouvre-moi l'avenir. Aurai-je un fils? » — « Roi Charle!
« Les constellations m'annoncent bien des maux :
« La Reine enfantera demain... deux fils jumeaux! »

LE DAUPHIN.

Il mentait?

LE ROI.

Non, Louis : la Reine votre mère
Mit au monde deux fils.

LE DAUPHIN.

Deux fils!

A part.

J'ai donc un frère?...

LE ROI.

Vous êtes l'un des deux. L'autre...

LE DAUPHIN.

L'autre?...

LE ROI.

Louis,

Combien de noirs secrets sous le trône enfouis!
Une tradition qui remonte aux vieux âges,
Un usage barbare entre tous les usages,
Mystérieux, fatal, a passé jusqu'à moi.
Si deux princes jumeaux naissent, l'un d'eux est roi ;
L'autre, pour éviter un conflit d'héritage
Qui pourrait du royaume amener le partage,
L'autre doit ignorer sa naissance à jamais
Et disparaître...

LE DAUPHIN, avec anxiété.

Il a disparu?

LE ROI, douloureusement.

Je l'aimais!...
Comme vous. Dieu le sait, lui qui voit dans mon âme!...
Et je foulais aux pieds cette coutume infâme.
Mais le sombre vieillard, tout à coup pâlissant :
« Malheur! malheur! le ciel a des taches de sang! »
Puis, clouant sur vous deux son regard de vipère :
« Tu vois bien ces enfants? L'un d'eux tuera son père!...
« Le voici. Tremble! »

LE DAUPHIN.

Alors?

LE ROI.

Je pris, lâche et cruel,
Cette voix de l'Enfer pour une voix du Ciel!
J'obéis... je forçai la nature à se taire. —
Louis, ne vengez pas votre malheureux frère!

LE DAUPHIN, avec une joie sombre.

Il est mort ?

LE ROI.

Plaignez-moi ! c'est Dieu seul qui maudit.

LE DAUPHIN.

Mais ce frère ?. .

LE ROI.

Oubliez ce que je vous ai dit !

LE DAUPHIN.

Oublier, Sire ?... Un frère !

LE ROI.

Oh ! par pitié !

LE DAUPHIN.

Par grâce !

Avec une rage sourde et croissante.

S'il n'est pas mort... où donc est-il ?... Que je l'embrasse !

LE ROI.

Plus un mot ! plus un mot !... si vous m'aimez... Adieu !
Je souffre... j'ai besoin d'être seul avec Dieu.
A demain... Vous partez, je pense, dès l'aurore ?

LE DAUPHIN.

Oui, Sire.

LE ROI, l'embrassant avec une tendresse douloureuse

Nous pourrons nous embrasser encore.
Adieu !... — Je serai là, mon fils, pour vous bénir.

Il rentre dans ses appartements.

SCÈNE IV.

LE DAUPHIN, seul.

Un frère! Est-il bien mort?... S'il allait revenir!...
C'est que... je n'aime pas les spectres!...

Avec terreur.

Quelle idée!
Pourquoi soudain mon âme en est-elle obsédée?
Si c'était le fantôme invisible, l'effroi
Qui se place toujours entre mon père et moi?...
L'astrologue m'a dit ce soir encore : « Achève!
Tu marches aujourd'hui sur le tranchant du glaive.
Ne laisse pas grandir le péril ; que ta main
Frappe le coup, ce soir, — il n'est plus temps demain! »
Je frapperai. — Malheur à qui me fait ombrage,
A tout ce qui me gêne et barre mon passage!
Ne pas être pour moi, c'est être contre moi.
Brézé, Daulon, vous tous, les bons amis du Roi,
Je vous empêcherai de me nuire!... Et toi-même,
Qui t'avises d'aimer la Dauphine, et qu'elle aime,
Raoul, astre nouveau, que je hais par instinct!...

D'un accent terrible.

Pardieu!... quand la lumière est trop vive, on l'éteint! —
Comme c'est moi qui tiens les dés, je me hasarde :
Châtillon me promet cent archers de la garde;
Ce brave gouverneur, monsieur de Beuil, autant;
Plus, les clefs du rempart. Chabanne est mécontent :
Je l'aurai. — Tout me sert!... Et, pour jouer son rôle,

Si la Trémouille accourt, fidèle à sa parole;
S'il nous prête main-forte au signal du beffroi,
Cette nuit je triomphe!... et demain je suis roi!

SCÈNE V.

LE DAUPHIN, DE TILLAY.

DE TILLAY.

Si l'on vous entendait, Monseigneur... Prenez garde!...
Châtillon qui n'est plus commandant de la garde!...

LE DAUPHIN, avec une sourde violence.

Hein! — Soupçonnerait-on quelque chose?

DE TILLAY.

Non, rien.
Mais vous ne savez pas qui le remplace?...

LE DAUPHIN.

Eh bien?

DE TILLAY.

Raoul!

LE DAUPHIN, avec joie.

Dieu soit loué!

DE TILLAY, surpris.

Mais, dans une heure, on donne
Le signal!

LE DAUPHIN, impassible.

Dans une heure, oui, le beffroi qui sonne...

DE TILLAY.

Monseigneur est bien calme.

LE DAUPHIN.

Oh! très-calme. A présent,
Je n'ai plus de remords. — J'avais le cœur pesant.

DE TILLAY, avec plus de surprise.

Ah?

LE DAUPHIN.

Mon Dieu! j'hésitais... la vengeance me coûte :
Mais la nécessité parle enfin, — je l'écoute.
Ce Raoul est toujours, toujours sur mon chemin :
Est-ce ma faute, à moi, s'il rencontre ma main?
Notre-Dame, qui voit ce cœur plein d'indulgence,
Au moins ne dira pas que c'est une vengeance. —
La scène d'hier soir, — sans vous calomnier, —
Ne me suffisait point... Vous êtes rancunier;
Et vous en voulez fort à ce pauvre jeune homme?

DE TILLAY.

N'ai-je pas des témoins?

LE DAUPHIN.

Très-scrupuleux, — qu'on nomme
Franquet, maître Olivier, tous les deux gens de bien.
Mais l'autre, Forestel, je crois, ne disait rien?

DE TILLAY.

Madame Marguerite a de ce bon apôtre
Payé cher le silence...

LE DAUPHIN.

Et j'ai besoin du vôtre.
Donc, pas un mot encor de ce qui s'est passé.
Il ne se doute point, Raoul, que je le sai?

DE TILLAY.

Il ne s'en doute point.

LE DAUPHIN.

Ce bon Raoul, je l'aime!
Je l'attends à souper.

DE TILLAY.

Raoul ?

LE DAUPHIN.

Cette nuit même.

DE TILLAY.

Il a promis?

LE DAUPHIN.

Comment!... mais nous sommes au mieux.

DE TILLAY, avec un peu de sarcasme.

D'hier soir ?

LE DAUPHIN, en appuyant sur les mots.

D'hier soir. — C'est un souper d'adieux.

DE TILLAY.

J'égaierai le festin si Monseigneur m'invite.

LE DAUPHIN.

Lorsqu'on est mal ensemble, il vaut mieux qu'on s'évite.

Montrant une porte à droite.

Vous serez là.

DE TILLAY.

Je vais trouver maître Olivier.

LE DAUPHIN.

Qu'il se charge de tout. — N'allez pas l'envier :

Chacun son poste.

DE TILLAY.

Il faut que tout le monde vive.

LE DAUPHIN.

Mais, à propos, Raoul n'est pas mon seul convive.
Un autre encore.

DE TILLAY.

Encor?

LE DAUPHIN.

Je n'aime pas le bruit. —
Chabanne est de service au château, cette nuit :
Sans lui rien de possible, — et c'est un homme étrange...
Mais, le verre à la main, vous savez, tout s'arrange?

DE TILLAY

Chabanne aussi ? — Fort bien. — Ces deux points résolus,
Je cours... Deux au lieu d'un, il n'en coûte pas plus.

LE DAUPHIN.

Mais ne confondons pas. Diable! qu'on y regarde !
Chabannes, lui, n'est point commandant de la garde :
J'en vais faire un ami, peut-être, et des plus chauds.
Qui sait? — Parmi les noms des nouveaux maréchaux,
Il n'a pas vu le sien; et j'en suis sûr, compère,
La nomination de Raoul l'exaspère.

Bruit derrière le théâtre

DE TILLAY.

Écoutez, Monseigneur! Le voilà furieux.
Il blasphème.

LE DAUPHIN.

C'est bien.

DE TILLAY.

Il querelle.

LE DAUPHIN.

C'est mieux.
Que tout soit prêt. — Je veux d'abord sonder le fleuve :
Je le crois navigable, et je risque l'épreuve. —
Si je me trompe, alors, que l'on m'assiste, moi,
Quand je dirai : *Buvons à la santé du Roi!*

L'altercation continue derrière le théâtre.

Maintenant que l'affaire est sous votre conduite,
Je m'en lave les mains.

DE TILLAY, à part.

Lui d'abord!... Elle ensuite!

LE DAUPHIN.

Allez, voici Chabanne.

De Tillay sort.

SCÈNE VI.

LE DAUPHIN, CHABANNES.

CHABANNES. Il entre exaspéré; et continue sa dispute.

Eh bien donc, au plus fort!
Entre vous tous et moi c'est une guerre à mort!...
Je vous ferai sentir ce que pèse un outrage!

LE DAUPHIN, l'observant, à part.

Ils travaillent pour moi, ces chers seigneurs. Courage!

CHABANNES, marchant avec agitation sans voir le Dauphin.

Et le Roi qui permet qu'on me charge d'affronts!
Si j'étais moins loyal!... Par le ciel! — Nous verrons.

LE DAUPHIN, s'approchant.

Comte de Dammartin?...

CHABANNES, sans voir le Dauphin.

Ce connétable!...

LE DAUPHIN.

Comte?..

CHABANNES.

M'insulter de la sorte!... On réglera son compte!

LE DAUPHIN, lui frappant sur l'épaule.

Bien.

CHABANNES.

Pardon, Monseigneur. Je ne vous voyais pas.

LE DAUPHIN.

Moi, je vous entendais.

CHABANNES, furieux.

Que d'autres parlent bas!
Pour qu'on m'entende, moi, c'est tout haut que je parle;
Et j'en dirais bien plus en face du roi Charle!...
Ce connétable Arthus qui fait des maréchaux,
Et qui, de mes routiers encombrant ses cachots,
Vous les jette aux poissons pour des enfantillages!...
Parce qu'ils ont brûlé quelques mauvais villages.

LE DAUPHIN.

C'est mal.

CHABANNES.

C'est monstrueux, lâche, infâme!

LE DAUPHIN.

En effet.
Croyez que je ressens l'outrage qu'on vous fait.

CHABANNES.

Je le crois. Monseigneur aime les gens de guerre!

LE DAUPHIN.

Je les aime, — et les plains.

CHABANNES.

Ils n'en profitent guère!...
Si j'étais le Dauphin de France et de Viennois...

LE DAUPHIN.

Que feriez-vous?

CHABANNES, d'une voix plus forte.

Pardieu! ces greffiers, ces bourgeois,
Engeance d'intrigants qui perdent le royaume,
Je les balaierais tous comme des brins de chaume!
A commencer par lui, ce connétable Arthus.

LE DAUPHIN.

Moins haut!

CHABANNES.

Je parlerai! Trop longtemps je me tus.

LE DAUPHIN.

On peut faire, sans dire. — Écoutez-moi; nous sommes
Du même avis tous deux, et tous deux gentilshommes.
Je vois tout comme vous le mal, — et moi, Dauphin,

Très-sérieusement, je veux y mettre fin.

CHABANNES.

Par malheur, vous partez, Monseigneur!

LE DAUPHIN.

Pas encore.
Que de choses parfois une heure voit éclore!
Nous soupons tous les deux, vous me l'avez promis? —
En attendant, causons, là, comme deux amis;
Près d'un bon feu.

Il s'assied et fait signe à Chabannes d'en faire autant.

La nuit est fraîche, ce me semble?

CHABANNES.

Moi, je bous!

LE DAUPHIN.

De colère. — On est si bien ensemble!

Appelant.

Holà! maître Olivier!

A Chabannes.

Profitons des instants.

A Olivier, qui entre.

Maître Olivier, du vin!

A Chabannes.

C'est pour tuer le temps.

CHABANNES.

Je ne bois pas.

LE DAUPHIN.

Allons.

CHABANNES.

Je suis trop plein de rage.

LE DAUPHIN.

On ne l'est jamais trop pour venger un outrage.

CHABANNES.

Eh bien, soit!

Maître Olivier vient d'apporter un flacon et deux verres sur un plateau d'argent.

LE DAUPHIN, à maître Olivier.

Verse-nous. — Bien.

Touchant avec son verre celui de Chabannes,

Chabanne?...

Ils boivent.

Encore un!

Maître Olivier remplit de nouveau les verres. — Depuis quelques instants plusieurs pages à la livrée du Dauphin ont apporté une table toute servie; sur un signe du Dauphin, ils sortent avec maître Olivier.

CHABANNES.

Trois couverts. Monseigneur, vous attendez quelqu'un?

LE DAUPHIN.

J'attends le commandant de la garde.

CHABANNES.

A merveille!

Monsieur de Châtillon?

LE DAUPHIN.

Raoul.

CHABANNES.

Raoul?

LE DAUPHIN.

Il veille,

Cette nuit, avec nous.

CHABANNES, rudement.

Raoul...

LE DAUPHIN.

Est du repas.

CHABANNES, se levant.

Alors, bien obligé ! pour moi, je n'en suis pas.

LE DAUPHIN.

Je vous croyais amis ?

CHABANNES.

Nous étions camarades.
Mais, puisqu'à mes dépens il veut gagner ses grades ;
Puisque, faisant la cour à ces bourgeois altiers,
Il entame le cuir de mes pauvres routiers,
Je l'attends aux prochains tournois,—et, Dieu me damne !
Je lui ferai bien voir ce que c'est que Chabanne.

LE DAUPHIN.

Mais, patience. Il peut nous servir, croyez-moi.
Songez donc ? Commandant de la garde du Roi !

CHABANNES.

Un enfant !... que berçait encore sa nourrice,
Quand moi, déjà couvert de mainte cicatrice,
J'avais conduit à Reims, pour l'y faire sacrer,
Ce Roi, qui maintenant nous laisse massacrer !

LE DAUPHIN.

Le fait est que celui dont je tiens ma naissance
A toutes les vertus, moins la reconnaissance.

CHABANNES.

Un ingrat!

LE DAUPHIN.

Mais qu'y faire? On ne peut se changer.

CHABANNES.

Tant qu'il fallait combattre, on m'a su ménager!

LE DAUPHIN.

Vous avez bien raison, Chabannes, de vous plaindre!
Mais, pour qu'on vous ménage, il faut vous faire craindre.
Vous êtes si loyal, que tel de vos amis
Compte sur vous toujours, et se croit tout permis.

CHABANNES.

Mais qu'on y prenne garde! et le Roi, comme un autre!
Il a son cri de guerre, et nous avons le nôtre :
Cent vingt lances toujours m'obéissent, à moi!...
Si je voulais... D'un mot...

LE DAUPHIN, vivement.

Croyez-vous?

CHABANNES.

Si je croi!...
Il me semble pourtant que ma troupe aguerrie
Se comporte assez bien dans une Praguerie?
Si je n'avais eu peur d'affliger trop ce Roi,
Qui m'oublie, et que j'aime encore, malgré moi...
L'insolent Richemont saurait qu'on est de taille
A lui briser au front sa hache de bataille!

LE DAUPHIN.

Il peut l'apprendre encor.

Mystérieusement.

Si vous avez besoin
D'un ami... je suis là.

CHABANNES.

Demain vous serez loin !

LE DAUPHIN.

Qui sait?

CHABANNES.

Comment?

LE DAUPHIN.

Tenez; jouons cartes sur table.
Vous n'êtes pas content, ni moi. Le connétable
Vous déteste, — il m'abhorre... Et si vous m'écoutiez,
Peut-être... Unissons-nous.

CHABANNES.

Contre lui? Volontiers!
Dans l'intérêt du Roi.

LE DAUPHIN.

Mais surtout du royaume.
Le Roi, c'est Richemont; l'autre n'est qu'un fantôme...
Il faut, pour voir enfin les peuples gouvernés,
Une main ferme et jeune... Il faut... Vous comprenez?

CHABANNES, brusquement.

Non; je ne comprends pas.

LE DAUPHIN.

Vous comprenez, j'espère,
Que les choses vont mal; que mon auguste père
Ne fait rien pour vous?

CHABANNES.

Rien.

LE DAUPHIN.

Et que tous les honneurs
Passent aux favoris, devenus grands seigneurs?

CHABANNES.

Oui, tous!

LE DAUPHIN.

C'est un système. On chasse, on destitue
Les plus vieux serviteurs; vos soldats, on les tue;
Et, pour comble d'affront, vous-même, quelque jour
Vous serez, j'en ai peur, éloigné de la cour.

CHABANNES, avec emportement.

Moi?

LE DAUPHIN.

Comme Châtillon.

CHABANNES.

Qu'on essaie!... et peut-être
Alors...

LE DAUPHIN.

Vous comprenez que si j'étais le maître?...

CHABANNES, l'interrompant.

Tout irait mieux!

LE DAUPHIN.

D'abord, je supprime l'édit.

CHABANNES.

Bien.

LE DAUPHIN.

Je mets le Conseil à la porte...

CHABANNES.

C'est dit!
Arrière les bourgeois, les hommes de finance!

LE DAUPHIN.

Arrière!... Je vous fais connétable de France.

CHABANNES.

Je l'ai bien mérité!

LE DAUPHIN.

Vous l'êtes.

CHABANNES.

Moi! comment?

LE DAUPHIN, baissant la voix.

Presque toute la garde est à moi. Le moment
Venu, criez : « Chabanne! » Alors, je suis le maître.

CHABANNES.

Vous?

LE DAUPHIN.

La Trémouille attend mon signal...

CHABANNES, indigné.

Qui?... Ce traître!

LE DAUPHIN.

Oh! n'y regardons pas maintenant de si près;
Et servons-nous de lui, sauf à choisir après.
Il faut; les premiers jours, qu'ici je me contraigne...

CHABANNES.

Mais puisque vous partez?

LE DAUPHIN.

Je ne pars pas, — je règne!

CHABANNES, se levant, après un moment de stupeur.

Le Roi, mon noble maître, auprès de votre aïeul,
Dort-il à Saint-Denis, couché dans son linceul,
Pour que Louis Dauphin se dise Roi de France?

LE DAUPHIN, à part.

Intraitable!... Il faut donc le réduire au silence.

CHABANNES.

Et c'est à moi, Chabanne, à moi le compagnon
De cette Jeanne d'Arc au sublime renom,
A moi, dont les aïeux n'ont point trahi les vôtres,
Que vous offrez ce pacte infâme! Offrez à d'autres!...

LE DAUPHIN, d'un ton caressant.

Vous ne comprenez pas, Chabannes...

CHABANNES.

Monseigneur,
Je comprends toujours bien lorsqu'il s'agit d'honneur!
Non pas qu'une vengeance au besoin m'effarouche :
On m'a vu!... Mais le Roi!... Malheur à qui le touche!

LE DAUPHIN.

Loyal... de l'éperon, ma foi, jusqu'au cimier!
On peut compter sur vous... le Roi tout le premier.

CHABANNES.

Est-ce une raillerie?

LE DAUPHIN.

Eh non, c'est une épreuve.
Le Roi se défiait un peu de vous.

CHABANNES, fièrement.

La preuve?

LE DAUPHIN.

Vous l'aurez; patience!... Ah! sans de bons garants,
On ne sait plus à qui se fier...

CHABANNES.

Je l'apprends.

Entre maître Olivier.

Vous m'avez mis du noir dans l'âme, je vous jure!...

OLIVIER, bas au Dauphin.

Tout est prêt.

LE DAUPHIN.

Bien.

CHABANNES, rudement.

Adieu!

LE DAUPHIN, essayant de retenir Chabannes.

Me faire cette injure!...
Vous? lorsque avec Raoul, ce loyal chevalier,
Je veux absolument vous réconcilier!
Entre amis, pour des riens, faut-il que l'on s'égorge?

CHABANNES.

Puisque vous le voulez...

A part.

C'est un complot qu'il forge :
Restons.

Entre Raoul.

LE DAUPHIN.

Ce cher Raoul! C'est donc lui? Quel bonheur!

SCÈNE VII.

LE DAUPHIN, CHABANNES, RAOUL, MAITRE OLIVIER, plusieurs PAGES DE SERVICE.

RAOUL.

Pardon; ce qui m'amène est grave, Monseigneur :
Depuis hier, à Tours, la Trémouille se cache.

LE DAUPHIN, très-calme.

Où donc?

RAOUL.

Nul ne le sait:

LE DAUPHIN.

Mais il faut qu'on le sache.
Monsieur le connétable a pourtant de bons yeux?

RAOUL

Monseigneur, il a pris ses mesures.

LE DAUPHIN.

Tant mieux.

RAOUL.

On parle d'un complot.

LE DAUPHIN.

Ah? — Ceci nous regarde.
Que le Roi dorme en paix, nous faisons bonne garde:
Mes amis, donnez-vous la main, là, devant moi.
Sans rancune. — *Buvons à la santé du Roi!*

OLIVIER, bas au Dauphin.

Tous deux ?

LE DAUPHIN, bas.

Oui.

Maître Olivier, Franquet et un page, chacun une aiguière à la main, remplissent en même temps les trois coupes : Olivier celle de Raoul, Franquet celle de Chabannes, le page celle du Dauphin.

CHABANNES, à Raoul.

Pardonnez à mon humeur chagrine...
On sent qu'un noble cœur bat dans cette poitrine ! —
Vous aimez le Roi, vous.

RAOUL.

J'espère, avant demain,
Le prouver, seigneur comte !

CHABANNES.

Et moi donc ! Votre main ?

Ils se serrent cordialement la main.

LE DAUPHIN.

Bon ! voilà ce que j'aime !... Et maintenant, mes maîtres...

Touchant avec sa coupe celle de Chabannes.

L'ancien ami, d'abord !

CHABANNES, élevant sa coupe.

Dieu confonde les traîtres !

LE DAUPHIN.

Ainsi soit-il !

CHABANNES.

Au Roi !

Il vide sa coupe d'un trait, le Dauphin vide la sienne à moitié.

LE DAUPHIN, à Raoul.

Chevalier, à nous deux!

Au moment où Raoul porte la coupe à ses lèvres, Marguerite paraît, effrayante de pâleur; elle s'élance vers Raoul.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Raoul!

LE DAUPHIN, terrible.

Que voulez-vous?

MARGUERITE.

Moi! moi!... ce que je veux?...

Il le demande!

LE DAUPHIN, à Raoul.

Eh bien! vous me faites attendre?

MARGUERITE.

Raoul! ne buvez pas!...

RAOUL, il a reposé sa coupe sur la table.

Mais je ne puis comprendre...

MARGUERITE.

Je veux me taire encor!... Je le dois... ô tourment! ..
Mais, pour Dieu!...

LE DAUPHIN, bas, d'un ton impérieux.

Retournez dans votre appartement.

MARGUERITE, avec résolution.

Je ne sortirai pas.

CHABANNES.

Expliquez-vous, madame?

LE DAUPHIN.

Ne voyez-vous donc pas que cette pauvre femme
Est en proie au délire, et qu'un accès nouveau
Trouble profondément ce débile cerveau?

RAOUL, à part, douloureusement.

Et c'est moi qui suis cause!...

LE DAUPHIN, à Marguerite.

Allez, je vous supplie!

MARGUERITE, éperdue.

Non! tant que je verrai cette coupe remplie!...

LE DAUPHIN, voyant l'hésitation de Raoul.

Me soupçonneriez-vous?

RAOUL.

Moi! Pour quelle raison?

Il reprend sa coupe.

MARGUERITE.

Forestel m'a tout dit! Raoul!...

Lui arrachant la coupe qui tombe et se brise.

C'est du poison!

RAOUL.

Qu'entends-je?

LE DAUPHIN, avec fureur.

Du poison?

MARGUERITE, avec joie, à part.

Sauvé!

LE DAUPHIN.

Sur ma parole!

Si je n'avais pitié!...

MARGUERITE.

Monseigneur, j'étais folle!

LE DAUPHIN, bas à Olivier.

Le signal au plus tôt!

Olivier sort; à Marguerite.

Vous m'accusiez, je croi?...

MARGUERITE, tremblante.

Ai-je accusé quelqu'un?

CHABANNES, chancelant tout à coup.

Je vous accuse, moi!...

C'est infâme! — Oh! le sang dans mes veines se fige!...
Monseigneur! Monseigneur! c'est infâme, vous dis-je!..
Ne pouvant dans mon cœur souffler la trahison,
Vous avez, comme un lâche, eu recours au poison!

LE DAUPHIN.

Vous en avez menti!

CHABANNES, tirant son épée.

Menti!... Pareille injure...

Bien vous prend d'être fils de roi, je vous le jure!...
Mais, pour Dieu! nommez donc quelqu'un de votre hôtel!

Il jette son gant au milieu de la salle.

Je le défie, à mort!

LE DAUPHIN, hors de lui.

Soit! Un combat mortel!...

Quand le Dauphin se venge, il se venge en personne!

A Raoul.

Relevez-moi ce gant.

Raoul fait un mouvement pour obéir, quand Chabannes tombe comme foudroyé devant la grande porte qui mène aux appartements du Roi.

RAOUL, montrant Chabannes.

Il est mort!

On entend tout à coup sonner le beffroi.

LE DAUPHIN, avec triomphe.

L'heure sonne!

Au milieu des rumeurs lointaines, ce cri éclate :

Aux armes!

RAOUL.

Trahison!

LE DAUPHIN.

Silence!...

RAOUL.

Archers, à moi!

Quelques gens armés se précipitent sur la scène en criant :

Vive Louis Dauphin!

LE DAUPHIN, aux conjurés.

A la chambre du Roi!...

Avec une expression sinistre.

C'est pour veiller sur lui.

RAOUL, l'épée à la main.

Nul ici ne pénètre!

Arrière!

LE DAUPHIN.

Votre épée!

RAOUL.

Elle est au Roi mon maître !

LE DAUPHIN.

Le maître ici, c'est moi !

RAOUL.

Pas encor.

Ils se mesurent des yeux, leurs épées se froissent.

MARGUERITE, avec désespoir.

Justes cieux !...

Elle tombe dans les bras de ses femmes, qui viennent d'accourir, et qui l'emportent évanouie.

LE DAUPHIN.

Son épée a touché la mienne !... Audacieux !...
Mais quel est donc cet homme ?

RAOUL.

Un serviteur fidèle.

LE DAUPHIN.

Tenir tête au Dauphin !

RAOUL.

Je ne vois qu'un rebelle !

LE DAUPHIN.

Oh ! je passerai bien !

RAOUL.

Mais avant de passer,
Ma poitrine est un mur qu'il vous faut traverser !

LE DAUPHIN.

Meurs donc !

RAOUL.

Vivant ou mort, je barre cette porte!

Le Dauphin se précipite avec un groupe de conjurés sur Raoul, qui disparaît un instant dans le tourbillon; mais soudain ces cris : *Vive le Roi! vive le Roi!* se font entendre dans l'éloignement et se rapprochent. Les conjurés, surpris, lâchent Raoul, qui s'élance vers la porte de la chambre du Roi.

RAOUL.

Entendez-vous ces cris?

Au dehors, avec plus de force :

Vive le Roi!

LE DAUPHIN, aux conjurés.

Main-forte!

Allons, vous tous! allons!

RAOUL.

Que nul ne bouge!

Les conjurés demeurent immobiles; plusieurs ont pris la fuite.

LE DAUPHIN, montrant la chambre royale.

Au Roi! —

Lâches! vous avez peur?... Eh bien! j'irai seul, moi.

Il court, l'épée à la main, vers le fond du théâtre; mais il s'arrête tout à coup et recule avec effroi devant le cadavre de Chabannes couché en travers de la porte. Enfin, après quelques instants d'une hésitation pleine d'horreur, il saute par-dessus le cadavre; aussitôt la porte des appartements royaux s'ouvre; le Roi paraît sur le seuil. Il se fait un profond silence; le Dauphin laisse tomber son épée. Le Roi s'avance lentement, et rencontre le cadavre de Chabannes; il se penche vers lui, pose une main sur le cœur de son vieux compagnon d'armes, et laisse échapper un sanglot. Il se relève, et marche vers le Dauphin, qui recule à mesure avec stupeur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE ROI, ARCHERS DE LA GARDE ÉCOSSAISE.

LE ROI au Dauphin.

Enfant dénaturé!

LE DAUPHIN, à part.

Je suis trahi!... Que faire?

LE ROI.

C'est donc toi qui devais assassiner ton père!

LE DAUPHIN.

Sire, vous pouvez croire?...

LE ROI.

Ingrat!... Et voilà donc
Le fruit de ma clémence!... A quoi sert le pardon?

LE DAUPHIN.

Je vous jure!...

LE ROI.

Silence!

LE DAUPHIN, s'animant.

Au moins, que je m'explique!

LE ROI.

Je sais tout! Richemont suivait ta marche oblique.

LE DAUPHIN, avec violence.

Richemont!... C'est un piége infernal qu'on me tend!
C'est un lâche complot! Pour me perdre on s'entend. —
Adieu! je pars!... chassé par la haine et l'envie!...
Sire! je reviendrai, si Dieu me prête vie,

Quand mes persécuteurs, ces faux amis du Roi,
Ne se trouveront plus entre mon père et moi!

LE ROI.

Partez donc!... Une fois hors d'ici, fils parjure,
Vous n'y rentrerez plus, c'est moi qui vous le jure!...
Tremblez qu'à ma douleur enfin compatissant
Dieu ne fasse surgir quelqu'un de notre sang,
Qui, soutien de mon trône, âme pure et loyale,
Défendra mieux que vous la majesté royale!

LE DAUPHIN.

Quelqu'un de notre sang! Qui donc? qui donc?

LE ROI.

Sortez!
Nous vous ferons savoir bientôt nos volontés.
Le courroux paternel longtemps gronde et menace;
Mais il punit enfin!

LE DAUPHIN, à part.

Malheur à qui me chasse!

Il sort.

SCÈNE X.

LES MÊMES, moins LE DAUPHIN; puis LE MOINE ADELBART.

LE ROI.

Va, ton cœur ténébreux à présent m'est connu!
Le châtiment du Ciel approche!...

ADELBART, paraissant.

Il est venu.

Le moine s'avance vers le Roi et lui présente un parchemin cacheté et plié en forme de lettre.

Sire, il est temps! lisez.

Il donne au Roi le parchemin.

LE ROI, examinant le cachet armorié.

Grand Dieu! — Qu'on se retire...

Avec trouble.

Excepté vous, Raoul.

SCÈNE XI.

LE ROI, ADELBART, RAOUL, au fond du théâtre, l'épée à la main.

LE ROI.

Jeanne! sainte martyre!

Est-ce bien toi?

ADELBART.

Voyez ses armes : trois lis d'or.

Pour vous, du haut des cieux, Jeanne combat encor!

LE ROI, examinant la suscription de la lettre.

Au roi Charles. Ma main n'ose rompre la cire...

Un voile est sur mes yeux... Lisez! je ne puis...

ADELBART.

Sire,

Nul mortel n'a ce droit, nul autre que vous seul :

Sacrilége est la main qui soulève un linceul!

Ce billet, qui renferme un terrible mystère,

Je l'ai caché dix ans aux regards de la terre :
Je ne soupçonne pas ce qu'il peut contenir.
Celle à qui Dieu permit d'entrevoir l'avenir
M'a dit : « Que de malheurs en mourant je présage!
« Au roi Charles portez mon funèbre message,
« Si le Dauphin Louis, fils rebelle à vingt ans,
« Deux fois conspire, et veut régner avant le temps! »

LE ROI, brisant le cachet et jetant un coup d'œil sur la lettre ouverte.

Ciel! j'ai bien lu!...

D'une voix forte.

Daulon! Daulon!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DAULON.

DAULON.

Mon noble maître?...

LE ROI.

Cet enfant que par vous Jeanne d'Arc fit remettre
Au vieux sire d'Harcourt?...

DAULON, montrant Raoul.

Le voici.

LE ROI.

Raoul?

DAULON.

Oui.

LE ROI.

Raoul!... Viens dans mes bras!

Le pressant sur son cœur.

Mon pauvre enfant!

Une draperie s'entr'ouvre au fond du théâtre, la figure pâle et sinistre du Dauphin apparaît.

LE DAUPHIN, à part.

C'est lui!

LE ROI, tenant toujours Raoul embrassé.

Depuis vingt ans, Raoul, c'est donc toi que je pleure!...
Daulon, justice, enfin! — Que Louis, tout à l'heure,
Comparaisse devant les pairs et les barons :
Il ne régnera pas, l'indigne!

LE DAUPHIN, laissant retomber la draperie.

Nous verrons.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

CHEZ LA DAUPHINE. — Au fond, les jardins qu'on aperçoit vaguement à travers de grandes fenêtres ogives qui s'ouvrent sur un perron. Le jour commence à poindre. Quelques flambeaux éclairent à peine le théâtre; mais, à droite, la porte de l'oratoire, toute grande ouverte, laisse échapper une assez vive lumière : c'est une chapelle ardente. On entend dans l'oratoire une voix lente et grave qui récite les prières des agonisants. Marguerite est couchée, immobile et pâle, sur un lit de repos; Blanche est à genoux près d'elle, et pleure. A gauche, une table couverte de bijoux et de livres à riches fermoirs d'or et de pierreries.

SCÈNE I.

MARGUERITE, BLANCHE, puis ISABELLE.

LA VOIX, dans l'oratoire.

« Exaudi me, Domine, et clamor meus ad te veniat! »

BLANCHE.

O mon Dieu! sauvez-la!

LA VOIX.

« Domine, libera animam meam! »

BLANCHE, regardant Marguerite.

Quel morne accablement!

ISABELLE, sortant de l'oratoire.

Eh bien?...

BLANCHE.

Les yeux fermés, pâle, sans mouvement!

* Les paroles latines se retranchent à la représentation.

ISABELLE.

* Le beffroi, cette nuit, ébranlait ces murailles :
* Elles vont retentir du glas des funérailles!

BLANCHE.

* C'est impossible!... Dieu prolongera ses jours!

ISABELLE.

* Blanche, Dieu ne fait point des miracles toujours.
Depuis combien de temps la mort plane sur elle!...
Voici le dernier coup... Cette nature frêle
Est brisée!

BLANCHE, se relevant.

Appelons du secours!

ISABELLE.

Tout est vain.
Hélas! oubliez-vous ce qu'a dit Poitevin?

BLANCHE.

Non! je tremble... Déjà l'Orient se colore.
Dieu fasse que Prégente arrive à temps encore!...

ISABELLE.

Vous savez, l'autre soir, lorsqu'un ordre cruel,
Au nom de Monseigneur, la chassait de l'hôtel,
Prégente nous a dit : « Un noir complot se trame!
« Veillez sur elle! Un mot... j'accours! »

BLANCHE, apercevant Prégente.

Enfin!

SCÈNE II.

LES MÊMES, PRÉGENTE.

PRÉGENTE, accourant.

Madame!...
Est-il vrai?... qu'ai-je appris?... Oh!

ISABELLE, montrant Marguerite.

Vous aviez raison,
Prégente, ses bourreaux triomphent!

PRÉGENTE, avec horreur.

Le poison!

ISABELLE.

Le poison du mensonge et de la calomnie :
Elle en meurt!

PRÉGENTE.

De Tillay!...

ISABELLE.

Oui, ce mauvais génie!
Il a nommé Raoul.

PRÉGENTE.

Et cet homme infernal,
Monseigneur l'a pu croire?...

ISABELLE.

Il croit toujours le mal.

PRÉGENTE.

On vient de l'arrêter, n'est-ce pas?... On le juge.

BLANCHE.

Il s'est enfui.

ISABELLE.

Tant mieux!... Pauvre âme sans refuge,
Dans les bras de la mort quand tu vas t'assoupir,
Il n'insultera pas à ton dernier soupir!

PRÉGENTE.

Mais elle ne sait point que l'heure est si prochaine?...

ISABELLE.

Au contraire... Un captif, lorsque tombe sa chaîne,
Lorsqu'il voit du cachot la porte enfin s'ouvrir,
N'a pas tant de bonheur qu'elle en trouve à mourir!...
* Car ce n'est déjà plus qu'une âme qui s'envole :
* C'est elle qui nous plaint, elle qui nous console!

Montrant l'oratoire.

* Voyez cet appareil lugubre, ces flambeaux!...
* On récite déjà les psaumes des tombeaux.

PRÉGENTE.

Mon Dieu! mon Dieu!

BLANCHE, lui montrant la table couverte de livres et de bijoux.

Tenez.

PRÉGENTE.

Pauvre chère maîtresse!
Ses livres, ses bijoux!...

BLANCHE.

Tout ce qu'elle nous laisse!
* Nous avons bien pleuré!... Dire qu'il a fallu
* Mettre ici tout cela!... Madame l'a voulu.
* Cet or pour les enfants, pour la veuve indigente...
* A chacune de nous un souvenir, Prégente!

PRÉGENTE, vivement.

* Ce portrait!

BLANCHE.

Ce portrait, d'ineffable douceur,
* Pour vous.

PRÉGENTE, saisissant le portrait, qu'elle baise en sanglotant.

Oh!...

BLANCHE.

Vous étiez la compagne et la sœur,
* Quand, de la sombre Écosse au beau ciel de la France,
* L'enfant, rieuse encor, vint chercher la souffrance!

PRÉGENTE, contemplant le portrait.

* Rose et calme...Un front pur aux longs cheveux tressés!

ISABELLE, indiquant un voile et un manteau sur la table.

* Ce voile, ce manteau, vous les reconnaissez?...

PRÉGENTE.

* Le costume charmant de sa douce patrie!

ISABELLE.

* Nous l'ensevelirons, comme elle nous en prie,
* Avec ce voile d'or et ce manteau, qui seul
* Au bel ange expiré doit servir de linceul!

PRÉGENTE.

* Lorsque sa joue encore était fraîche et vermeille,
* C'était déjà son rêve!... Oh! mais elle s'éveille!...
* Regardez!... Quel bonheur [1]!

1. Pour la représentation, au lieu de : « Regardez!... Quel bonheur! » il faut dire : « Elle va s'éveiller!... »

ISABELLE.

Ne le souhaitez pas.
Ce réveil est funeste, et voisin du trépas!...
Non!... Toujours immobile.

PRÉGENTE, se penchant sur Marguerite.

Écoutez!

ISABELLE.

Elle nomme ..

MARGUERITE, d'une voix presque éteinte.

Raoul!...

PRÉGENTE.

Un nom fatal!... Pourquoi donc ce jeune homme
Est-il venu, traînant le malheur jusqu'ici!...

BLANCHE.

N'accusez point Raoul!... Il est à plaindre aussi.

ISABELLE.

C'est maître Poitevin, l'ami sûr et fidèle,
Qui doit lui-même ici le conduire auprès d'elle;
Car elle veut lui dire un fraternel adieu
Quand l'âme, déployant son vol, ira vers Dieu!...
Mais seulement alors.

PRÉGENTE.

Ils viennent, ce me semble?...

Avec terreur.

Oui.

ISABELLE.

C'est que l'heure est proche!... Allons prier, ensemble.

BLANCHE, douloureusement.

Allons!

Elles rentrent dans l'oratoire, dont la portière retombe.

SCÈNE III.

MARGUERITE, immobile, POITEVIN, RAOUL.

POITEVIN, lui montrant Marguerite.

Voyez!

RAOUL, lui serrant la main.

Merci.

POITEVIN.

Je n'ai point hésité :
Je remplis sa dernière et sainte volonté.
Avant que pour jamais ces lèvres soient muettes,
Il faut qu'elle vous parle... Elle sait qui vous êtes,
Prince! elle a vu le Roi... Son âme est calme enfin :
Elle sait que Raoul est frère du Dauphin.
Ainsi ne craignez plus, quand meurt la noble femme,
Que jusque dans sa tombe encore on la diffame!
Ils l'ont calomniée, — avec quelle noirceur!
Mais qu'importe aujourd'hui? Vous êtes frère et sœur.

RAOUL, sourdement.

Oui, — frère et sœur!

POITEVIN.

Mais vous, Monseigneur, du courage!
Elle en a.

RAOUL.

J'en aurai comme elle, — et davantage!
Ainsi donc, plus d'espoir?

POITEVIN.

J'ai dit ce que j'ai dit.

RAOUL.

Combien de temps encor?...

POITEVIN, montrant l'horizon.

Le jour monte et grandit :
Lorsqu'il dépassera la cime du vieux chêne,
L'âme, enfin libre, aura fui sa terrestre chaîne!
Hélas!... voici bientôt le moment du réveil!
Puis la crise fatale!... Adieu. Le Grand Conseil
S'assemble, et l'on m'attend, — car, je vous ai vu naître.
Vous serez averti lorsqu'il faudra paraître,
Monseigneur.

Il sort.

SCÈNE IV.

MARGUERITE, toujours endormie, RAOUL.

RAOUL, dont la douleur éclate.

Dieu clément!... frappez-moi donc aussi!...
Que vous ai-je donc fait pour me la prendre ainsi?
Lorsque entre nous déjà s'élève une barrière
Éternelle... ce mot : La femme de mon frère!
Allez-vous, sans pitié pour ce front jeune et beau,
Entre nous deux, Seigneur, mettre encor le tombeau?...
Ce n'est pas mon bonheur pourtant qui vous irrite!...
Que vous ai-je donc fait? — Ma douce Marguerite!...
Ange, que dans mon cœur en tremblant je nommais,
Dire que je te perds, et te perds à jamais!...

Tombant à genoux, suffoqué de sanglots.

Marguerite!

MARGUERITE, rouvrant les yeux.

Raoul!

RAOUL.

Dieu!

MARGUERITE, le reconnaissant.

Vous êtes fidèle!...
Aujourd'hui, c'est bien moi, Raoul, qui vous appelle!
Soyez béni, mon frère!...

RAOUL.

Oh! non! maudissez-moi!
Je suis fatal à tout ce que j'aime! — Pourquoi
M'avez-vous arraché la coupe empoisonnée?...

MARGUERITE.

L'heure pour vous, Raoul, n'est pas encor sonnée...
Moi, je meurs!...

RAOUL.

Vous vivrez!

MARGUERITE.

Mes jours sont révolus :
Que faire de la vie?... Oh! ne m'en parlez plus!

RAOUL.

Mon âme suit la vôtre!... Elles sont enchaînées
Indissolublement, comme nos destinées!...

MARGUERITE.

Oui, d'un nœud fraternel et pur, doux souvenir,
Qui, de la terre aux cieux, peut encor les unir!

RAOUL.

Ange, amie et sœur!... moi, que je vous abandonne?...
Vivre sans vous?... Jamais!

MARGUERITE.

Il le faut; Dieu l'ordonne!
Songez que le devoir ici-bas vous retient :
Désormais votre vie à la France appartient.

RAOUL.

A vous seule!...

MARGUERITE.

J'ai fait tout ce qu'on pouvait faire :
J'ai demandé pardon, Raoul, pour votre frère;
Mais vainement, hélas! — Vous allez être enfin
Reconnu, proclamé fils de France et Dauphin.

RAOUL.

Oh! que ne suis-je encor le pauvre archer, qui tombe
Sur un champ de bataille où l'on creuse sa tombe!...
Ce bonheur, il fallait que Dieu me l'accordât :
Je ne lui demandais que la mort du soldat!

MARGUERITE.

Dieu vous l'a refusée... Eh bien donc, du courage!
Le Roi, ce tendre père, au déclin de son âge,
Lui que de sourds complots environnent toujours,
Si vous n'étiez plus là, qui défendrait ses jours?...

Avec terreur.

L'avenir m'épouvante! O Dieu! c'est comme un rêve!
Quel est donc ce poignard qui dans l'ombre se lève?...
Raoul, sauvez le Roi!... sauvez-le!... Trahison!...

Retenez cette main qui verse du poison !...
Pour tout ce qui m'est cher, et pour tout ce qui m'aime,
Je tremble !... Pour le Roi! Je tremble... pour vous-même!
Pour vous, Raoul!... Si Dieu ne confond leurs desseins,
Comment tromperez-vous le fer des assassins ?

RAOUL.

Qu'ils frappent donc!... J'attends.

MARGUERITE.

Ciel!

RAOUL.

Vous pouvez me croire...
Je ne leur vendrai pas chèrement la victoire !
Je les accueillerai comme des bienfaiteurs,
Oh! comme des amis et des libérateurs !...

Avec amertume.

* Excepté lui, peut-être, excepté lui, ce lâche,
* Qui depuis si longtemps, sans pitié, sans relâche,
* Vous torture!... Excepté votre infâme bourreau!...
* Lui seul arracherait mon épée au fourreau !

MARGUERITE, suppliante.

* Pardonnez-lui!

RAOUL.

Jamais!

MARGUERITE.

A mon heure suprême
* Je lui pardonne, moi!... Raoul, faites de même.
* Vous êtes bon, ayez pitié du criminel,
* Et désarmez un jour le courroux paternel !

* Il faut le plaindre, lui! quelle amère souffrance!
* Ambitieux, il perd la couronne de France;
* Déshérité, banni peut-être; jamais roi!

RAOUL.

* Qu'il règne!... ai-je besoin de sa dépouille, moi[1]?...
Puisque enfin Dieu voulait dans sa toute-puissance
Faire éclater aux yeux ma royale naissance,
Que n'a-t-il déchiré plus tôt ce voile obscur!...
Lorsque vous étiez libre encore, ange au front pur!
Lorsque vous n'étiez pas ma sœur!... Devant Dieu même,
Hélas! quand j'aurais pu vous dire : Je vous aime!...

MARGUERITE.

Raoul, l'amour n'est pas de ce monde, — l'amour
Est au Ciel!...

Pâlissant.

Votre main...

Elle s'affaisse sur le lit de repos.

RAOUL.

Qu'avez-vous?...

MARGUERITE, montrant l'horizon.

Un beau jour!...
Tout s'éveille, tout est parfum, lumière et fête!...

1. Pour la représentation, après ce vers :

Oh! comme des amis et des libérateurs!

MARGUERITE.

Raoul!

RAOUL.

Mais puisque Dieu voulait dans sa puissance...

Comme le soleil monte!... Il va toucher le faîte
Du vieux chêne, — là-bas! là-bas!... Et ce flambeau
S'éteint... Je fais de même!

RAOUL.

Oh! Dieu!

MARGUERITE.

Le ciel est beau!...

Ses yeux se ferment, elle est sans mouvement.

RAOUL, penché sur elle, avec désespoir.

Marguerite!... c'est moi!... Non! pas encor!... Demeure!
Non! non! je ne veux pas que Marguerite meure!...

Lui passant les mains sur le visage avec épouvante :

Froide!... Mon Dieu! pitié! mon Dieu! secourez-la!

MARGUERITE, rouvrant les yeux; d'une voix éteinte.

Quelque chose en mon cœur vient de se briser... là!...
C'est le moment!

RAOUL, à genoux devant elle et sanglotant.

Oh! oh!

Tout à coup une des fenêtres qui donnent sur les jardins se brise, le Dauphin s'élance dans l'appartement, la dague à la main.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DAUPHIN, puis FRANQUET et OLIVIER LE DIABLE.

LE DAUPHIN.

Toujours lui! Téméraire!...
A moi!... Vengez l'honneur du Dauphin!

Franquet et Olivier paraissent, la dague au poing, et se précipitent sur Raoul.

MARGUERITE, se ranimant tout à coup.

Votre frère!

LE DAUPHIN.

Votre amant!...

Marguerite veut se jeter entre les assassins, mais elle retombe, sans force, expirante, sur le lit de repos.

LE DAUPHIN, montrant Raoul à terre.

Qu'on l'achève!... Allons!...

RAOUL, aux assassins qui le frappent.

Je vous bénis!

Il fait quelques pas vers Marguerite et tombe, puis, se soulevant sur une main, les yeux tournés vers elle.

Tu ne sépares pas, ô mort!... tu réunis!...

MARGUERITE.

Ta main, Raoul!... ta main!

La main de Raoul expirant cherche et rencontre celle de Marguerite. Ils rendent en même temps le dernier soupir.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE ROI, DAULON, POITEVIN.

LE ROI.

Ciel! ma fille!...

Se penchant sur elle.

Elle expire!...

Raoul assassiné!...

LE DAUPHIN, avec une sombre assurance, les bras croisés.

Puni.

LE ROI.

Qui donc?...

LE DAUPHIN.

Moi, Sire!
On me déshonorait, et je me suis vengé.

LE ROI.

Infâme!

LE DAUPHIN, dans la même attitude, avec une sorte de bravade.

Voulez-vous?... je vais être jugé.
S'ils me trouvent coupable, eh bien! la hache est prête :
Que Votre Majesté fasse tomber la tête
De son unique enfant, du royal héritier!
Et que Charles sept meure avec moi, — tout entier!

LE ROI, après un instant de silence.

A mon tour, maintenant! Frappe donc! — Cœur de bronze!
A vingt ans... si cruel! Que sera Louis onze?...

FIN DE LA JEUNESSE DE LOUIS XI.

TABLE DU TOME DEUXIÈME

Pages.

A mon ami et collaborateur Auguste Maquet 3

Valéria. 9

Avant-propos de la *Jeunesse de Louis XI* 196

La Jeunesse de Louis XI 201

Imprimerie Heutte et Ce, à Saint-Germain.

(3)
5518 4

282

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Otta
Date Due

a39003 002438132b

CE PQ 2323
.L3A19 1874 V002
COO LACROIX, JUL THEATRE.
ACC# 1224362